

The Earl of Ilchester



HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
MONTMORENCI.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
MONTMORENCI.

Par M. DESORMEAUX.

TOME QUATRIEME.

CONTENANT la Vie de François-Henri de Montmorenci, Maréchal Duc de Luxembourg, depuis 1628 jusqu'en 1679.

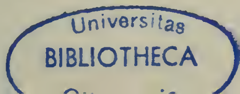


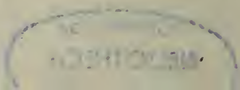
A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue S. Jean de Beauvais. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

NAISSANCE de François-Henri de Montmorency, Comte de Boutteville, depuis Maréchal Duc de Luxembourg. Son éducation. La Princesse de Condé le produit à la Cour. Premiere campagne du Comte : il se distingue à la bataille de Lens: il est fait Maréchal de Camp. Guerre de la Fronde : siege de Paris : combat de Charenton : Boutteville entre le premier dans la place. Paix de Saint-Germain-en-Laye. Querelle de Boutteville avec le Duc de Beaufort. Condé est arrêté: efforts du Comte pour le sauver: il s'enfuit à Stenai : il va joindre le Vicomte de Turenne, qui l'emploie en qualité de Lieutenant-Général : progrès de l'armée : bataille de Rhétel: Boutteville y est fait prisonnier : il est

resserré au donjon de Vincennes : il n'en sort qu'après l'élargissement de Condé : il obtient le gouvernement de Bellegarde : siege de cette place : belle défense du Comte ; soulévement de la garnison : il la fait rentrer dans le devoir : il rend Bellegarde : il va joindre Condé dans les Pays-Bas : il est fait Général de la cavalerie. Idée de la guerre de France & d'Espagne. Réflexions sur Condé & Turenne. Siege d'Arras. Boutteville fait entrer dans le camp des Espagnols un convoi de vivres & de munitions. Les lignes des Espagnols sont forcées. Boutteville sauve la Capelle. Désastres des Espagnols. D. Juan d'Autriche est nommé Gouverneur général des Pays-Bas. Idée de la Cour de Bruxelles. Siege de Valenciennes par les François : ils sont forcés dans leurs lignes. Boutteville fait le Maréchal de la Ferté prisonnier. Caracteres de D. Juan & de

Caracene. Boutteville bat une armée de payſans ſur le Jaar. Siege de Saint-Guilain. Condé ſauve Cambrai. Turenne aſſiege Saint-Venant. Défaite du Baron de Cyron par Boutteville. Eloge du vainqueur par Turenne. Siege de Dunkerque. Bataille des Dunes. Boutteville eſt pris & échangé contre le Maréchal d'Aumont. Paix des Pyrénées. Boutteville revient en France. Son déſintéreſſement. Il épouſe l'héritiere de la Maiſon de Luxembourg, dont il prend le nom & les armes.





HISTOIRE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG.

****

LIVRE PREMIER.

FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, Comte de Boutteville, naquit à Paris le 8 Janvier 1628, environ six mois après la mort de son pere. Il fut élevé au château de Precy, situé sur la riviere d'Oyse, à dix lieues de Paris. Madame de Boutteville sa mere, (Isabelle-Angelique de Vienne) qui, à la plus haute vertu, joignoit beaucoup de courage, s'occupa uniquement de l'éducation d'un fils que ses malheurs lui rendoient encore plus cher & plus intéressant. Le jeune Comte qui avoit *Mémoires de S. Germain.*

reçu de la nature un esprit vif & pénétrant, une ame sensible & avide de gloire, répondit avec succès aux soins de Madame de Boutteville.

Le mérite naissant du Comte frappa Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé. Cette Dame qui, assise auprès du Trône, avoit éprouvé tout ce que l'infortune a de plus accablant, donnoit encore des larmes au naufrage déplorable qui lui avoit enlevé en moins de cinq ans les chefs de sa Maison. La destinée du comte de Boutteville, orphelin avant que de naître, dépouillé de tous ses biens, excitoit dans son ame l'intérêt le plus tendre; elle porta sur son enfance les mêmes inquiétudes que la Comtesse: mais elle ne se fut pas plutôt apperçue que son jeune parent promettoit de soutenir dignement son nom, qu'elle l'adopta en quelque sorte, & le produisit à la Cour avec l'éclat qui convenoit à la premiere Princesse du Sang, & à la Maison de Montmorency.

Mss. du Marquis de Lux.

1647. Toute la France retentissoit alors

des victoires du prince de Condé, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, avoit fourni une carriere dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire : ce Héros portant du comte de Boutteville le même jugement que la Princesse sa mere, voulut le former seul au grand art de la guerre : il se hâta de l'emmener, en qualité d'un de ses Aides-de-camp, en Catalogne. La campagne fut pénible & laborieuse : le Prince échoua devant Lérida ; mais les lauriers qu'il avoit moissonnés dans les plaines de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue, le consolerent de l'unique disgrace qu'il eût encore éprouvée depuis qu'il commandoit les armées.

1647.

Mémoires de Saint-Germain.

Cette expédition malheureuse fut utile au comte de Boutteville. Son tempérament jusqu'alors foible & délicat se fortifia ; avantage inestimable pour un guerrier : il fit voir d'ailleurs tant d'intrépidité & de desir de savoir ; ses dispositions pour la guerre parurent si rares, ses sentimens si nobles, que le prince de

Condé ravi de trouver en son pa-
1647. rent le germe des qualités qui l'élevoient si fort lui-même au-dessus des autres hommes, conçut pour lui une estime égale à l'amitié dont il l'honoroit. Le jeune Boutteville répondit aux bontés du Prince par un attachement invariable ; il fut toute sa vie son compagnon d'armes & de fortune ; il lui sacrifia tout, jusqu'à son devoir.

Les leçons d'un grand homme valent l'expérience, & produisent souvent des effets plus frappants. Condé que la Cour avoit chargé de la conduite de la guerre en Flandre, eut lieu de s'en convaincre : il reçut de son Aide-de camp, des services qu'il n'eût peut-être pas été en droit d'attendre d'un vieil Officier-Général. Après avoir conquis Ypres à la vue d'une armée supérieure, commandée par l'Archiduc Léopold, arrêté dans ses progrès par la disette d'argent, de vivres & de munitions, il se vit forcé à son tour d'être le spectateur de la perte de Courtrai, de Furnes & du Château

d'Eſterre. Cet état étoit violent
pour un Prince peu accoutumé aux 1647.
revers. Quelque danger qu'il y eût
à hazarder une bataille, dans un
temps où la France épuiſée par une
longue guerre étrangere, étoit en-
core menacée d'une guerre civile
de la part de la Fronde, il s'ébranla
pour marcher au ſecours de Lens
que l'Archiduc aſſiégeoit; mais il
apprit ſur ſa route que Lens venoit
de capituler. Il n'avoit alors d'autre 1648.
objet à remplir que d'empêcher l'en-
nemi de pénétrer en Picardie : il
choiſit donc un camp avantageux
pour arrêter ſes progrès.

L'Archiduc encouragé par ſes
ſuccès & la ſupériorité de ſes for-
ces, brûlant du deſir d'eſſayer ſa
fortune avec celle de Condé, mar-
che aux François. Le prince de
Condé, pour augmenter la con-
fiance téméraire de l'ennemi, fei-
gnit de craindre un engagement gé-
néral; il ſe retira avec une appa-
rence de précipitation & de déſor-
dre, qui acheva de tromper l'Archi-
duc. Ce Prince, pour ne pas laiſſer

1648. échapper la victoire, presse la mar-
Le 20 Août. che de son armée : mais tout-à-coup, Condé attentif à tous ses mouvements, arrête la sienne & présente aux Espagnols un front redoutable : la cavalerie se mêle ; & après un combat furieux & sanglant, Condé enfonce celle de l'Archiduc. Le comte de Boutteville qui avoit signalé sa valeur au siege d'Ypres, fit dans cette mémorable journée des actions de tête & de courage admirables. Comme il alloit porter les ordres de Condé, il apperçut un escadron ennemi qui se préparoit à charger en flanc celui où le Prince combattoit. Frémissant du danger qui menaçoit son Général, il prend une partie de la compagnie des Gendarmes du Roi, prévient l'escadron Espagnol, le charge, & le rompt avec autant d'adresse que de vigueur. Condé, sans s'amuser à poursuivre la cavalerie ennemie, fondit sur l'infanterie dont il fit un horrible carnage. Jamais les François ne remporterent de victoire plus complette : l'artillerie, les ba-

Mémoires de Saint-Germain.

gages, presque tous les étendards & les drapeaux des vaincus tomberent au pouvoir du Prince. 1648.

Au retour de cette glorieuse campagne, Condé présenta son Aide-de-camp à la Reine mere, en le comblant d'éloges dictés par la reconnoissance. Anne d'Autriche fit délivrer sur le champ un brevet de Maréchal-de-camp au Comte, quoiqu'il n'eût pas plus de vingt ans. Cette distinction unique à un âge aussi tendre, toucha sensiblement Boutteville, qui s'appliqua de plus en plus à mériter les bienfaits de la Cour.

Mémoires de Saint-Germain.

L'estime de la Reine mere, l'amitié du prince de Condé l'homme le plus puissant de la nation, une réputation naissante, l'intérêt attaché à un grand nom malheureux, tout annonçoit au Comte une élévation rapide. Il auroit sans doute rétabli bientôt la splendeur & la fortune de sa Maison, sans la guerre civile qui éclata alors dans le Royaume : le Comte y fut malheureusement engagé, non par ambi-

tion ; mais par amitié pour Condé,
1648. dont il ſuivit la deſtinée juſqu'au bout avec une conſtance digne d'une meilleure cauſe. Au reſte, on le plaignit plus qu'on ne le blâma : car telle étoit la fatalité de ces malheureux temps, que tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre en France, Turenne lui-même, ſe rangea ſous les étendards d'un Prince, à qui l'antiquité, qui ſouvent ſe méprenoit dans les objets de ſon culte, eût dreſſé des autels comme au Dieu de la guerre. Cependant le malheur particulier du comte de Boutteville fut dans la ſuite avantageux à la France : il acquit chez les ennemis une telle expérience de la guerre & des combats, que depuis il ne ceſſa de vaincre pour la gloire & le ſalut de ſa patrie.

Avant que d'entrer dans le détail de ces triſtes événements, il convient de donner une idée de l'origine des troubles, qui, après avoir conduit la France au bord du précipice, la rendirent plus puiſſante & plus formidable qu'elle n'avoit ja-

mais été, par la quantité d'excellents Généraux & de braves Officiers qu'ils formerent. 1648.

La véritable cauſe de la guerre inteſtine fut moins l'adminiſtration du cardinal Mazarin, toujours heureuſe & floriſſante au dehors, que l'inquiétude & l'ambition des Grands qui, pour la plûpart, ne chercherent qu'à exciter ou entretenir la haine que tous les Ordres de l'Etat avoient conçue contre le premier Miniſtre. Mazarin fut accuſé par le cri de la Nation, d'écraſer le Royaume, tant par la durée de la guerre, qu'il avoit, dit-on, été le maître de terminer au congrès de Munſter, que par le fardeau des impoſitions. Le Parlement refuſa d'enregiſtrer quelques Edits burſaux, que les circonſtances rendoient indiſpenſablement néceſſaires : il en fut puni par la ſuſpenſion de ſes gages. Cette démarche hazardée par Mazarin, pour rendre le corps de la Magiſtrature plus ſouple & plus complaiſant, eut les ſuites les plus funeſtes. Le Parlement aigri, publia un Arrêt

par lequel il s'unissoit avec les au-
1648. tres Cours supérieures, pour veiller aux intérêts de l'Etat : le Conseil eut beau casser l'Arrêt d'union ; les Compagnies n'en demeurerent que plus constamment attachées les unes aux autres. Dans ces circonstances, la Régente employa les voies les plus modérées, pour arrêter la fermentation : le Surintendant d'Hemeri, regardé comme le fleau de l'Etat, fut privé de son emploi & exilé. Mais le Parlement croyant voir plus de foiblesse que de bonté, dans cette conduite de la Reine, persévéra avec plus de hardiesse dans le dessein qu'il avoit formé, de s'ériger en réformateur des abus de l'administration.

Instruite par l'expérience, de l'inutilité & du danger même des moyens auxquels elle avoit eu recours pour calmer l'agitation, Anne d'Autriche résolut de profiter de l'éclat que la victoire de Lens répandoit sur sa Régence, pour recouvrer son autorité. Elle fit arrêter Broussel & Blancmesnil, les deux

membres du Parlement qui s'étoient le plus ſignalés contre le Miniſtre : mais en moins de deux heures, Paris entier fut ſous les armes, les rues ſe remplirent de barricades, & deux cents mille citoyens demanderent avec les plus terribles menaces, la liberté de Brouſſel qu'ils appelloient leur pere, & celle de ſon compagnon de fortune. Malgré ſon courage intrépide, la Reine preſſée par Mazarin, céda à l'orage : les priſonniers furent rendus; & dès-lors on ceſſa de reſpecter la dépoſitaire de l'autorité ſouveraine : les mécontents, connus ſous le nom de *Frondeurs*, demanderent hautement l'expulſion du Miniſtre, qu'ils accuſoient d'être l'auteur des maux publics. 1648.

Dans cette extrémité, la Reine ſe jetta entre les bras du prince de Condé, qui, par l'éclat de ſes victoires, avoit acquis dans le Royaume une conſidération ſupérieure à celle de Gaſton de France, perſuadée qu'avec l'appui d'un Héros adoré des gens de guerre, elle réduiroit

facilement le Parlement à mettre
1648. des bornes à ses prétentions.

Condé avoit déja été recherché par la Fronde ; mais il se déclara hautement le protecteur de l'autorité Royale, qu'on accusoit le Parlement de vouloir restreindre.

Après quelques négociations infructueuses, pour engager les Cours à terminer des assemblées que Mazarin traitoit d'illicites & de séditieuses, la Reine sortit furtivement de Paris la nuit du 6 Janvier, avec le Roi & toute la Cour.

C'est alors que Condé chargé du
1649. ministere terrible de la vengeance, entreprit avec huit mille hommes de bloquer & d'affamer Paris, cette ville immense qui en renfermoit alors dans son sein plus de six cents mille. Il s'empara des postes de Lagny, de Corbeil, de Saint-Cloud, de Saint-Denis, & de Charenton. Le Parlement effrayé, se hâta de députer à la Reine mere ses plus illustres membres, pour la conjurer de rendre la paix à ses sujets : ils furent renvoyés sans réponse.

Cependant

Cependant le prince de Conti séduit par sa jalousie contre Condé, 1649.
les ducs de Longueville, de Beaufort, d'Elbœuf, de Bouillon, de Brissac, le maréchal de la Mothe-Houdancourt, qui, peut-être, avoient allumé le feu de la discorde, abandonnent la Reine, & se jettent dans Paris. Leur présence ranima le courage des citoyens : le Parlement même, entraîné par Emmanuel de Gondy de Retz, Coadjuteur de Paris, homme infiniment plus dangereux que tous les Grands dont on vient de parler, fulmina un Arrêt terrible contre le cardinal Mazarin. Les membres de cette Compagnie qui n'avoient pu supporter la suspension de quelques gages modiques, prodiguerent leurs fortunes pour lever & entretenir une armée. Au reste, malgré les secours inespérés que la Fronde avoit reçus, malgré le courage & l'animosité que témoignoient plus de deux cents mille Parisiens outrés de la conduite de la Cour à leur égard, Condé ne désespéroit pas encore de forcer

la capitale de l'Empire François à
1649. tomber aux pieds de la Reine. Les dispositions qu'il fit pour préparer le succès d'une entreprise à peine croyable, annoncent le plus grand homme de guerre. Il fut aussi heureusement que vaillamment secondé par ses Officiers-Généraux, au nombre desquels on comptoit Boutteville, qui fit des prodiges de valeur dans tous les combats qui se livrerent aux portes de la Capitale.

Le plus célebre de tous fut celui de Charenton. Condé, faute de troupes, avoit évacué ce poste. Les Parisiens, après s'en être saisis, le fortifierent avec d'autant plus de soin, que c'étoit presque le seul endroit par lequel ils pouvoient espérer de recouvrer des vivres. Clanleu un des meilleurs Officiers Généraux de la Fronde, fut chargé de la défense de ce poste, avec une garnison de trois mille hommes.

Pour convaincre les Parisiens de la foiblesse de leurs ressources, Condé entreprit d'enlever ce poste
Le 8 Février. avec deux mille hommes. Le 8 Fé-

vrier, il s'avance vers Charenton suivi de toute la Cour, & se place sur une éminence avec huit cents hommes de cavalerie, pour combattre une armée de dix mille hommes que les Frondeurs envoyoient au secours de Clanleu. 1649.

Pendant ce temps-là Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, à la tête de douze cents hommes, se disposoit à forcer Charenton. Le comte de Boutteville, impatient de signaler son courage aux yeux de la Cour, voyant que les troupes tardoient trop à s'ouvrir la hache à la main un chemin dans la place, se glisse à travers deux palissades un peu écartées de la barricade du pont, & pénetre le premier dans le bourg: dans le moment il est joint par quelques soldats des plus déterminés, avec lesquels il charge l'ennemi, l'enfonce & le poursuit jusqu'à une seconde & une troisieme barricade, qu'il emporte avec la même rapidité. La victoire se déclara par-tout en faveur des Roya-

Mémoires de Saint-Germain.

1649. listes. Mais Châtillon ([a]), au courage & à la sagesse duquel le succès étoit principalement dû, fut percé d'une blessure mortelle au milieu de son triomphe. Quelque vive que fût la douleur de Boutteville de voir périr à ses yeux son Général & son beau-frere, il ne laissa pas que d'offrir quartier au chef des ennemis : mais Clanleu aima mieux se faire tuer que de recevoir la loi du vainqueur.

Le comte de Boutteville combattit avec la même audace à l'attaque de Brie-Comte-Robert, qui ne fut emporté qu'au prix du sang du comte de Broglio, du marquis de Batteville, & de plus de huit cents hommes.

Tous ces succès répandirent la

([a]) Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, arriere-petit-fils du célebre Amiral de Coligny, avoit épousé deux ans auparavant Angélique-Elisabeth de Montmorency, l'une des plus belles femmes de l'Europe. Quoiqu'à la fleur de son âge, il alloit être élevé à la dignité de Maréchal de France, dont il s'étoit déja rendu digne par ses exploits. La Reine le fit enterrer à Saint-Denis. Il ne laissa point d'enfants : son Duché resta à sa veuve : il appartient aujourd'hui à M. le duc de Boutteville, petit-fils du maréchal de Luxembourg.

terreur dans Paris, qui déja commençoit à manquer de vivres. La 1649.
Reine de ſon côté, ayant appris que les chefs de la Fronde ſollicitoient la protection de l'Eſpagne, & que les provinces ſe laiſſoient emporter à l'eſprit de vertige & de ſédition, parut inquiete des ſuites d'une guerre qui ne pouvoit être que fatale à l'Etat, de quelque côté que ſe rangeât la victoire. Les gens ſages profiterent des circonſtances pour hazarder des propoſitions qui furent reçues avec avidité des deux partis : le traité fut ſigné à Saint-Germain-en-Laye. Le cardinal Mazarin reſta à la tête du miniſtere : il n'épargna rien pour détacher les Grands de la Fronde, perſuadé qu'il ne reſteroit bientôt plus que le nom du parti, s'il ceſſoit d'être ſoutenu par des gens conſidérables : mais quelques efforts qu'il employât, le duc de Beaufort & le Coadjuteur de Paris mépriſerent toutes ſes avances ; & feignant de ne trouver de ſûreté qu'au milieu d'un peuple dont ils étoient adorés, ils ſe porterent

pour chefs de la faction qui de-
1649. meura toujours maîtresse de Paris.

Cependant la Reine qui n'avoit pas jugé à propos d'exposer la Majesté Royale aux insultes d'un peuple, qui, après avoir une fois franchi les bornes du devoir & de la soumission, devenoit de jour en jour plus séditieux, conduisit la Cour à Compiegne, laissant au duc de Candale, au comte de Boutteville, & aux jeunes gens de la Cour qui s'étoient le plus signalés en faveur du Gouvernement, le soin d'accoutumer le peuple de Paris à voir les principaux amis d'un Ministre dont il ne pouvoit prononcer le nom qu'avec horreur.

Ces jeunes gens qu'on appelloit les *Petits-Maîtres* ([a]), (& c'est la premiere fois qu'il est question de ce nom dans l'Histoire), étoient au nombre de dix ou douze : on comptoit parmi eux le marquis de Jerzay,

([a]) On les nommoit ainsi, parce que la plupart d'entr'eux, après avoir eu part à la gloire de Condé dans les combats, sembloient partager la grandeur de leur chef, qui paroissoit être lui-même le Maître de la Cour & du Gouvernement.

dont l'imprudence & la légéreté
manquerent de les faire tous périr. 1649.
Ils étoient convenus de se montrer tous les jours dans les lieux publics, au Cours, au Luxembourg & aux Tuilleries; delà ils alloient souper chez Regnard, fameux Traiteur de ce temps-là; & ils affectoient d'y boire avec beaucoup de bruit & au son des instruments militaires à la santé du cardinal Mazarin. Soit que le peuple respectât le nom & la valeur de ces jeunes gens, soit qu'il ne fît que rire de cette espece de bravade, il est constant qu'il ne parut nullement ému contr'eux.

Le 18 Juin, ils furent ensemble au Cours, où ils rencontrerent les ducs de Beaufort, de Brissac & le maréchal de la Mothe-Houdancourt, accompagnés d'une douzaine de Frondeurs des plus déterminés. Beaufort voyant venir à lui les amis du cardinal Mazarin, eut la sagesse de se détourner & de gagner une autre allée : cette modération parut excessive au marquis de Jerzay, qui ne put s'empêcher de crier qu'il

1649. commençoit à bien espérer du succès des affaires, puisque *le Roi des Halles*, c'est ainsi qu'il désignoit Beaufort, leur cédoit le pavé, & fuyoit devant eux. Ces paroles pleines de jactance & d'indiscrétion furent entendues d'un Gentilhomme du duc de Beaufort, qui ne manqua de venir sur le champ lui en faire un fidele rapport.

On ne sauroit croire quelle fut l'indignation du Duc, de se voir ainsi insulté au milieu d'une ville dont il se regardoit comme le maître, par des jeunes gens qui ne devoient peut-être l'impunité de leurs bravades qu'à sa modération. Cédant au desir de se venger avec éclat, il sort du Cours suivi d'une foule de Frondeurs, & arrive aux Tuilleries, où il savoit que Jerzay & sa compagnie soupoit. En entrant dans la salle, il demanda où étoient les violons: *Des violons*, lui répartit fiérement un des amis du Cardinal, *il n'y en a point, & sur-tout pour vous. S'il y en avoit eu*, dit le Duc, en jettant un regard furieux sur

Mémoires de Saint-Germain.

ſur Jerzay, *je les aurois caſſés ſur la tête de quelqu'un d'ici.* A ces mots, il prend la nappe, & renverſe tout ce qu'il y avoit ſur la table. Le comte de Boutteville & le duc de Candale ſe jettent ſur leurs épées pour repouſſer une ſi cruelle inſulte : les Frondeurs de leur côté en font autant ; mais attendu l'inégalité du nombre, Boutteville & ſes amis euſſent été égorgés, ſans le maréchal de la Mothe, qui, ſe précipitant au milieu des armes, arrêta la fureur des combattants.

1649.

Le duc de Beaufort un peu revenu de ſon emportement, fit des excuſes au duc de Candale & au comte de Boutteville, en leur jurant que ſans les égards qu'il conſervoit pour des gens de leur qualité, Jerzay & les autres auroient éprouvé juſqu'où alloit le reſſentiment d'un *Roi des Halles.*

Cette affaire fit beaucoup de bruit dans le Royaume ; elle attira au duc de Beaufort les railleries les plus piquantes. Pour le duc de Candale & le comte de Boutteville, qui

1649. ſeuls, & ſans craindre le nombre des Frondeurs, avoient fait tout ce qu'on pouvoit attendre de gens de cœur pour repouſſer l'outrage, il ne fut queſtion à la Cour & à la ville que de leur courage. La Reine irritée du procédé du duc de Beaufort, qu'elle qualifioit d'aſſaſſinat, ordonna au Chancelier d'informer contre lui, & contre tous ceux qui l'avoient ſuivi chez Regnard : mais la crainte de plonger le Royaume dans une nouvelle guerre civile arrêta ſes pourſuites, & enſevelit cette affaire dans l'oubli.

Mémoires de Saint-Germain.

Cependant Condé venoit de ramener en triomphe à Paris le cardinal Mazarin : heureux s'il n'eût pas trop fait valoir un ſervice ſi important. En effet, Mazarin traité avec autant de hauteur que de mépris, ſe réconcilia avec la Fronde, pour perdre un protecteur qui ſembloit ne l'avoir défendu que pour l'avilir. La Cour de France également guerriere & galante, étoit le théatre des intrigues, de l'amour, de la haine, de l'intérêt & de

toutes les paſſions : les ducheſſes de Longueville, de Chevreuſe, de Montbazon & de Châtillon, la Palatine, femmes célebres par la beauté, les graces, la naiſſance & l'eſprit, étoient les héroïnes des différents partis qui déchiroient le Royaume ; les unes ſoutenoient la querelle de Condé ; les autres régnoient chez les Frondeurs, qui n'avoient point d'autres chefs que leurs amants. 1649.

Dans cette étrange confuſion de partis & de vues, il ne fut pas difficile à Mazarin, né avec un eſprit fin, ſouple, adroit, artificieux, de ſemer la défiance, le ſoupçon & la diviſion : les intérêts changerent au point, que la Cour & la Fronde concoururent également à la priſon du prince de Condé, du prince de Conti & du duc de Longueville, qui, un an auparavant, combattoient les uns contre les autres en faveur de ceux dont ils recevoient alors de ſi ſanglants outrages.

La diſgrace imprévue du prince de Condé répandit l'épouvante & 1650. *Le 18 Janv.*

1650. la conſternation parmi tous ſes amis; mais pendant que les uns délibe-rent, que les autres ſe cachent ou s'enfuient, le comte de Boutteville monte ſeul à cheval, parcourt les principaux quartiers de Paris, en criant: Au ſecours, Meſſieurs; on arrête M. le duc de Beaufort. Son deſſein étoit d'exciter un trouble général, à la faveur duquel il eſpéroit avoir le temps d'aſſembler quelques amis, de fondre ſur l'eſcorte des Princes, & de rompre leurs fers. Il eût réuſſi avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y avoit que ſeize Gendarmes qui conduiſoient les Princes à Vincennes.

Mémoires du Cardinal de Retz.

Déjà le peuple ému & furieux voloit aux armes; on étoit à la veille de nouvelles barricades, lorſque le Coadjuteur de Paris, le plus vigilant & le plus dangereux des ennemis de Condé, s'appercevant d'une erreur ſi funeſte aux vues de la Cour, va prendre le duc de Beaufort, & le conduit dans tous les quartiers de la ville : à ſon aſpect, les armes tombent des mains des citoyens,

& l'air retentit d'acclamations d'autant plus vives, qu'on ne ſavoit quels éloges donner à la conduite de la Cour, pour avoir fait arrêter Condé; car telle étoit alors la haine que Paris portoit à un Prince qui avoit ſauvé l'Etat, qu'il célébra ſon malheur avec tranſport: toute la ville fut éclairée pendant la nuit par des feux de joie allumés par la folie & l'ingratitude.

1650.

L'inutilité de ſes efforts ne découragea point Boutteville; il revint à toute bride dans une maiſon de la rue Saint Jacques, où quelques amis du Prince s'étoient aſſemblés; là on propoſa d'enlever les nieces du cardinal Mazarin qui étoient au Val-de-Grace, pour ſervir d'otages à la ſûreté des Princes; mais bientôt on apprit que le premier Miniſtre, pendant qu'on arrêtoit Condé, avoit eu la ſage précaution de faire amener ſes nieces au Palais Royal.

Mémoires de Saint-Germain.

Quoique le ſuccès n'eût point juſtifié la démarche audacieuſe du comte de Boutteville, on commença dès-lors à le regarder comme un

homme d'un courage invincible, à
1650. qui les revers les plus imprévus laiſſoient des reſſources, & qui, par ſa fermeté & ſa préſence d'eſprit, égaleroit un jour la gloire des plus grands hommes

Après une ſi grande preuve d'attachement à la perſonne de Condé, il n'y avoit pas moyen de reſter à Paris, ſans s'expoſer à un ſort pareil à celui du Prince; il ſe hâta donc de ſortir de la ville, pour ſe jetter dans la Bourgogne, Province dévouée au Prince qui en étoit le Gouverneur; il la défendit avec courage; mais le Château de Dijon & la ville de Bellegarde s'étant rendus au Roi, il ſe vit forcé de céder à la fortune : les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault n'étoient pas plus heureux en Guienne. La Normandie, dans laquelle le duc de Longueville s'étoit établi une eſpece d'empire, avoit donné l'exemple de la ſoumiſſion; tout plioit ſous l'autorité de Mazarin, dont la gloire & les ſuccès appeſantiſſoient les fers des Princes.

Mémoires de Retz.

Sur ces entrefaites, Boutteville, résolu de lutter jusqu'à la derniere extrémité en faveur de Condé, ayant appris que la duchesse de Longueville & Turenne réfugiés à Stenai, avoient obtenu une armée d'Espagne pour délivrer les Princes, leve en Bourgogne un régiment de cavalerie, & le conduit à travers de vastes Provinces remplies des troupes du Roi avec autant d'habileté, que de bonheur jusqu'à l'armée de Turenne. Il en fut reçu avec l'accueil le plus distingué : Turenne ne pouvoit se lasser de louer le zele & le courage du jeune guerrier; & quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, il voulut dès-lors qu'il fît dans son armée les fonctions de Lieutenant-Général: les succès des Espagnols furent rapides, le Câtelet, la Capelle, Mouzon, Doncheri furent emportés en peu de temps; delà Turenne pénétrant dans le cœur du Royaume, prit Château-Portien & Rhétel, d'où il détacha le comte de Boutteville avec deux mille chevaux pour investir

1650.

Mémoires de Saint-Germain.

1650. Vincennes; la gloire de briser les fers des Princes ajoutoit encore à l'ardeur de Boutteville; déja il étoit arrivé à la Ferté-Milon, qui n'est qu'à une journée de Paris, lorsqu'il apprit que la Cour venoit de transférer les Princes à Marcoussi, & delà au Havre-de-Grace; à cette nouvelle il rebroussa chemin, & rejoignit Turenne, qui bientôt après eut à combattre le maréchal du Plessis-Praslin avec une armée supérieure.

Le 15 Décembre. Les deux Généraux en vinrent aux mains dans la plaine de Sommepi près de Rhételi; l'armée de Turenne étoit réduite à huit mille hommes qu'il rangea sur deux lignes, les Allemands à la droite, les Lorrains à la gauche; le comte de Boutteville, les marquis de Beauveau, de Duras & de Montausier étoient à la première ligne du corps de bataille.

Le signal du combat n'eut pas plutôt été donné, que Boutteville, à la tête de son régiment, fond sur l'ennemi, le charge, le renverse, & parvient jusqu'au parc de l'artillerie; mais on ne combattit pas ail-

leurs avec le même ſuccès ; déja l'aile droite étoit battue, & le maréchal du Pleſſis étant tombé ſur le centre de l'armée Eſpagnole la mit en déroute ; Boutteville combattant avec acharnement, quoiqu'abandonné du ſecond eſcadron de ſon régiment & de celui de Duras, fut enveloppé, bleſſé à la cuiſſe & pris. Peu s'en fallut que Turenne qui reſta preſque ſeul ſur le champ de bataille, n'éprouvât le même ſort; on ſait qu'il eut beaucoup de peine à ſe ſauver lui quinzieme des mains du vainqueur.

1650.

Le cardinal Mazarin qui avoit été ſpectateur de cette fameuſe journée, conçut dès-lors du comte de Boutteville la plus haute idée ; il le traita avec de grandes marques de diſtinction ; il lui envoya les Officiers de ſa maiſon pour le ſervir. Au reſte, c'étoit moins la généroſité que l'intérêt, le ſeul mobile des actions du Cardinal, qui le portoit à en agir ainſi envers le Comte ; voulant, à quelque prix que ce fût, détacher des intérêts du prince de Condé un par-

Mémoires de Saint-Germain.

tisan aussi brave que constant, il fit
1651. briller à ses yeux de magnifiques espérances de fortune ; mais il ne trouva que de la grandeur d'ame dans Boutteville, qui ne put se résoudre à le tromper, ni à abandonner le Prince : ce refus magnanime, au lieu de toucher Mazarin, l'irrita ; Boutteville fut resserré au donjon de Vincennes, d'où il ne sortit qu'au mois de Février ; c'est-à-dire, après que le Cardinal, devenu une seconde fois l'objet de l'envie de la Fronde, eut été obligé d'élargir les Princes, & de sortir du Royaume, pour échapper à la haine publique.

La premiere marque de reconnoissance que Condé donna au Comte, fut le Gouvernement de Bellegarde, la place la plus importante qu'il eût dans le Royaume ; mais les caresses, les bienfaits, l'amitié du Prince, n'étoient qu'un foible dédommagement pour Boutteville, de la perte qu'il fit en la personne de la Princesse Douairiere de Condé, qui l'avoit toujours traité comme un de ses enfans : cette Dame,

ſuccombant ſous le poids de ſes malheurs, étoit morte de douleur de la priſon de ſes deux fils & de ſon gendre. 1651.

Le reſte de l'année s'écoula dans les intrigues, les agitations, les cabales, funeſtes avant-coureurs de la guerre civile qui alloit déchirer le Royaume. Anne d'Autriche, pour obtenir du prince de Condé le retour de Mazarin, le laiſſa le maître de régler le prix de la grace qu'elle demandoit; Condé fut long-temps incertain; enfin déterminé, moins par la grandeur des injures qu'il avoit reçues, que par les paſſions de la ducheſſe de Longueville, & ſon impétuoſité naturelle, il quitta bruſquement la Cour, pour allumer la guerre civile en Guienne, dont il avoit obtenu le Gouvernement en la place de celui de Bourgogne: cependant comme il comptoit encore beaucoup de partiſans dans cette derniere Province, il leur donna pour chef le comte de Boutteville.

Prévenu de la fauſſe idée qu'on

pouvoit faire la guerre aux Miniſtres, ſans la faire au Roi, Boutteville ſe livra tout entier au ſoin de maintenir & de fortifier le parti du Prince. Le duc d'Epernon, nouveau Gouverneur de Bourgogne, ne pouvoit ſe regarder comme le maître de la Province, tant que Boutteville y reſteroit armé; il entreprit donc de lui enlever Bellegarde; il commença par bloquer cette place, dans l'eſpérance que Boutteville ſeroit forcé de l'évacuer faute de vivres; mais pendant dix-huit mois que dura le blocus, il eut le chagrin de voir ſes troupes ſurpriſes ſans ceſſe & taillées en pieces; on prétend que le Comte, dans les fréquentes ſorties qu'il faiſoit pour recouvrer des vivres, fit plus de priſonniers qu'il n'avoit de ſoldats; & que pour n'en être pas ſurchargé, il fut obligé de leur rendre la liberté ſans rançon & ſans échange.

1651.

1652.

Mémoires de Saint-Germain.

Pendant que Boutteville juſtifioit ainſi le choix de Condé, ce Prince ſe ſignaloit par des exploits, qui l'auroient rendu le maître du Royaume,

ſi la Cour ne lui eût oppoſé Turenne, qui par ſa conſtance & ſon habileté lui arracha les fruits de la victoire. Condé voyant les François las & fatigués de la guerre inteſtine, ſon parti affoibli par la déſertion de la plupart de ſes plus illuſtres partiſans, au lieu de céder lui-même à la fortune & à l'autorité légitime, prit, malgré la ducheſſe de Châtillon, en qui il avoit une confiance particuliere, la réſolution déſeſpérée de s'attacher à l'Eſpagne dont il avoit été le fléau. 1652.

Un deſſein ſi funeſte étonna & affligea Boutteville; mais ni l'exemple de tous ceux que Condé avoit élevés aux premieres dignités de la guerre & qui l'abandonnerent, ni les dangers affreux dans leſquels il ſe précipitoit en ſuivant les étendards d'un Prince proſcrit & fugitif, ni enfin l'attrait des récompenſes brillantes que l'on propoſoit à ſon ambition, rien ne put le détacher du parti accablé. Pour donner à Condé de nouvelles preuves d'une conſtance, qu'on regarderoit comme 1653.

héroïque, si elle n'eût été criminelle, il se prépara à soutenir bravement le siege de Bellegarde que le duc d'Epernon avoit ordre d'entreprendre avec de nouvelles troupes.

1653.

En effet, celles qui avoient servi au blocus, & qu'il avoit renouvellées plusieurs fois, étoient si effrayées au seul nom de Boutteville, qu'il y avoit peu d'espérance d'en tirer parti pendant le siege. Le Duc avoit pour Lieutenant-Général, le marquis d'Uxelles, homme plein de courage, de talents & de probité.

La tranchée fut ouverte le 8 Mai; on combattit de part & d'autre pendant tout le siege avec beaucoup de valeur; il n'y avoit point de jour que Boutteville ne fît de vigoureuses sorties, dans lesquelles il battoit souvent les troupes de la tranchée & enclouoit le canon; une demi-lune fut prise & reprise trois fois en deux jours. Cette défense opiniâtre à laquelle personne ne s'étoit attendu après un blocus de dix-huit mois, décourageoit les assié-

Mémoires de Saint-Germain.

geants, & inquiétoit beaucoup le duc d'Epernon, qui s'étoit vanté à la Cour de prendre Bellegarde en moins de quinze jours. Dans le chagrin de voir qu'après ſix ſemaines d'attaques, il n'étoit gueres plus avancé que le premier jour, il réſolut de joindre l'artifice à la force, afin de n'avoir pas la honte de lever le ſiege. 1653.

Avant que d'avoir recours au premier de ces moyens, il jugea à propos de ſommer le Comte de rendre la place; celui-ci, qui ſavoit qu'il n'avoit nulle eſpece de ſecours à eſpérer du prince de Condé & des Eſpagnols, entra volontiers en négociation; mais dès qu'il eut appris que le Duc prétendoit ne lui laiſſer la liberté de ſortir de la place avec la garniſon, qu'à condition qu'il livreroit à la diſcrétion de la Cour, d'Alegre Lieutenant de Roi de Bellegarde, avec quelques Officiers qui l'avoient le plus courageuſement ſecondé: Boutteville rompit hautement les conférences, en déclarant qu'il périroit plutôt les

Mémoires de Saint-Germain.

armes à la main, que d'abandonner
1653. aucun de ſes braves compagnons ; en même-temps il fit conſtruire des retranchements derriere les baſtions, pour s'y enſevelir, après que les ouvrages extérieurs auroient été emportés d'aſſaut.

Le duc d'Epernon étoit fort éloigné de vouloir ſacrifier ſon armée à la vaine gloire d'emporter de force une place, que le déſeſpoir rendoit encore plus redoutable ; il engagea quelques Officiers à ſe déguiſer en ſimples ſoldats, & à ſe jetter dans Bellegarde comme déſerteurs. L'un d'eux s'adreſſa au Major, à qui il fit de grandes promeſſes de la part du duc d'Epernon, s'il vouloit lui livrer Bellegarde. Le traître, qui d'un côté ne voyoit qu'une mort preſque certaine & peut-être honteuſe, & de l'autre une fortune brillante, ne balança pas un inſtant à ſe rendre aux propoſitions de l'ennemi ; il s'ouvrit à quelques Officiers de la garniſon avec leſquels il offrit de partager le prix de ſa perfidie ; ils convinrent tous enſemble d'introduire

d'introduire l'ennemi par une des portes de la ville, que l'un d'eux devoit bientôt garder avec sa compagnie. En même-temps un des transfuges se laissa prendre dans une sortie, pour faire part au Duc du succès de sa trame. On comprend combien cette nouvelle fut agréable à d'Epernon, qui pour attirer sur lui toute l'attention du Gouverneur, pressa le siege avec une nouvelle vigueur. Il fit attaquer un retranchement qu'on avoit construit pour défendre une petite étendue de terrein, où l'on menoit paître quelques boeufs qui étoient presque la seule ressource de la garnison. 1653.

Au bruit de l'attaque, le comte que son activité portoit par-tout, vola au retranchement; sur sa route, il rencontra le Capitaine qui devoit cette nuit même livrer la porte avec sa compagnie; il lui ordonna de le suivre, non qu'il soupçonnât la trahison, mais parce qu'il le voyoit en état de combatre; celui-ci lui représenta qu'il étoit commandé pour un poste, & qu'il y avoit d'au-

tres troupes dans la ville dont il
1653. pouvoit se servir pour repousser l'en-
Mémoires de Saint-Germain. nemi: N'importe, lui repartit le Comte : *le danger est pressant ; votre compagnie est sous les armes : marchons.* Au lieu d'obéir, l'Officier se plaignit, menaça ; le Comte outré de son insolence, le fit arrêter ; & pendant qu'on le conduisoit en prison, il courut au retranchement, d'où il chassa l'ennemi.

Cependant la défense de la porte qui devoit être livrée aux assiégeants, avoit été confiée à un Officier qui ne trempoit point dans la conspiration du Major : les ennemis qui ignoroient que le hazard eût renversé le projet des conjurés, s'avancent pleins de confiance pendant la nuit, & font tous les signaux dont ils étoient convenus avec le Major ; pour toute réponse, ils furent reçus à coups de mousquet & repoussés : les Officiers de garde ne manquerent pas d'avertir Bouttevile des mouvements & des signaux de l'ennemi. Il n'avoit regardé le Capitaine qu'il avoit fait arrêter,

que comme un mutin ; il ne douta point alors qu'il ne fût un traître : 1653.
dans la crainte d'être ſurpris, il redoubla de vigilance, viſitant jour & nuit tous les poſtes, & donnant de ſi bons ordres, que le Major déſeſpéra de réuſſir par les moyens qu'il avoit juſqu'alors employés.

Cet homme, au reſte, ne ſe rebuta point : voulant mériter & obtenir, à quelque prix que ce fût, la récompenſe qui lui étoit deſtinée, il entreprit de ſoulever la garniſon contre le Gouverneur ; il repréſenta par ſes émiſſaires aux ſoldats, que les fortifications de la place étoient ruinées, qu'il n'y avoit nulle eſpérance de ſecours, & que le comte de Boutteville ne parloit point de rendre la place, par un vain deſir d'illuſtrer ſon nom aux dépens de la vie & de l'honneur de tant de braves gens qui l'avoient juſqu'alors ſi heureuſement ſecondé, & qui pris les armes à la main contre le Roi, ne pourroient éviter la rigueur des loix. Ces plaintes, ces reproches ſemés avec art, l'idée des châ-

timents dont on menace le ſoldat ;
1653. l'étonnent & le rempliſſent d'épouvante & de fureur. La plus grande partie de la garniſon abandonne les poſtes, & ſe raſſemble tumultuairement ſur la place d'armes ; les uns crient qu'on les mene à la boucherie, en les forçant de défendre ſi long-temps une mauvaiſe place ; d'autres ſe laiſſent emporter juſqu'aux plus terribles menaces contre le Gouverneur, s'il ne ſe hâte de faire battre la chamade.

Ce jour-là même le Comte avoit invité à un grand repas preſque tous les Officiers de la garniſon, & entr'autres le Major ; tandis que ſes convives & lui-même pleins de ſécurité & de confiance, ſe livroient à la joie qu'inſpirent le vin & la bonne chere, entre un Gentilhomme du Comte, appellé Saint-Germain, qui lui dit à l'oreille & d'un ton ému de ſe lever ſur le champ de table.

En ſortant, il rencontra un Sergent qui venoit lui faire part du ſoulévement & des excès de la garniſon; au lieu de rentrer dans la ſalle &

d'appeller à ſon ſecours les Officiers qu'il y avoit laiſſés, le Comte fut droit à la place d'armes, ſuivi ſeulement de ſon Gentilhomme & du Sergent; à ſon approche, les mutins redoublent leurs cris & leurs menaces; loin de paroître étonné d'un tel accueil, le Comte tire ſon épée; & s'avançant ſur un ſoldat qui ſembloit être le chef de la ſédition, il la lui paſſe au travers du corps; il en ſaiſit enſuite un autre des plus échauffés, & le livrant au Sergent qui l'accompagnoit, il lui dit: *Pour toi, coquin, tu ſeras pendu.* Cette action ſi vigoureuſe effraye les ſéditieux; un morne & profond ſilence ſuccede au tumulte; alors le Comte s'avançant au milieu de la place: *Mes amis*, dit-il, *je ſais que vous ne vous livrez à de ſi grands excès, que parce que vous ignorez quelles ſont mes vues; on veut vous perſuader que je refuſe de capituler; on vous trompe; j'ai déja négocié avec l'ennemi: mais il exige, pour prix de ma liberté, que je livre les Officiers qui ont le plus contribué à la défenſe de la place; y a-t-il ici quelqu'un qui oſe me*

1653.

Mémoires de Saint-Germain.

Mémoires de Saint-Germain.

conſeiller d'accepter des conditions ſi in-
1653. *fames? ... Eh bien! c'eſt pour échapper à des loix ſi dures que j'ai fait conſtruire d'excellents retranchements derriere les baſtions, afin de m'y enfermer avec vous, quand les ouvrages de la place ſeront emportés; car je m'enſévelirai certainement ſous les débris de Bellegarde, plutôt que de conſentir à ne pas vous ſauver tous avec moi: je lis dans vos yeux que vous êtes diſpoſés à vendre chérement votre vie. Au reſte, s'il ſe trouve parmi vous des ſoldats aſſez indignes de ce nom, pour vouloir ſe livrer à la merci de l'ennemi, qu'ils ſe ſéparent des autres; je vais leur faire ouvrir ſur le champ les portes de la ville.*

On ne ſauroit exprimer quel fut l'effet de cette harangue militaire ſur l'eſprit de la multitude: ces ſoldats ſi découragés quelques inſtants auparavant, ne ſavoient comment exprimer leur joie; tous jettent leurs chapeaux en l'air, en criant: *Vive le comte de Boutteville, vive notre brave Gouverneur, plutôt mourir que de l'abandonner.* Ils le conduiſirent à ſon Hôtel avec les mêmes acclamations,

& retournerent tranquilles & satisfaits à leurs postes. 1653.

Il ne faut pas croire que ce fût à son éloquence seule que le Comte dût un triomphe si flatteur; sa valeur héroïque, dont les soldats avoient été témoins pendant tout le siege, son affabilité, son humanité, l'argent & les caresses qu'il prodiguoit aux simples soldats qui se distinguoient, son nom même parloit pour lui dans le cœur des troupes; & c'est ainsi que les Grands parviennent à inspirer les sentiments les plus nobles, aux hommes les plus grossiers, qui souvent n'ont besoin que de l'exemple, pour déployer les vertus dont la nature a déposé le germe au fond de leur cœur.

A son retour, il étonna la compagnie par le récit de la scêne qui venoit de se passer. Tous les Officiers ne pouvoient se lasser d'admirer la vigueur & la sagesse d'une action à laquelle ils étoient redevables de la vie & de l'honneur; le Major & ses complices déguisant, sous un front serein, la honte & la

douleur de voir tous leurs projets
1653. déconcertés, parurent encore plus reconnoissants & plus dévoués au Gouverneur que le reste de la compagnie.

Mais ils avoient beau s'envelopper dans le secret & la dissimulation, le Comte étoit trop éclairé pour ne pas soupçonner le Major. Malgré toutes les protestations du traître, il l'avoit démasqué; d'abord il avoit eu dessein de l'arrêter; mais comme les preuves lui manquoient pour lui faire son procès, il se contenta de le faire observer avec tant de soin, que cet homme qui s'apperçut qu'on se défioit de lui, jugea qu'il ne pouvoit continuer ses intrigues, sans s'exposer à périr honteusement. Il écrivit donc au duc d'Epernon, qu'il ne falloit compter ni sur la surprise de Bellegarde, ni sur la défection de la garnison trop attachée à Boutteville pour l'abandonner & le trahir.

Sur cet avis qui ne laissoit plus que la voie des assauts & des combats pour terminer le siege, Epernon

non assembla le Conseil de guerre, pour savoir le parti auquel il devoit se déterminer : le brave Uxelles représenta qu'on ne pouvoit espérer d'emporter de force une place défendue par Boutteville, sans hazarder toute l'armée, dont le Roi avoit ailleurs un besoin urgent ; il blâma l'injustice & la dureté avec lesquelles on avoit voulu exiger du Comte qu'il livrât à l'infamie du supplice, les Officiers qui lui avoient témoigné le plus de courage & de fidélité. Enfin il opina pour qu'on accordât tous les honneurs de la guerre, à un Seigneur issu d'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons du Royaume, qui dans un âge aussi tendre, s'étoit déja rendu célébre par de grandes actions. 1653. *Mémoires de Saint-Germain.*

Le duc d'Epernon acquiesça par nécessité à un conseil dicté par la générosité. On laissa le Comte maître de régler les articles de la capitulation, par laquelle il lui fut permis d'aller joindre, avec toute sa garnison, le prince de Condé dans les Pays-Bas. *Le 8 Juillet.*

1653. Boutteville rencontra aux portes de Bellegarde le marquis d'Uxelles qui l'embrassa plusieurs fois, en le félicitant de sa belle défense; il lui renouvella de la part de Mazarin, les offres d'une brillante fortune, s'il vouloit renoncer à l'amitié de Condé. Mais quoique Boutteville ne portât qu'à regret les armes contre le Roi, il ne put jamais se résoudre à abandonner un Prince qui l'honoroit de toute sa confiance.

Mémoires de Saint-Germain.

Le nouveau sacrifice de Boutteville, joint au service important de lui avoir amené en Flandre, du fond de la Bourgogne, l'élite de ses troupes, sur lesquelles il ne comptoit plus, toucherent l'ame de Condé, devenue plus sensible à mesure qu'il étoit plus malheureux: il reçut le Comte avec des larmes de joie & de tendresse, & le nomma général de sa cavalerie ([a]), en lui protestant de partager toute sa vie, sa fortune avec lui.

Mémoires de Saint-Germain.

Il s'agit d'entrer dans le détail

([a]) Elle consistoit en vingt-cinq escadrons.

d'une guerre à laquelle le comte de Boutteville eut beaucoup de part : 1653.
on verra Condé & Turenne les deux plus grands Capitaines que l'Europe ait produits depuis César, lutter l'un contre l'autre avec une variété d'événements qui laisserent la victoire long-temps flottante & incertaine; ils employerent tous les deux tout ce que le courage, le génie & l'expérience ont de force, de lumieres & de ressources pour se l'arracher. Turenne fut plus favorisé par les circonstances & la fortune ; car après avoir éprouvé des contradictions de la part d'un Général qui d'abord partagea son autorité ([a]), il resta enfin maître de ses opérations ; & il fut vaillamment & heureusement secondé par les Crequi, les Schomberg, les Castelnau, les Navaille, les Montdejeu ; au lieu que Condé en essuyant tous les obstacles de la jalousie, de la défiance & de l'antipathie, fut presque toujours obligé de soumettre ses vues à celles d'une nation lente, indécise

([a]) Le Maréchal de la Ferté.

& d'une circonſpection outrée ; enfin il ne trouva dans les Officiers
1653. généraux de ſon armée que le ſeul comte deBoutteville, qu'il pût oppoſer à la foule de Héros qui ſuivoient les étendards de Turenne. Au reſte, ſi l'on juge du mérite d'un guerrier par la grandeur, la hardieſſe & le ſuccès de ſes entrepriſes, on verra qu'après Condé & Turenne, Boutteville fut, de tous les Généraux des deux partis, celui qui ſe diſtingua le plus.

Avant que de pourſuivre le fil des événements, il convient de jetter les yeux ſur la ſituation de la France & de l'Eſpagne : ces deux puiſſances rivales, qui depuis près de deux ſiecles ſe diſputoient la ſupériorité, quoiqu'épuiſées par une des plus longues guerres qui ait jamais déchiré l'Europe, étoient tellement acharnées l'une contre l'autre, que la querelle ſembloit ne devoir être terminée que par la défaite entiere & la ruine de l'une des deux. La France avoit de grandes prétentions à la victoire ; elles étoient

fondées sur l'anéantissement des vieilles-bandes Espagnoles ensevelies dans les plaines de Rocroi & de Lens; sur la diversion du roi de Portugal & du duc de Savoie, qui attaquoient, l'un les frontieres de la Castille, & l'autre le Milanès; sur le mécontentement général de presque tous les peuples soumis à Philippe IV. Son objet, dans la durée de la guerre, étoit de joindre à ses anciennes conquêtes les Pays-Bas, ou tout au moins la Flandre, dont les Comtes avoient été autrefois ses vassaux. 1653.

L'Espagne, de son côté, croyant voir son restaurateur en la personne d'un Prince qui avoit été son fléau, espéroit que la même main qui l'avoit humiliée, la releveroit. Elle se flattoit que le feu des guerres civiles mal éteint en France, se rallumeroit au bruit des exploits de Condé. Mais devenue plus modérée par l'adversité, elle n'aspiroit qu'à la gloire de recouvrer les Provinces qu'elle avoit perdues, & à faire une paix égale avec son ennemie. Il est

vraiſemblable qu'elle eût réuſſi par
1653. ſa conſtance dans le ſage plan qu'elle avoit embraſſé, ſi Cromwel qui cherchoit à établir la grandeur & la fortune de ſa nation ſur les débris de l'Europe, après avoir joui du plaiſir de voir les deux couronnes s'affoiblir mutuellement, n'eût pris part à la querelle, & déterminé enfin la victoire en faveur de la France, à laquelle il s'allia.

Condé ouvrit la campagne par
1654. le ſiege d'Arras; l'entrepriſe étoit grande, elle pouvoit être déciſive pour le ſuccès de la guerre; Arras une fois pris, tous les chemins de la Picardie & de l'Iſle de France étoient ouverts, rien ne l'empêchoit de conduire ſes troupes victorieuſes juſqu'à Paris. Turenne qui couvroit alors le ſiege de Stenai, malgré le ſecret & la rapidité de la marche de l'armée Eſpagnole, trouva moyen de jetter un puiſſant ſecours dans la capitale de l'Artois. Cet exploit joint à la haute idée qu'il avoit de la capacité du marquis de Montdejeu connu depuis ſous le nom de

maréchal de Schulemberg, le tranquillisa sur la destinée d'Arras. Il retourna devant Stenai, comptant bien avoir le temps d'en faire la conquête, & de venir ensuite faire lever le siege d'Arras. 1654.

Le Prince de son côté, sacrifia généreusement Stenai qui lui appartenoit, pour ne s'occuper que d'une expédition dont le succès pouvoit terminer la guerre: mais il éprouva des obstacles imprévus; les Espagnols dont l'armée étoit de trente mille hommes commandés par l'archiduc Léopold & le comte de Fuensaldagne, s'obstinerent à attaquer, contre son avis, la ville d'Arras par l'endroit le plus fort. Le siege fut long, difficile & périlleux; mais Condé pressa les attaques avec tant de vigueur, que malgré la belle défense de Montdejeu, on commença à craindre en France qu'il ne s'en rendît bientôt le maître.

La Cour étoit dans des allarmes inexprimables: le cardinal Mazarin qu'un pareil revers pouvoit encore une fois renverser du faîte des gran-

1654. deurs, dépêchoit courrier ſur courrier à Turenne, pour le conjurer d'abandonner le ſiege de Stenai, & de ſauver Arras à quelque prix que ce fût. Turenne n'exécuta qu'une partie des ordres du Miniſtre; il laiſſa la moitié de ſon armée devant Stenai ſous les ordres de Fabert, & s'approcha avec l'autre, de l'armée Eſpagnole; bientôt les maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt vinrent le joindre avec toutes les forces du Royaume.

Turenne & ſes collegues n'oſant hazarder une bataille dont la perte pouvoit entraîner la ruine de la Monarchie, ne trouverent d'autre moyen de faire lever le ſiege, que de couper les vivres aux aſſiégeants. Ils s'ébranlent donc avec leur armée, & viennent camper à la vue des lignes des Eſpagnols, qu'ils tinrent tellement inveſties, qu'on ne pût y faire entrer de convoi. Bientôt l'armée manqua de vivres & de munitions de guerre.

Mémoires de Saint-Germain.

Dans cette extrémité qui rendoit le ſort des aſſiégeants auſſi critique

que celui des assiégés, Condé jetta
les yeux sur Boutteville, pour aller 1654.
prendre un convoi immense de vivres & de munitions qu'on avoit préparé à Saint-Omer. Boutteville étoit pourtant le plus jeune des Lieutenants-Généraux ; mais les Espagnols n'avoient pas moins de confiance en sa conduite & en son courage que Condé même.

Au reste, l'entreprise paroissoit impraticable : comment sortir d'un camp assiégé par trois armées avec un gros détachement, & y rentrer à leurs yeux suivi d'un convoi aussi considérable ? D'ailleurs les Généraux François instruits par leurs espions de la disette qui régnoit dans l'armée Espagnole, se croyant déja à la veille de vaincre sans tirer l'épée, étoient convenus de s'opposer uniquement au passage de Boutteville, & de l'enlever s'il osoit se mettre en route.

Tous les obstacles qu'il y avoit à vaincre, n'effrayerent point le Comte ; il trouva d'abord le secret de sortir des lignes avec deux mille

chevaux,& de les conduire à Saint-Omer, sans perdre un seul homme.
1654. Mais ce n'étoit rien en comparaison de ce qui lui restoit à faire : le retour paroissoit d'autant plus difficile, que les François honteux de s'être laissé surprendre, jetterent toute leur cavalerie sur le chemin de Saint-Omer à Arras, pour intercepter le convoi.

Quoique les partis de Boutteville & tous ses espions lui mandassent sans cesse qu'il évitât de se mettre en route, parce que les chemins étoient remplis de troupes, & qu'il ne pouvoit éviter d'être enveloppé & enlevé, il ne laissa pas que de s'avancer jusqu'à Saint-Paul, petite ville de l'Artois, où il s'arrêta. Les François à cette nouvelle redoublent de soins & d'activité; mais Boutteville en feignant de marcher, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, sut tellement les amuser qu'il leur échappa. Il conduisit son convoi jusqu'aux lignes avec cette rapidité d'exécution qui caractérise toutes les actions de sa vie : pendant

que les Eſpagnols le recevoient avec des applaudiſſements incroyables, Boutteville repouſſoit les François qui enfin avoient atteint ſon arriere-garde. 1654.

L'armée dont la diſette avoit rallenti le courage & ſuſpendu les opérations, recommença les travaux du ſiege avec une nouvelle vigueur; en peu de jours Arras fut réduit aux dernieres extrémités; pour le ſauver, les Généraux François furent enfin obligés de hazarder un combat dont ils n'avoient juſques-là enviſagé les ſuites qu'en frémiſſant.

On ſait quel fut le ſuccès de cette fameuſe journée; l'armée Eſpagnole étoit déja en déroute, l'Archiduc & Fuenſaldagne avoient fui juſqu'à Douai, que le prince de Condé ne déſeſpéroit pas encore de la victoire; les François attachés à ſa fortune au nombre de ſept ou huit mille, combattirent avec une valeur incroyable; Condé les ſauva avec les débris de l'armée Eſpagnole par une retraite admirable. Le comte de Boutteville commandoit l'arriere- *Le 25 Août.*

garde : ſi Condé eût trouvé autant
1654. de reſſources dans les Généraux Eſpagnols que dans Boutteville, les François n'auroient peut-être pas gagné une victoire qui leur donna la ſupériorité le reſte de la guerre.

1655. La campagne ſuivante ne fut pas plus heureuſe : d'abord Turenne fit lever le blocus du Queſnoi que les Eſpagnols avoient formé pendant l'hiver ; il ſurprit & emporta par les mains du marquis de Caſtelnau le Catelet ; enfin il prit lui-même en vingt-quatre jours de tranchée ouverte l'importante place de Landrecies.

Mémoires de Saint-Germain.

Mais dans le ſein des diſgraces du parti qu'il avoit embraſſé, Boutteville acquéroit tous les jours une gloire nouvelle : chargé avec un camp volant de veiller au ſalut de la Capelle, & des places de Flandre les plus expoſées aux armes des François, il étoit jour & nuit à cheval, harcelant ſans ceſſe l'ennemi, tombant ſur ſes fourageurs & ſes partis, quelquefois vainqueur, ſouvent repouſſé, mais toujours actif & infatigable.

Cependant les François encouragés par les avantages dont on vient de parler, méditoient de nouvelles conquêtes. Turenne opinoit pour le siege de Condé, la Ferté persuada celui de la Capelle dont la garnison portoit sans cesse la terreur & le ravage dans toute la Picardie. Boutteville éclairoit de trop près l'ennemi, pour être trompé sur ses vrais desseins ; malgré les mouvements simulés de Castelnau chargé de la conquête de la Capelle, il comprit que ce Général n'en vouloit qu'à cette ville ; il s'y jetta donc avec son camp volant; il étoit temps; car les François parurent dès le lendemain. Le Comte, dans le temps que Castelnau commençoit à l'investir, sortit de la Capelle, tomba sur les François, les battit, les repoussa. Cet échec n'empêcha pas Castelnau, d'un caractere ferme & intrépide, de poursuivre son dessein : c'étoit tous les jours de nouvelles sorties & de nouveaux combats si sanglants que Castelnau voyant ses troupes considérablement dimi-

1655.

Histoire de Turenne.

Mémoires d'Artagnan.

nuées, demanda des renforts à la
1655. Cour; pour toute réponſe, il reçut ordre de ſe retirer: c'eſt ainſi que le comte de Boutteville jouit de la gloire ſinguliere de faire lever le ſiege d'une place dans laquelle il étoit lui-même renfermé.

Les villes de Condé, de Saint-Guilain & de Maubeuge, qui n'avoient pas de pareils défenſeurs, tomberent en peu de temps au pouvoir des François.

On ne ſauroit croire combien Condé étoit ſenſible à des revers auxquels il n'étoit pas accoutumé; ſon indignation étoit d'autant plus amere qu'il étoit forcé par les Eſpagnols à une défenſive qui les ruinoit. Fuenſaldagne qui ne lui obéiſſoit qu'à regret, ne cherchoit qu'à enchaîner ſon génie & ſa valeur; l'Archiduc jaloux de ſa réputation, le contrarioit ſans ceſſe. Condé trouva enfin moyen de faire parvenir ſes plaintes au trône; il repréſenta à Philippe IV que l'on ne devoit attribuer les déſaſtres des deux dernieres campagnes qu'à l'inexpé-

rience & à l'opiniâtreté de l'Archiduc & de Fuenſaldagne, & qu'il devoit trembler pour les Pays-Bas, s'il ne prenoit d'autres meſures que par le paſſé. Philippe étoit ſi perſuadé qu'il ne devoit qu'à Condé le ſalut de ces floriſſantes Provinces, qu'il ne balança pas à lui donner la ſatisfaction la plus éclatante. L'archiduc Léopold, l'un des plus malheureux guerriers de ce ſiecle, fut renvoyé à Vienne; Fuenſaldagne paſſa à Milan, & on leur ſubſtitua D. Juan d'Autriche, qui s'étoit rendu célebre par des victoires, & le marquis de Caracene. Enfin Philippe, tant pour rendre plus léger à ſes ſujets le poids d'une guerre qui commençoit à lui donner de terribles inquiétudes, que pour ſuppléer à l'inexpérience des Officiers & des ſoldats Eſpagnols, qui pour la plûpart ne faiſoient que d'entrer au ſervice, prit à ſa ſolde un nombre conſidérable de régiments Allemands. 1655.

Le nouveau choix de la Cour fut fort applaudi des peuples, qui conçoivent toujours de grandes eſpé- 1656.

rances d'une révolution dans le mi-
1656. niſtere ; on oublia les anciennes diſgraces pour ſe livrer à la joie qu'inſpiroit la préſence du nouveau Gouverneur général des Pays-Bas, & l'eſpoir d'un avenir plus heureux.

Bruxelles pouvoit être regardé alors comme une eſpece de rendez-vous de toutes les nations de l'Europe : indépendammeut des Eſpagnols, des Italiens, des Vallons & des Allemands, on y voyoit une foule de Seigneurs Anglois, François & Lorrains; les uns étoient attachés à Charles II, Roi d'Angleterre, qui pourſuivi par-tout par l'impitoyable Cromwel, avoit été obligé de ſortir de France avec les ducs d'York & de Gloceſtre ; les autres étoient les compagnons de fortune de Condé, & du duc François de Lorraine, dont les Etats avoient été envahis par la France. Cette Cour ſi nombreuſe & ſi brillante recevoit ſon principal luſtre de tout ce qu'il y avoit de beau & d'illuſtre en femmes, dans les Pays-Bas & dans

dans les Provinces de l'Allemagne voisines du Rhin. 1656.

Malgré les malheurs qui avoient forcé cette multitude de Princes & de Seigneurs à se réfugier à Bruxelles, chacun d'eux prenoit volontiers part aux fêtes que la galanterie Espagnole se plaisoit à donner avec éclat. Le comte de Bouteville jeune, ardent, ne respirant que la gloire & le plaisir, étoit fort aimé & estimé à cette Cour : on lui passoit les désagréments d'une figure peu heureuse, en faveur de son enjouement, de ses saillies, de la facilité de ses mœurs, de la vivacite de son esprit, & sur-tout de la grande réputation qu'il avoit acquise à la guerre. Car les femmes aimoient alors à fêter les Héros, & le Comte n'avoit pas plus à se plaindre de Vénus que de Mars.

Au reste, quoique le penchant qui l'entraînoit à la volupté, fût très-vif, il ne s'abandonnoit pourtant pas tellement à son goût, qu'il ne s'occupât beaucoup des sciences & de celles qui sur-tout ont trait à

la guerre : il dévora tout ce que les
1656. anciens & les modernes ont écrit ſur cet art ſi grand & ſi funeſte ; & perfectionnant les connoiſſances qu'il puiſoit dans des ſources peut-être trop négligées aujourd'hui, par l'expérience & la converſation de Condé, qu'il ne quittoit pas plus dans la vie privée que dans les combats, il acquit en peu de temps une telle capacité, que les Eſpagnols le regardoient comme le général le plus capable de remplacer un jour ce Prince : ils n'héſiterent pas dès-lors à lui confier, comme on verra bien-tôt, les expéditions qui demandoient le plus de vigilance & de capacité.

Mémoires de Saint-Germain.

Pendant ſon ſéjour à Bruxelles, le Comte s'attacha auſſi beaucoup à faire ſa cour au Roi d'Angleterre, eſſayant par des reſpects qu'on ne pouvoit ſoupçonner d'être intéreſſés, de conſoler un Prince malheureux dont il n'avoit tenu qu'à ſa ſœur qu'il ne devînt le beau-frere : ce trait intéreſſe trop la gloire de la Maiſon de Montmorency & le Héros de

cette hiſtoire pour ne pas trouver ici ſa place. 1656.

Après le funeſte ſuccès de la bataille de Worceſtre, Charles vaincu ſans reſſource étoit venu chercher un aſyle en France auprès de Louis XIV ſon couſin-germain. Il vit la ducheſſe de Châtillon, l'un des plus beaux ornements d'une Cour féconde en beautés : les graces de la jeune veuve, ſa délicateſſe, ſon eſprit, les charmes de ſon entretien toucherent ſi ſenſiblement le cœur du Monarque Anglois, qu'oubliant ſes infortunes & ſa ſituation, il la preſſa d'accepter ſa main. Il n'étoit gueres poſſible à la Ducheſſe d'être inſenſible à la paſſion & aux offres d'un Roi qui, à beaucoup de courage, joignoit une figure & un eſprit ſéduiſant. Mais madame de Châtillon s'élevant au-deſſus d'elle-même, fit enviſager à ſon amant la néceſſité d'une alliance aſſez puiſſante pour le rétablir ſur ſon trône. *Tel fut*, ajoute Mylord Clarendon, témoin oculaire des amours de Charles, *le ſuprême effort de vertu de cette*

Hiſt. des guerres civiles d'Ang. par Clar.

jeune veuve qui ne voyoit que le trône
1656. *au-dessus d'elle, & qui en étoit digne par sa naissance & son mérite ; mais elle s'en montra encore plus digne en le refusant : c'est pourtant cette femme illustre qui depuis épousa le duc de Meckelbourg, dont un écrivain satyrique a pris plaisir à déchirer la réputation par les traits les plus sanglants.*

Il est temps de reprendre le fil des événements. La Cour de France encouragée par la défection du duc François de Lorraine, qui avec six ou sept mille hommes de vieilles troupes, abandonna les étendards d'Espagne pour passer sous les siens ([a]), & par l'espérance de voir bien-tôt l'Angleterre se joindre à elle, entama la campagne avec de plus grandes forces. Turenne eut ordre de s'attacher au siege de Valenciennes, la ville la plus importante des Pays-Bas : cette entreprise à laquelle on ne s'attendoit pas à Bruxelles, allarma d'autant plus les Espagnols, qu'il n'y avoit qu'une

([a]) C'étoit pour venger la prison du duc Charles son frere arrêté par les Espagnols & conduit à la Tour de Ségovie.

médiocre garnison dans la place. 1656.
Condé & D. Juan, suivis du duc d'York, du marquis de Caracene, du comte de Boutteville & de tous les Généraux, s'avancerent dans le dessein de tout hazarder pour la sauver. Après avoir reconnu la force, l'étendue & la situation des lignes des assiégeants, le prince de Condé entreprit de les forcer : telle étoit la position des François. Les quartiers de l'armée séparés par des canaux qu'ils n'avoient pu combler, ne communiquoient entr'eux que par des ponts qu'ils avoient construits. Turenne qui se défioit des desseins du prince de Condé, avoit mis à couvert par d'excellents retranchements les troupes qui lui obéissoient ; d'ailleurs son camp étoit d'un plus difficile accès que celui du maréchal de la Ferté son collegue, qui depuis peu étoit venu partager avec lui le commandement de l'armée.

A l'approche des Espagnols, Turenne comprit que leurs efforts tomberoient sur le quartier de la Ferté.

Hist. du Vicomte de Turenne.

1656. Pour le mettre en état de les repouffer, il lui offrit un renfort confidérable : mais la Ferté regardant l'honnêteté de Turenne comme une injure, rejetta fes offres avec mépris ; il ne tarda pas à être puni de fa témérité.

En effet, la nuit du 15 au 16 Juillet, le prince de Condé, après avoir averti D. Francifco de Meneffes qui jufqu'alors avoit défendu Valenciennes avec beaucoup de courage & d'intelligence, de lâcher toutes les éclufes, afin de couper la communication des quartiers de l'armée Françoife, fond fur celui du maréchal de la Ferté avec une impétuofité étonnante : il étoit foutenu par la cavalerie, aux ordres du comte de Boutteville ; celui-ci en approchant des lignes, apperçut que la Ferté avoit dégarni un de fes principaux poftes pour porter du fecours à ceux qui étoient attaqués par Condé & D. Juan d'Autriche. Il jugea que c'étoit-là l'inftant de vaincre : fans attendre les ordres du Prince ; il marche à ce pofte, l'at-

Mémoires de Saint-Germain.

taque, l'emporte, & entre le premier dans les lignes; bientôt il rencontra le maréchal de la Ferté, qu'il enveloppa & fit prisonnier avec les principaux Officiers de son armée. 1656.

Condé, de son côté, avoit battu & dissipé tout ce qui s'étoit présenté à lui, non sans être surpris de la molle résistance qu'il éprouvoit; mais sa surprise augmenta & dégénéra même en inquiétude à la vue des troupes qui débouchoient du poste que Boutteville avoit emporté; il se hâta de les faire reconnoître; on conçoit quelle fut sa joie, lorsqu'il apprit que c'étoit une partie des siennes qui avoient forcé le poste, & pris le Général ennemi; il n'attendit pas que Boutteville lui expliquât les raisons qu'il avoit eues d'attaquer sans son ordre l'ennemi, pour l'embrasser & le combler d'éloges: il en usa avec la plus grande honnêteté envers le maréchal de la Ferté que Boutteville lui présenta.

Le premier soin du Prince, après s'être débarrassé de cinq mille pri-

ſonniers parmi leſquels on comptoit
1656. plus de quatre cents Officiers, fut de pourſuivre la victoire ; mais quoique Turenne eût d'abord la douleur de voir deux régiments qu'il envoyoit au ſecours de ſon collegue taillés en pieces, ainſi que les troupes de la tranchée, il fut aſſez heureux & aſſez habile pour repouſſer le comte de Marſin, & prévenir Condé auquel il échappa par une retraite admirable ; il gagna à quelques lieues de ſon camp, un poſte avantageux qu'il fortifia, & d'où il recueillit les débris de l'armée du maréchal de la Ferté. Au reſte, malgré ſa capacité, il eût été battu, ſi Condé l'eût attaqué ſur le champ ; en effet la terreur étoit telle dans ſon armée, qu'il ſe vit obligé de tuer de ſa propre main quelques ſoldats qui s'obſtinoient à décamper contre ſes ordres : mais les Eſpagnols toujours lents & incertains, au lieu d'agir & de combattre, conſumerent en de vaines délibérations un temps précieux ; enfin ils perdirent l'occaſion de vaincre : on peut

dire

dire que la conduite audacieuſe de Turenne, en arrachant à Condé les fruits d'une victoire ſi éclatante, ſauva la frontiere de France : elle fit plus, elle raſſura le ſoldat, qui commença à mépriſer un ennemi qui ne ſavoit pas profiter des faveurs de la fortune. 1656.

Honteux enfin d'une inaction qui étonnoit l'Europe, D. Juan entreprit le ſiege de S. Guilain; il étoit perſuadé que Turenne content de n'être pas attaqué dans ſon camp, reſteroit ſpectateur de la priſe de cette place : le Général François ne fit en effet aucun mouvement pour la ſecourir; mais plein d'une juſte confiance en la valeur & l'habileté du comte de Schomberg qui défendoit S. Guilain, il n'eut pas plutôt vu l'ennemi devant la place, qu'il alla tomber ſur la Capelle où étoient les magaſins de l'armée Eſpagnole.

A ce coup imprévu, Condé & D. Juan ſe hâtent de lever le ſiege de S. Guilain, pour ſauver la Capelle; mais ils apprirent ſur la route

1656. que cette place importante s'étoit rendue après neuf jours d'attaque. Furieux & ne respirant que la vengeance, Condé proposa encore une fois de livrer bataille ou de former le siege de Péronne; l'une & l'autre entreprise parut trop hazardeuse aux Généraux Espagnols, qui d'ailleurs paroissoient contens d'une campagne qui leur avoit été plus glorieuse que les précédentes.

On ne peut s'empêcher ici de tracer le caractere de D. Juan & du marquis de Caracene, dont la conduite irrésolue & timide arrêta les succès de Condé, & causa les malheurs de cette guerre.

D. Juan d'Autriche avoit reçu de la nature d'excellentes qualités; franc, généreux, vrai, magnanime, plein de génie & de valeur, il eût pu égaler la gloire des plus grands Capitaines de son siecle, s'il eût mis plus d'application, d'activité & de vigilance dans la conduite des armées; ou plutôt, s'il n'eût transporté dans les camps la mollesse, la gravité, l'étiquette & les forma-

lités de la cour de Madrid: tel étoit le plan de vie auquel il étoit ſi ſcrupuleuſement attaché, que rien n'eût été capable de le déranger. Son armée étoit-elle en route ? il ne montoit à cheval que lorſque la moitié des troupes avoit défilé; & au lieu d'obſerver la ſituation du pays, la nature du terrein, la diſpoſition du campement & des quartiers des autres Généraux, il marchoit tranquillement à ſa tente, & ſe mettoit au lit, où il reſtoit juſqu'au lendemain très-tard. Après le dîner, ſi l'armée campoit, il faiſoit une longue ſieſte, demeurant inviſible au milieu d'une armée, & s'occupant auſſi peu, que s'il eût été dans ſon palais. Au reſte il ſe repoſoit de tous les détails ſur des Officiers ſubalternes, qui avoient rarement la tête & les lumieres néceſſaires à l'importance de leurs fonctions. Par une ſuite de ce même caractere de gravité, il prétendoit qu'il étoit au-deſſous de la dignité d'un Général de reconnoître par lui-même une place ou la poſition

1656.

de l'ennemi; il croyoit qu'il ne de-
1656. voit hazarder ſa perſonne que dans les occaſions éclatantes.

Caracene avoit autant de valeur, moins de génie, & plus d'expérience : d'ailleurs l'un & l'autre étoit également opiniâtre, & ſi jaloux de ſon autorité, que ſi un Officier général, dans les occaſions que la fortune préſente quelquefois à la guerre, eût oſé prévenir ſes ordres, ou les interpréter, il eût hazardé ſa tête, quand même la fortune eût favoriſé ſon courage & ſes vues. Avec tous ces défauts qui ont pour principe l'orgueil, la préſomption & la négligence, D. Juan & Caracene étoient pourtant les guerriers les plus illuſtres qu'eût alors l'Eſpagne. D'après ce tableau, doit-on être ſurpris des revers & de la décadence de la Monarchie Eſpagnole ? Ou plutôt, quelle idée ne doit-on pas avoir de Condé, qui continuellement traverſé par de pareils Généraux, ayant en tête un homme tel que Turenne, ſut pourtant conſerver preſque tous les Pays

Bas attaqués par la France, & bientôt après par l'Angleterre ? 1656.

A la fin de la campagne, le comte de Boutteville reçut ordre d'aller établir, en quartier d'hiver ſur le Jaar, quatre mille hommes de troupes Françoiſes attachées au prince de Condé. Cette commiſſion étoit d'autant plus difficile & dangereuſe, que les habitants de la contrée, quoique ſoumis à la domination Eſpagnole, avoient réſolu de défendre au péril de leur vie l'entrée du pays à des troupes qui étant très-mal payées, ne mettoient aucunes bornes à leur licence. Ils étoient retranchés à Borkloo ſur les bords du Jaar au nombre de quatorze mille hommes bien armés, bien aguerris. Boutteville, afin de dérober à l'ennemi le petit nombre de ſes troupes, attendit la nuit pour engager le combat. Le ſuccès répondit à la ſageſſe de ſes meſures ; les payſans furent entiérement défaits, ſans qu'il lui en coutât cent hommes. Devenu par ſa victoire maître abſolu du pays, il

Mémoires de Saint-Germain.

1656. établit tranquillement ses quartiers, & revint à Bruxelles, où il fut reçu avec d'autant plus de joie par Condé, que ce service lui conservoit un corps de troupes qui l'eût abandonné, s'il n'eût obtenu des quartiers capables de le rétablir des fatigues de la derniere campagne.

1657. Celle de 1657 fut d'abord très-heureuse pour les Espagnols. Dom Juan excité par Condé, investit S. Guilain dès le commencement de Mars avec environ douze mille hommes : comme il n'y avoit rien de prêt pour les opérations du siege, il s'écoula plus de huit jours, avant qu'on fût en état d'ouvrir la tranchée. Enfin le comte de Boutteville chargé de reconnoître la place, s'apperçut que les dehors qui avoient beaucoup souffert dans le siege qu'elle avoit soutenu l'année précédente, n'étoient pas encore rétablis. Il forma sur le champ le dessein de s'en rendre maître par un coup de main : en conséquence, il envoie prier le prince de Condé de

Mémoires de Saint-Germain.

le faire ſoutenir : ſes diſpoſitions faites, il attaque les dehors de la place avec une telle furie qu'il en chaſſe l'ennemi ; de-là pourſuivant la victoire, il ſe jette dans le chemin couvert, & s'en rend maître. La vue du renfort que Condé lui envoyoit, acheva de porter la terreur dans les troupes de la garniſon : le brave Schomberg, pour ne pas être emporté d'aſſaut, ſe vit réduit à battre la chamade, & à rendre une place qui ne coûta ainſi qu'un jour de ſiege. Cette action ſi bruſque, ſi hardie, ſi heureuſe, valut au Comte des éloges magnifiques de la part de D. Juan & de Caracene ; mais bien-tôt il fit oublier ce ſervice par de plus grands encore.

1657.

Le 22 Mars.

Le vicomte de Turenne avoit enfin obtenu du cardinal Mazarin de ne plus partager la conduite de l'armée avec le maréchal de la Ferté, dont il avoit preſqu'autant à ſe plaindre, que le prince de Condé des généraux Eſpagnols. Maître abſolu de ſes opérations, il brûloit

Hiſt. de Turenne.

1657. d'envie de ſignaler les prémices de ſon commandement par une conquête dont l'éclat effaçât les exploits des Eſpagnols : il forma donc le ſiege de Cambrai ; le ſuccès d'une entrepriſe ſi brillante paroiſſoit certain ; c'en étoit fait de la capitale du Cambréſis, ſans un de ces caprices de la fortune, qui ſouvent ont autant de part aux événements de la guerre que le génie des plus grands Généraux.

En effet, les Eſpagnols après la conquête de Saint-Guilain & de Condé, avoient ſéparé leurs armées pour les établir en quartiers de rafraîchiſſement; & leur ſécurité étoit telle à l'égard de Cambrai, qu'ils n'y avoient laiſſé que la Morte-paye & une compagnie de 50 maîtres.

Turenne acheva de tromper les Eſpagnols par de fauſſes démonſtrations : ils croyoient toute autre place menacée, lorſque les François étoient devant Cambrai. Dans la ſurpriſe d'un coup ſi imprévu, le comte de Salazar, gouverneur de la place, crut n'avoir rien de mieux

à faire que d'envoyer demander du secours au gouverneur de Mons. 1657.

Ce jour-là même le prince de Condé faisoit aux environs de Mons la revue de sa cavalerie, que le comte de Boutteville avoit rassemblée au nombre de dix-huit escadrons; elle devoit ensuite partir pour le rendez-vous général de l'armée Espagnole : on ne peut exprimer quel fut l'étonnement du Prince, lorsqu'il apprit du courier de Salazar qu'il rencontra, que Cambrai étoit assiégée; tant la marche de Turenne avoit été prompte & secrette. Mais ce grand homme qui montroit toujours une ame supérieure à celle des autres dans les accidents les plus inopinés, prit sur le champ le parti de se jetter, avec sa cavalerie, dans Cambrai, & de défendre lui-même cette place contre Turenne : on jugera de la hardiesse de cette entreprise, lorsqu'on saura qu'il n'avoit ni artillerie, ni équipages, ni munitions de guerre; qu'il avoit à éviter ou à combattre le maréchal de la Ferté, qui cou-

Mémoires de Saint-Germain.

vroit le ſiege avec une armée, &
1657. Turenne dont les troupes nombreuſes tenoient Cambrai inveſtie.

Après deux heures d'une marche dont les Officiers ignoroient le ſecret, Condé arrive à Valenciennes, où il s'arrêta quelques inſtants pour rafraîchir les hommes & les chevaux: ce ne fut que dans cette ville qu'il communiqua à ſa troupe la nouvelle du ſiege de Cambrai, & le projet de le faire lever. Il prit enſuite un guide qui l'égara dans une forêt ; chacun fut obligé de deſcendre de cheval dans des ſentiers remplis de ronces & d'épines & preſqu'impraticables. Au reſte, l'erreur du guide ſauva d'une défaite preſqu'inévitable Condé & ſes braves compagnons : en effet M. de Turenne étoit venu l'attendre avec toute ſa cavalerie ſur le chemin qu'il devoit naturellement prendre; enfin après des fatigues incroyables, Condé arriva au milieu de la nuit dans une plaine aſſez étendue pour former ſes dix-huit eſcadrons ; il les rangea en bataille ſur trois lignes,

de six escadrons chacune; Boutteville étoit à la premiere; le prince de Condé commandoit la seconde; la troisieme obéissoit au prince de Tarente ([a]). 1657.

Ce fut en cet ordre que l'on marcha aux lignes des François qui n'étoient pas encore entiérement achevées; le comte y entra le premier, chargeant & renversant tout ce qui s'opposoit à son passage; mais il s'engagea si avant dans la mêlée qu'il fut enveloppé par trois cavaliers dont il se débarrassa avec autant de courage que de bonheur; il en tua un d'un coup de pistolet; S. Germain, ce gentilhomme dont on a parlé ci-dessus, le défit du second, & le troisieme s'enfuit; à l'instant même il fut joint par son détachement qu'il conduisit jusqu'aux portes de la ville que le comte de Salazar, dans la crainte d'une surprise, eut beaucoup de peine à ouvrir. Condé & le prince de Tarente entrerent dans Cambrai avec le même bonheur. Cette action si bril-

Mémoires de Saint-Germain.

Le 1 Juin.

([a]) De la maison de la Tremoille.

lante ſauva Cambrai, dont Turenne
1657. eut la douleur de lever le ſiege.

Mais il répara bien-tôt cette diſgrace, en protégeant le ſiege de Montmédi avec tant d'habileté que, quoique la garniſon ſe fût défendue pendant plus de ſix ſemaines avec une vigueur ſurprenante, il ne fut jamais poſſible aux Généraux Eſpagnols qui commandoient une armée ſupérieure à la ſienne, ni de ſecourir la place, ni de le forcer à combattre. Honteux de demeurer ſpectateurs de la perte d'une place telle que Montmédi, ils formerent une entrepriſe dont le ſuccès eût balancé l'avantage des François : le prince de Ligne ſurprit la baſſe ville de Calais ; mais le prince de Condé qui devoit le ſoutenir, fut égaré par ſes guides, & les Eſpagnols chaſſés des poſtes dont ils s'étoient ſaiſis. Cet échec, loin de décourager Condé, lui inſpira un deſſein audacieux ; il propoſa à D. Juan de paſſer la Somme, & de pénétrer juſqu'à Paris. La grandeur de l'entrepriſe étonna le Général

Autrichien : toujours flottant & indécis, il délibéroit encore que Turenne étoit déja arrivé avec ſon armée, pour couvrir les places menacées ; tout ſe réduiſit de la part des Eſpagnols à de terribles ravages dans le Santerre. 1657.

Pendant ce temps-là Montmédi capituloit, & déja Turenne renforcé par l'armée du ſiege, préparoit la conquête de Saint-Venant. Pour dérober aux Eſpagnols le ſecret d'une expédition à laquelle il leur eût été facile de s'oppoſer, il laiſſa à Arras les gros équipages de ſon armée, & vint inveſtir preſque ſous leurs yeux Saint-Venant ; après avoir fortifié ſes lignes, il détacha le baron de Cyron, Lieutenant-général, avec huit régiments de cavalerie, & deux mille hommes de pied, pour aller chercher à Arras les équipages & le tréſor de l'armée ; il lui recommanda ſur-tout de ne ſe mettre en route, que lorſqu'il n'y auroit rien à craindre du comte de Boutteville, qui commandoit un camp volant de quinze cents chevaux,

Hiſt. du Vicomte de Turenne.

Celui-ci ayant appris par ſes eſpions & l'état de l'armée de Turenne, & les ordres qu'il venoit de donner au baron de Cyron, s'approcha d'Arras pour tâcher de l'enlever. Cyron fidele aux inſtructions de ſon Général, ſe tint ſi obſtinément renfermé dans la ville que le Comte appréhendant que Turenne ne lui envoyât un nouveau renfort, pour aſſurer le paſſage du convoi, feignit de renoncer à ſon entrepriſe, & ſe retira juſqu'aux environs d'Aire. La retraite de Boutteville fut très-agréable à Cyron, qui perſuadé qu'il lui ſeroit déſormais impoſſible de venir de ſi loin l'inquiéter dans ſa marche, ſe mit en route avec confiance, & gagna heureuſement Lillers, qui n'eſt diſtante que d'une lieue & demie de Saint-Venant : ce fut-là qu'il quitta ſon convoi qu'il croyoit en ſûreté, pour annoncer lui-même à ſon Général avec quel ſuccès il avoit rempli ſes ordres.

1657.

Mémoires de Saint-Germain.

Turenne qui connoiſſoit l'activité du comte de Boutteville, ne laiſſa pas de monter à cheval pour rece-

voir lui-même le convoi : en ſortant de ſon quartier, il apprend que les troupes de Cyron étoient battues, le convoi enlevé, brûlé ou diſſipé. Boutteville n'avoit marché à Aire, comme on l'a vu, que pour attirer les François dans le piege : il n'eut pas plutôt appris que Cyron étoit parti d'Arras, qu'il s'étoit mis en route avec une telle rapidité qu'il atteignit l'eſcorte aux portes de Lillers ; elle fut défaite en un moment ; le tréſor tomba entre les mains du vainqueur avec les drapeaux & les étendards ; ſes cavaliers ſe débanderent enſuite pour mettre le feu aux bagages qu'ils ne pouvoient emporter. 1657.

Cependant les fuyards avoient porté l'alarme juſqu'au camp ; déja tous les piquets de l'armée étoient accourus pour repouſſer Boutteville. Turenne s'avança lui-même juſqu'à Lillers dans le deſſein de l'envelopper ; mais Boutteville, quoiqu'environné de toute la cavalerie Françoiſe, fit ſa retraite avec tant d'ordre & d'audace, qu'il ne fut pas poſſible de l'entamer.

Mémoires de Saint-Germain.

1657. Turenne ne put s'empêcher de louer hautement la conduite de Boutteville ; il disoit que la surprise & la destruction d'une escorte si nombreuse en plein jour, & à la vue d'une armée entiere accourue pour la secourir, l'étonnoit moins que la rapidité & l'ordre avec lesquels une si grande quantité de bagages avoit été enlevée & brûlée, sans que de tant de troupes sorties du camp, aucune eût pu joindre un ennemi si peu éloigné : ce grand homme avoue dans ses mémoires que la perte fut très-considérable.

Hist. de Turenne. Elle réduisit son armée à de si terribles extrémités, que pour prévenir la désertion générale dont il étoit menacé, & n'avoir pas la honte de lever le siege, il fit fondre sa vaisselle d'argent, & obligea les Officiers-généraux, les Colonels & les Capitaines de porter tout ce qu'ils avoient d'argent chez le Trésorier de l'armée pour la solde & la subsistance des troupes : aidé de ces ressources & encore plus de sa constance, il vint à bout de con-

quérir

quérir Saint-Venant ; entreprise qui eût été impossible à tout autre Général, après le désastre de Cyron. De-là les François marcherent aux Espagnols qui, à leur approche, abandonnerent le siege d'Ardres. Cette longue & laborieuse campagne fut terminée par la prise de Mardyk que Turenne remit entre les mains de Cromwel, qui enfin venoit de se déclarer contre l'Espagne. 1657.

On a vu jusqu'ici que la fortune n'avoit cessé de varier pendant tout le cours de la guerre ; mais l'accession de l'Angleterre à la France qui comptoit déja pour ses alliés le roi de Portugal & le duc de Savoie, fut un poids énorme qui emporta la balance en faveur de Louis XIV. Mazarin qui savoit que les Espagnols avoient fait les derniers efforts pour mériter l'amitié de Cromwel, eut d'autant moins de scrupule de s'être ligué avec lui, que son alliance valut aux François la victoire & la paix. 1658.

Au reste les Espagnols ne furent

1658. pas tellement effrayés des préparatifs & des menaces d'un ennemi que le ſeul deſir de conquérir l'Amérique, & d'envahir le commerce univerſel, paroiſſoit avoir armé contr'eux, qu'ils ne préſentaſſent un front calme & ſerein à l'orage. La fortune parut d'abord vouloir favoriſer cette nation magnanime; le maréchal d'Hocquincourt célebre par ſa valeur & les ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie, cédant à des reſſentiments ſecrets contre le cardinal Mazarin, ſe jetta dans l'armée Eſpagnole à laquelle il livra l'importante place d'Heſdin. On eſpéroit que ce Seigneur puiſſant en Picardie, feroit ſoulever cette province; mais il fut arrêté dans ſes progrès par ſon propre fils, qui déteſtant ſa défection, lui ferma les portes de Péronne & de Montdidier.

Mémoires du temps.

Pendant ce temps-là le vicomte de Turenne ſoutenu de toute la puiſſance de Cromwel, aſſiégeoit Dunkerque par mer & par terre: les Eſpagnols ne penſerent qu'à

ſauver cette fameuſe place qu'on regardoit comme le rempart des 1658.
Pays-Bas; leur armée compoſée de ſix mille hommes de pied & de huit mille chevaux vint camper le 10 Juin auprès de Furnes : là D. Juan convoqua un conſeil où tous les Généraux furent appellés ; quoique l'artillerie ne fût pas encore arrivée, & qu'on manquât de poudre & d'inſtruments propres à remuer la terre, le réſultat du conſeil fut de marcher aux Dunes, & de camper le plus près qu'il ſéroit poſſible des lignes des ennemis.

Le lendemain, tous les Généraux eſcortés de quatre mille hommes de cavalerie s'avancerent pour reconnoître la poſition de Turenne, & choiſir un terrein pour le campement de l'armée.

Pendant que le duc d'York, le marquis de Caracene & Deſtevan de Gamare obſervoient la partie du camp des François qui s'étendoit juſqu'à la mer, le comte de Boutteville chargé du même ſoin pour l'autre partie du camp, ſe coula

1658. à la tête des Cravates par le chemin qui eſt entre les Dunes & les prairies; il ſurprit la grande garde de l'ennemi, la battit & la pourſuivit jusqu'aux lignes, dont il examina avec beaucoup d'attention la force & la poſition. Comme il retournoit rendre compte au prince de Condé, de l'objet de ſa miſſion, il rencontra le maréchal d'Hocquincourt, qui, auſſi impatient de ſignaler ſa valeur, que s'il eût été à ſa premiere campagne, lui propoſa de l'accompagner de nouveau juſqu'au camp des François. Boutteville lui repréſenta qu'il avoit fait toutes les reconnoiſſances néceſſaires; qu'il amenoit des priſonniers dont il eſpéroit encore tirer des éclairciſſements, & qu'il ſeroit également inutile & dangereux de s'avancer ſi près d'un camp où il avoit répandu l'alarme: d'Hocquincourt, loin de ſe rendre, le preſſa avec tant d'inſtance de lui accorder cette ſatisfaction, que Boutteville cédant enfin à ſon âge & à ſa dignité, conſentit à le ſuivre; on ne s'étend ſur ces

Hiſt. du Vicomte de Turenne.

circonſtances, que parce que la bravade de d'Hocquincourt, non-ſeulement lui coûta la vie, mais manqua d'être funeſte au prince de Condé, à D. Juan, au duc d'York & au comte de Boutteville. 1658.

En effet Condé ne ſe fut pas plutôt apperçu que d'Hocquincourt marchoit aux lignes, qu'au lieu de le rappeller d'autorité, il marcha auſſi lui-même; D. Juan d'Autriche qui n'étoit qu'à quelques pas de-là, honteux de voir les généraux François s'expoſer ſi fort à ſes yeux, voulut partager avec eux le danger. Le duc d'York les joignit, & tous enſemble s'éloignerent de près d'une demi-lieue de leur eſcorte, n'ayant pour toute défenſe que les deux compagnies de Cravates, commandées par Boutteville. On conçoit combien cette troupe légere étoit incapable de ſoutenir le choc de la cavalerie péſamment armée. *Ibid.*

Cependant d'Hocquincourt & Boutteville chargent la garde ennemie, la renverſent & la ſuivent juſqu'aux lignes; le Comte avec

toute la précaution qui doit accom-
1658. pagner la valeur, le Maréchal avec
Ibid. tant de témérité, qu'il approcha jusqu'à la demi-portée de mousquet d'une redoute. On vit alors sortir du camp des François que la premiere alarme avoit rendu plus vigilants, un gros de cavalerie qui s'empara d'une hauteur voisine, afin de couper & d'envelopper la poignée d'Espagnols qui venoit ainsi les insulter. A l'instant même le maréchal d'Hocquincourt tomba mort d'un coup de feu au bas-ventre : c'en étoit fait de tous les Généraux, ils alloient être coupés & enveloppés par les ennemis dont le nombre augmentoit à chaque moment, sans la manoeuvre hardie du duc d'York
Hist. de Turenne. & du comte de Boutteville, qui, pour leur donner le temps d'échapper, s'arrêtent, & présentent le front aux François; cette fiere contenance leur en imposa au point qu'ils balancerent s'ils chargeroient. Condé & D. Juan profiterent de cet instant de doute pour fuir avec le cadavre de d'Hocquin-

court qu'ils eurent beaucoup de
peine à emporter. Bien-tôt après 1658.
parut le marquis de Caracene qui, au bruit du danger des Généraux, accouroit à leur ſecours avec les trois compagnies des gardes de D. Juan ; ſa préſence contint les François, & ſauva Boutteville avec les Cravates.

Le prince de Condé parut très-ſenſible à la deſtinée du maréchal d'Hocquincourt, qui, après avoir affronté la mort en tant de combats, venoit de périr d'une maniere ſi peu convenable à la dignité & à la réputation d'un vieux Général. Cet accident jetta tant de triſteſſe & de découragement dans le camp, que pluſieurs augurerent mal de la bataille à laquelle on ſe diſpoſoit.

Ces noirs preſſentiments n'empêcherent point D. Juan, excité par le péril où ſe trouvoit Dunkerque, de conduire l'armée juſqu'à une portée & demie de canon des retranchements des François ; elle campa, la droite le long des Dunes juſqu'à la mer, la gauche appuyée

au canal de Furnes; la cavalerie
1658. étoit rangée ſur deux lignes derriere l'infanterie; mais quoiqu'on ſe fût avancé ſi près de l'ennemi ſans artillerie, on négligea de ſe retrancher. A la témérité de cette manœuvre, on ne reconnoît point D. Juan & Caracene, dont les démarches ont paru juſqu'ici ſi lentes & ſi timides; ils portoient la confiance à un tel degré, qu'ils ne pouvoient s'imaginer que Turenne oſât ſortir de ſes lignes pour les attaquer. Prévenus de cette fauſſe idée, ils permirent à la moitié de la cavalerie d'aller au fourage; enſorte que le lendemain, lorſqu'il fallut combattre, il ne ſe trouva pas au camp quatre mille maîtres. Le génie de la France avoit répandu l'eſprit d'erreur & de vertige chez ſes ennemis.

Cependant Turenne qui recevoit continuellement par ſes eſpions des nouvelles du découragement des troupes, des fautes & de la préſomption de D. Juan, perſuadé d'ailleurs qu'il n'attendoit que ſon artillerie

artillerie pour l'attaquer, résolut de le prévenir dès le lendemain. 1658.

Ce jour qui devoit le couvrir d'une gloire immortelle, n'eut pas plutôt paru, qu'après avoir laissé les troupes nécessaires pour contenir la garnison, il sort de son camp à la tête d'une armée composée de huit mille hommes d'infanterie & de six mille de cavalerie. Il étoit en pleine marche que les Généraux Espagnols parioient que son dessein n'étoit point de combattre. L'erreur ne cessa que lorsqu'on le vit avancer de plus en plus, & saluer de temps en temps avec son artillerie une armée qui n'avoit pas un seul canon pour y répondre. D. Juan, également étonné & confus, assembla le conseil de guerre : dans l'impossibilité de se retirer à la vue de Turenne, sans s'exposer à une déroute générale, on décida qu'il falloit combattre : ce fut à l'issue de ce conseil, que Condé qui voyoit dans la témérité de D. Juan, dans la confusion & l'étonnement des troupes, une défaite certaine, s'adressant

Le 4 Juin.

au jeune duc de Glocester, lui demanda s'il n'avoit jamais vu de bataille ; sur la réponse du Prince qui l'assura que non : *Eh bien*, lui dit-il, *vous allez voir comme on en perd une.* En même temps il se rendit à la gauche qu'il commandoit, ayant sous ses ordres Mrs de Boutteville, de Coligni, de Meilles ([a]), de la Suze, de Persan & de Romainville. D. Juan secondé par le marquis de Caracene, les ducs d'York & de Glocester, le prince de Ligne & Destevan de Gamare, étoit à la tête de la droite dans un poste bien plus avantageux que celui que Condé avoit à défendre.

1658.

Mais, malgré les prodiges de valeur du Général Espagnol qui combattit à pied & la pique à la main, son aile attaquée de front par les François, & en flanc par les Anglois, fut chassée des Dunes, enfoncée, & absolument mise en déroute.

Pendant ce temps-là, Condé soutenoit toute la furie de la droite

([a]) De la Maison de Foix.

des François : ſon infanterie fut d'abord rompue & diſſipée, ſans rendre aucun combat, par la ſeule artillerie des ennemis ; il combattit à la tête de la cavalerie ; trois fois il repouſſa les François, & gagnant toujours du terrein, il alloit ſecourir Dunkerque, quoique la bataille fût perdue, ſi Turenne, qui ſentoit ce qu'il avoit à craindre d'un Général ſi redoutable, ne lui eût opposé ſans ceſſe des troupes fraîches. Condé, pour les renverſer, fit des efforts plus qu'humains ; il n'y eut pas un ſeul des ſeigneurs François, qui, à ſon exemple, ne combattît en héros. Boutteville, après s'être jetté pluſieurs fois dans le plus fort de la mêlée, renverſé de cheval, remonté par ſon écuyer, fit pluſieurs charges ſans ſuccès, à cauſe du nombre des ennemis qui augmentoit continuellement. Dans ces circonſtances terribles, Condé a ſon cheval tué ſous lui ; Boutteville, quoique peu accompagné, ſe précipite de nouveau au milieu des François, pour donner au Prince le temps de

1658.

Mémoires de Saint-Germain.



ſe dégager, & de ſe retirer du
1658. champ de bataille. En un moment
le Comte ſe vit enveloppé par les troupes victorieuſes de la droite des Eſpagnols; de tous ceux qui le ſuivoient, il n'y en eut pas un ſeul qui ne fût tué ou pris: lui ſeul eut le bonheur de s'ouvrir un paſſage l'épée à la main à travers les eſcadrons ennemis; mais il fut pourſuivi de ſi près, que pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, il oſa faire ſauter à ſon cheval un watergan, eſpece de foſſé très-large, très-profond, & plein d'eau & de boue; les cavaliers attachés à ſa pourſuite, prirent un long détour pour le couper. Le Comte eut le même courage & le même ſuccès à un ſecond watergan: il n'en reſtoit plus qu'un à franchir; S. Germain qui l'accompagnoit dans ſa fuite, le ſauta le premier; mais Boutteville fut moins heureux. Son cheval épuiſé de fatigue, tomba près du bord, & enfonça dans la vaſe. Saint-Germain tenant ſon cheval d'une main, lui préſenta l'autre pour

l'arracher du précipice ; le Comte fit un effort ſi violent qu'il ſe dégagea en effet de deſſous ſon cheval : mais ce mouvement effraya tellement celui de Saint-Germain qu'il caſſa ſa bride, & s'enfuit, enſorte qu'étant tous deux démontés, ils furent bien-tôt atteints, pris & conduits au camp du vainqueur. Boutteville fut envoyé à Boulogne, d'où il fut transféré à Soiſſons : il y demeura le reſte de la campagne. Mais les Eſpagnols avoient une ſi haute idée du Comte, qu'ils ne balancerent point, malgré la différence de grade, à l'échanger contre le maréchal d'Aumont qui venoit d'être fait priſonnier, en tâchant de ſurprendre Oſtende.

1658.

Mémoires de Saint-Germain.

A ſon retour dans les Pays-Bas, le Comte fut témoin des ſuites funeſtes de la bataille des Dunes: non-ſeulement Dunkerque étoit tombé entre les mains du vainqueur, qui, en vertu des ordres de ſa cour, le remit aux Anglois ; mais Bergues-Saint-Vinox, Furnes, Dixmude, Graveline, Oudenarde, Menin,

Ypres, avoient ſuivi le même ſort:
1658. l'Eſpagne n'avoit pas été plus heureuſe ſur le bord du Pô ; enfin la conquête de la Jamaïque par les Anglois, & la perte de la bataille d'Elvas ſur les frontieres du Portugal, avoient mis le comble aux revers de cette Monarchie.

Las enfin de lutter depuis vingt-
1659. cinq ans contre une puiſſance rivale qui armoit inſenſiblement la moitié de l'Europe contre lui, Philippe conſentit au mariage de ſa fille, l'Infante Marie-Thérèſe, avec Louis XIV; la naiſſance de trois fils qu'il avoit eus en peu de temps, paroiſſoit éloigner pour long-temps la Princeſſe de la ſucceſſion à une couronne dont ſa poſtérité eſt aujourd'hui en poſſeſſion.

L'année ſuivante s'écoula preſqu'entiere en négotiations ; car telle eſt la malheureuſe condition des peuples de notre hémiſphere, qu'un inſtant ſeul ſuffit pour allumer entr'eux le flambeau de la diſcorde, & qu'il faut de longues conférences pour l'éteindre ; tant il

eſt vrai que la jalouſie & la haine ont plus de force & d'activité, que l'humanité & la bienfaiſance. 1659.

Enfin le cardinal Mazarin & D. Luis de Haro, après avoir préparé le Traité de paix par des Miniſtres ſubalternes, s'aboucherent dans l'iſle des Faiſans aux pieds des Pyrénées, pour conſommer ce grand ouvrage : l'article qui éprouva le plus d'obſtacles, fut la grace de Condé & de ſes amis. D. Luis de Haro qui croyoit avec raiſon la gloire de ſon maître intéreſſée au rétabliſſement d'un Prince à qui il devoit le ſalut des Pays-Bas, menaça ſi ſouvent le cardinal d'établir Condé ſouverain de quelques places ſur les frontieres de la Flandre & de la Picardie ; il offrit de ſi grands avantages, que Mazarin, dont l'ame étoit ſupérieure à la vengeance, conſentit au retour du Prince & de ſes compagnons de fortune : ſi ce miniſtre eût pu prévoir les victoires que Condé & Boutteville devoient un jour remporter en faveur de la nation dont il ſti-

puloit les intérêts, il eût ſans doute
1659. donné des places aux Eſpagnols, plutôt que d'en recevoir d'eux, pour retirer d'entre leurs mains de ſi grands hommes.

Quoi qu'il en ſoit, Condé, le duc
1660. d'Enguien & Boutteville rentrerent enſemble en France au commencement de l'année 1660; ils la traverſerent dans toute ſon étendue, pour aller trouver le Roi qui ſéjournoit en Provence : dans une ſi longue route, Condé honteux & humilié d'avoir porté les armes contre ſa patrie, ſe refuſa à tous les honneurs que les villes vouloient lui rendre. Mazarin le préſenta au Roi; il fit enſuite le même honneur au comte de Boutteville. Ce Prince les aſſura d'un ton plein de clémence & de bonté, qu'il avoit tout oublié & pardonné. Boutteville touché de la généroſité du Roi, ne chercha plus le reſte de ſa vie qu'à expier une faute dont l'amitié avoit été le principe : ſon épée ne ſera plus teinte déſormais que du ſang des ennemis de la France.

1660.

Au reste, il est si vrai qu'il n'avoit été emporté si loin de son devoir, que par le sentiment de la reconnoissance, que le roi d'Espagne lui ayant envoyé soixante mille écus, comme une foible récompense des services importants qu'il lui avoit rendus, il les refusa avec une noble fierté : *Je n'ai jamais entendu*, dit-il, *être au service d'Espagne, & je ne recevrai jamais de bienfait que de la main de mon Roi.* Le Comte n'étoit pourtant pas riche ; & il avoit devant les yeux l'exemple de tous les gens de qualité du même parti, qui accepterent sans scrupule le présent que leur avoit destiné le roi d'Espagne.

Mémoires de Saint-Germain.

Le refus de Boutteville augmenta l'estime dont le cardinal Mazarin avoit toujours été prévenu en sa faveur : ce Ministre qui le regardoit comme un héros à la guerre & en amitié, avoit des vues pour se l'attacher par une alliance : il lui reprocha de s'être laissé éblouir par l'éclat de la Maison de Luxembourg qui jouissoit des honneurs du

Manuscrits de la mais. de Luxembourg.

Louvre, dont il recherchoit l'hé-
1660. ritiere, comme s'il n'eût pas été en ſon pouvoir de lui procurer le même rang & les mêmes diſtinctions pour lui & pour ſa poſtérité. Au reſte, il voulut que le déſintéreſſement de Boutteville ne lui fût pas inutile auprès du Roi à qui il vanta ſa valeur, ſon mérite & ſa généroſité. Le Roi voulut le voir une ſeconde fois en particulier, pour lui témoigner la ſatisfaction qu'il avoit de ſa conduite & de ſes ſentiments. Ce fut encore Mazarin qui le préſenta, & qui dit au Roi, qu'il ſe rendoit lui-même le garant du zele & de la fidélité du Comte : on ne peut rien ajouter à l'accueil qu'il reçut de Louis XIV.

Cependant le mariage de Boutteville que le prince de Condé & Madame de Chatillon négocioient avec Mlle de Luxembourg, eſſuia quelques contradictions de la part d'un fils que la ducheſſe de Luxembourg avoit eu de ſon premier mariage avec Léon d'Albert, frere du connétable de Luines. Ce ne fut

pas ſans peine que le prince de Condé engagea ce jeune homme qui étoit ſon proche parent ([a]), à faire une démiſſion dans les formes de toutes ſes prétentions aux biens de la Maiſon de Luxembourg, en faveur du mariage de ſa ſœur utérine avec le comte de Boutteville; mais enfin, comme il étoit tout-à-fait incapable de ſoutenir un ſi grand nom, il conſentit à tout ce qu'on exigea de lui, & s'engagea dans les Ordres ſacrés.

1660.

1661.

Mémoires de Saint-Germain.

La Ducheſſe ſa mere & Charles-Henri de Clermont-Tonnerre ſon beau-pere, qui avoit pris, en ſe mariant, le nom & les armes de Luxembourg, firent donation du duché de Piney, de la principauté de Tingry, du comté de Ligny & généralement de tous leurs biens à leur fille unique & à leur gendre, à condition qu'il joindroit au nom & armes de Montmorency ceux de Luxembourg; on obtint pour ce mariage une diſpenſe à cauſe de la proxi-

([a]) Il avoit pour aïeule Magdelaine de Montmorency, grand'tante du prince de Condé.

1661. mité du Comte & de mademoiselle de Luxembourg, qui avoit pour aïeule Magdeleine de Montmorency, fille de Guillaume de Montmorency, Colonel-Général de la cavalerie, cinquieme fils du Connétable Anne, épouse du dernier Prince de la Maison de Luxembourg.

Il faut avouer que le comte de Boutteville ne pouvoit gueres faire d'alliance plus illustre: son épouse descendoit, du côté maternel, d'une Maison qui a donné cinq Empereurs à l'Allemagne, des Rois à la Hongrie & à la Bohême, des Reines à tous les trônes de l'Europe, quinze Souverains aux duchés de Luxembourg & de Limbourg, & plusieurs Connétables de France: du côté paternel, elle étoit issue de la Maison de Clermont-Tonnerre qui a produit une Reine d'Arragon, une Reine de Naples, & qui par son ancienneté & son illustration, ne le cede qu'aux Maisons Souveraines.

Ce mariage, quoiqu'heureux & fécond, ne fut pas exempt d'alarmes & d'inquiétude: d'abord le nouveau

Duc eût à combattre les prétentions de Charles, marquis de Béon, qui, 1662.
en vertu des droits de Louiſe de Luxembourg ſa mere, fille de Jean de Luxembourg, comte de Brienne, lui diſputa le duché de Piney. Le parlement de Toulouſe fut même ſi favorable à ce Seigneur, qu'il déclara la ſubſtitution ouverte en ſa faveur ; mais le procès ayant été porté au parlement de Rouen, le Duc & la Ducheſſe furent maintenus en pleine poſſeſſion du Duché par un arrêt définitif qui ne fut rendu qu'en 1675. Ce même arrêt déclare le duché de Piney, ſubſtitué à la maiſon de Gevres, au défaut de la poſtérité du duc & de la ducheſſe de Luxembourg.

La conteſtation du Duc avec les Pairs, ſur leſquels il prétendoit la préſéance, en conſéquence de l'ancienneté de l'érection du duché de Piney, fit plus d'éclat & dura encore plus long-temps. Quoique le Roi eût déclaré qu'en accordant à M. de Boutteville des lettres-patentes pour prendre le nom & la

qualité de duc de Piney-Luxembourg, il n'avoit pas prétendu faire une nouvelle érection ; les Pairs soutenoient que la pairie de Piney étoit éteinte en la personne du dernier mâle de la maison de Luxembourg, & qu'il ne devoit avoir rang entr'eux que du jour qu'il avoit été reçu au Parlement, c'est-à-dire, au mois de Mai 1662. Il est constant que les deux derniers ducs de Luxembourg avoient joui du rang auquel il aspiroit ; il s'abstint donc de concourir avec eux dans toutes les cérémonies publiques ; enfin le Roi qui avoit toujours paru favorable à ses prétentions, changea d'idée après sa mort, & ce fut, à l'occasion de ce fameux procès, qu'il donna en 1711, le célebre Édit sur la Pairie. Par un des articles, il statue que les ducs de Luxembourg n'auront rang parmi les Pairs, que du mois de Mai 1662.

1662.



SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

DESCRIPTION de la Cour de Louis XIV. Guerre de Flandre. Luxembourg ſuit le Roi en qualité de volontaire ; ſes liaiſons avec Louvois ; caractere de ce Miniſtre. Expédition de la Franche-Comté. Luxembourg prend Salins. Le Roi lui remet le commandement de l'armée ; il ravage les Duchés de Luxembourg & de Limbourg. Paix d'Aix-la-Chapelle. Les Hollandois en agiſſent fiérement à l'égard de la France. Louis XIV ſe diſpoſe à la guerre. Luxembourg eſt fait Général des troupes de Cologne & de Munſter. Sa négotiation à la Cour de ces Princes. Caractere de l'Evêque de Munſter. Etat de la Hollande ; conquête de l'Over-

Iſſel : Luxembourg eſt fait Gouverneur de la Province d'Utrecht. Sa conduite dans ſon Gouvernement. Il porte la guerre en Hollande ; ſes ſuccès. Il fait lever au Prince d'Orange le ſiege de Naërden. Il remporte une victoire à Voerden. Les Hollandois négocient avec lui. Cette affaire n'a point de ſuite. Le Prince d'Orange leve le ſiege de Charleroi ; Luxembourg forme le projet de s'emparer de la Hollande. Préparatifs de cette expédition. Priſe de Svomerdam & de Bodegrave. Sac de ces deux places. Campagne de 1673. Condé prend poſſeſſion du commandement. Ses efforts inutiles pour pénétrer en Hollande. L'Allemagne & l'Eſpagne ſe déclarent contre la France. Luxembourg défend la Province d'Utrecht. Siege de Naërden. Dupas condamné pour l'avoir lâchement défendue : évacuation

tion de la Hollande. Belle retraite de Luxembourg. Il contribue à la conquête de la Franche-Comté. Il ſert en Flandre. Sa querelle avec Navailles. Il commande l'aile droite à la bataille de Senef. Ses actions dans la campagne de 1675. Il eſt fait Maréchal de France. Il fait échouer toutes les entrepriſes du Prince d'Orange. Campagne de 1676. Condé embraſſe le parti de la retraite. Fautes de Rochefort. Caracteres de Créqui & de Schomberg. Luxembourg commande en Alſace. Combat de Kocheberg & de S. Jean-des-Choux. Infidélité de la ville de Straſbourg. Projets de Luxembourg pour la punir. Siege de Philiſbourg. Belle défenſe de Dufai. Préparatifs de Luxembourg pour combattre le duc de Lorraine. Le Roi lui défend d'attaquer l'ennemi. Priſe de Philiſbourg. Luxembourg défend le Rhin. Priſe de Montbéliard, fin de la campagne.



HISTOIRE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG.

++++++++++++++++++++++++++++++++

LIVRE SECOND.

LE DUC de Luxembourg paſſa les années qui s'écoulerent depuis le traité des Pyrenées, juſqu'à l'invaſion de la Flandre, à Paris, ou à Ligny en Barrois. Il n'en ſortoit que pour faire ſa cour au Roi, qui, par la ſageſſe de ſon adminiſtration, s'étoit acquis dans le royaume une autorité bien ſupérieure à celle de ſes prédéceſſeurs. Le même feu de génie, des inclinations à-peu-près ſemblables, & un goût auſſi vif pour les ſciences & les arts, n'avoient fait que reſſerrer les liens qui l'atta-

1660. juſqu'en 1667.

choient au grand Condé & au duc
1667. d'Anguien son fils ; & malgré l'espece de disgrace où languissoit le premier de ces Princes, dont la soumission & les respects n'avoient pas encore tout-à-fait expié les écarts aux yeux d'une nation idolâtre de son maître, il passoit presque tous les jours de sa vie avec lui. Mais ces devoirs qu'il regardoit comme sacrés, ne l'empêchoient pas de se livrer aux amusements de la Cour, devenue, sous le plus poli & le plus magnifique des Rois, le théâtre des fêtes les plus brillantes, l'asyle des arts, du goût & de la galanterie : à l'exemple du Maître, les Courtisans étoient sensibles, & le duc de Luxembourg fut fort éloigné toute sa vie de se piquer de singularité sur cet article.

Après s'être rendu le modele des Rois par son application aux travaux du Gouvernement, Louis XIV, voulut les surpasser tous par la gloire des armes ; & c'est dans la vue d'étendre son Empire, & d'immortaliser son nom par des conquê-

tes, qu'il saisit avec empressement l'occasion de recommencer la guerre contre l'Espagne, qui respiroit à peine des coups mortels qu'elle avoit essuyés huit ans auparavant. Philippe IV étoit mort, laissant à son fils Charles II encore au berceau, un Empire vaste, mais épuisé & gouverné par une Reine sans génie & sans expérience. Pour comble de malheur, elle avoit mécontenté toute la nation, en élevant au ministere un Jésuite Allemand, son Confesseur. Louis XIV revendiquoit sur le jeune Roi son beau-frere, les Pays-Bas & la Franche-Comté. Il appuyoit ses prétentions sur une loi du Brabant, qui appelle à la succession des peres les enfants du premier lit, & même les filles, préférablement aux fils des autres lits; & en conséquence de ce droit, il soutenoit que cette brillante partie de la succession de Philippe IV étoit dévolue à la Reine son épouse, le seul enfant qui restât du premier mariage de Philippe avec Elisabeth de France. Il s'en falloit

1667.

bien que l'Eſpagne & l'Europe
1667. convinſſent de la légitimité des droits de Louis XIV; mais la premiere dénuée de troupes & d'argent, n'oppoſoit que des manifeſtes; & la ſeconde n'offroit que des vœux contre la puiſſance formidable du Monarque François.

Une armée de 60 mille hommes de vieilles & excellentes troupes, animée par la préſence du Roi, s'avança dans les Pays-Bas : Condé qui ſouhaitoit ardemment de réparer ſes anciens égarements par la conquête d'un pays que lui ſeul avoit empêché de tomber ſous le pouvoir des François, eut la douleur de voir ſon zele & ſa valeur enchaînés. Turenne ſon rival lui fut préféré. Luxembourg qui avoit ſuivi la deſtinée du Prince, ſe trouva enveloppé dans cette diſgrace, la plus grande qu'un homme de ſon caractere eût à redouter; il n'eut aucun commandement : mais ne pouvant ſoutenir l'idée de n'avoir point de part aux travaux & à la gloire de cette campagne, il ſe

détermina à ſuivre le Roi en qualité de ſimple volontaire. Il ſe trouva au ſiege de Tournai, de Douai, d'Oudenarde & de Lille : ce zele ſi rare dans un homme qui avoit commandé des armées & gagné des combats, fut très-agréable au Roi. Bien-tôt ce Prince dont le jugement étoit excellent, dans les entretiens fréquents qu'il eut avec le Duc ſur toutes les opérations de la campagne, démêla en lui tant de talents pour la guerre & de ſi grandes connoiſſances, qu'il en parla au vicomte de Turenne, comme d'un homme dont la capacité le ſurprenoit. Jamais la belle ame de Turenne n'étoit plus flattée, que lorſqu'il s'agiſſoit de rendre juſtice au mérite & à la vertu. Loin donc d'affoiblir la haute idée que le Roi avoit conçue de l'éleve & de l'ami du prince de Condé, il l'augmenta par le récit fidele de toutes les actions qui avoient rendu le nom de Boutteville ſi illuſtre dans la derniere guerre. Sur le témoignage d'un ſi grand homme, appuyé de

1667.

Mémoires manuſcrits de Saint-Germain.

Mémoires de Saint-Germain.

la voix publique, le Roi ne songea
1667. plus qu'à employer d'une maniere éclatante un homme qui devoit lui gagner tant de batailles.

Pour comble de bonheur, le zele & les talents du duc de Luxembourg firent sur l'esprit du marquis de Louvois une impression aussi vive que sur celui du Roi. Ce Ministre qui étoit alors très-jeune, se lia par l'amitié la plus étroite avec le Duc; il devint ensuite son ennemi implacable. Louvois a eu une si grande part aux événements dont on parlera dans cette histoire; son amitié & sa haine ont tellement influé sur la vie de Luxembourg, qu'on ne peut s'empêcher de tracer ici son caractere.

Mémoires de Saint-Germain.

François-Michel le Tellier, marquis de Louvois, étoit né avec tous les talents capables de seconder les vues ambitieuses d'un Roi conquérant. Son génie étoit étendu, son application infatigable, son activité prodigieuse. Nul Ministre ne connut avant lui & comme lui, l'art de pourvoir à la subsistance des plus grandes

grandes armées, & de les faire agir avec plus de secret, de rapidité & de succès. Il porta la science des détails & des combinaisons jusqu'au plus haut degré. Ferme, sévere, libéral, plein de prévoyance, ne respirant que la discipline & l'ordre, sans lesquelles la conduite d'une armée & l'administration d'un Empire deviennent des fardeaux accablants. Tels sont les talents sublimes qui distinguent le marquis de Louvois de la foule des Ministres de ce siecle : heureux si la prospérité, de brusque, impérieuse, ardente qu'elle étoit, n'eût rendu son ame dure, jalouse & despotique; plus heureux encore si sa politique encouragée par le succès, n'eût enfanté guerre sur guerre. Car enfin, quels fruits sa patrie & lui-même retirerent-ils de tant de travaux? La France fut épuisée d'hommes & d'argent. Louvois, ce Ministre si puissant, si envié, si redouté, emporta au tombeau la haine du Roi, celle de la France & de toute l'Europe. On se déchaîna contre sa mémoire; on

1667.

1667. exagéra ſes défauts ; on pouſſa l'injuſtice, juſqu'à lui refuſer non-ſeulement les vues étendues & profondes, mais encore l'eſprit d'ordre & la ſcience des détails ; & ſi la génération préſente plus éclairée lui aſſigne un des premiers rangs parmi les grands hommes de ce ſiecle, elle gémit avec raiſon de l'aveuglement d'un François, qui, ſans être touché du bien de l'Etat, ſacrifia tout à la gloire particuliere de ſon Maître : leçon mémorable qui doit apprendre aux Miniſtres qui ont le plus de génie & de grandeur dans l'ame, que le ſeul moyen de laiſſer une mémoire chere & reſpectable, eſt la voie de la juſtice, de la modération & de la bienfaiſance.

Mémoires de Villars, Tom. I.

Tel qu'on vient de le peindre, le marquis de Louvois prévint le Duc par des avances pleines d'honnêteté ; l'union qui ſe forma entr'eux, devint très-vive ; elle leur fut également utile : le Miniſtre profita des conſeils & de l'expérience de Luxembourg, pour établir une ex-

Différentes dépêches de Louvois à Luxembourg.

cellente discipline dans les troupes; il le consulta toujours sur les opérations de la guerre. Luxembourg de son côté fut préféré aux plus anciens Lieutenants-Généraux, & employé d'une maniere convenable à ses talents & à sa réputation. 1667.

Dès le commencement de l'année suivante, le Roi lui déclara qu'il avoit jetté les yeux sur le prince de Condé & sur lui, pour le seconder dans la conquête de la Franche-Comté. Cette entreprise étoit un mystere pour la France & pour toute l'Europe. Luxembourg n'eut pas plutôt reçu les ordres de la Cour, qu'il partit seul de Saint-Germain-en-Laye, en répandant le bruit, sur sa route, qu'il alloit passer quelque temps à Ligny en Barrois. Mais la nuit même de son arrivée, il en sortit en poste, pour aller se mettre à la tête d'un corps de troupes, avec lequel il pénétra en Franche-Comté, pendant que le prince de Condé y entroit d'un autre côté avec un corps plus nombreux. 1668.

1668. Ce projet conçu & exécuté par Condé, eut un succès encore plus rapide que la conquête de la Flandre. Luxembourg emporta en deux jours Salins, l'une des plus fortes places de la province, avec tous les forts qui l'environnoient; delà il fut investir Dole: Condé déja maître de Besançon, se rendit au camp; & le Roi lui-même, malgré la rigueur de la saison, vint prendre le commandement général de l'armée. Dole ne tint que quatre jours de tranchée ouverte; la ville de Grey subit le même sort; & le Comté de Bourgogne, cette province si riche & si fertile, défendue par des places très-fortes, fut soumise au milieu de l'hiver, & en moins de quinze jours.

Histoire de Louis XIV, par Pélisson.

En retournant en France, le Roi confia le commandement général de l'armée à Luxembourg, qui entra dans la province, dont il portoit le nom, & dans le Duché de Limbourg, qu'il soumit à de grandes contributions. L'inquiétude, la jalousie, la terreur se répandirent en

Mémoires de Saint-Germain.

Hollande, & se communiquerent à l'Angleterre & à l'Allemagne; on craignoit que Louis XIV, si bien servi par la fortune & par ses Généraux, n'envahît le reste des Pays-Bas avec la même facilité que la Franche-Comté. Les Espagnols déconcertés demanderent une suspension d'armes, que le Roi n'accorda, que lorsqu'il vit l'Angleterre, la Suede & la Hollande liées par un traité, & prêtes à unir leurs forces avec celles de l'Allemagne, pour arrêter le cours de ses victoires; bien-tôt la paix fut conclue à Aix-la-Chapelle: Louis XIV rendit la Franche-Comté; mais il garda les conquêtes qu'il avoit faites dans les Pays-Bas. 1668.

Il est constant que ce Prince conserva un secret ressentiment contre la Hollande, qui, plus épouvantée de ses succès, avoit sonné la premiere l'alarme dans toute l'Europe; il n'y avoit que le temps & une conduite sage & modérée de la part des Hollandois, qui eût pu faire oublier à un Roi, fier de sa puissance 1671.

& de sa prospérité, le tort qu'il pré-
1671. tendoit en avoir reçu ; mais ce peuple qui venoit de donner des marques éclatantes d'habileté, en armant les principales puissances de la République Chrétienne contre un Conquérant dont il redoutoit le voisinage, manqua de ménagement à son égard ; il triompha avec trop d'éclat du bonheur avec lequel il avoit su lui arracher les armes des mains, dans un temps où la supériorité de ses forces lui assuroit la conquête de tous les Pays-Bas. Les gazettes imprimées par l'autorité du Gouvernement, devenoient des libelles diffamatoires de celui de France : les Ministres, les Courtisans, les Maîtresses, la personne même de Louis XIV n'y étoient point épargnés. On répandoit partout des pasquinades contre lui ; excès condamnables dans le sein de la guerre, & insupportables en pleine paix, de la part d'un peuple qui devoit sa liberté à la protection de la Maison de Bourbon. Un Prince modéré eût eu peine à contenir son

indignation ; quel devoit donc être le ressentiment du plus fier & du plus sensible des Rois? S'il écouta trop la voix de la vengeance & de l'ambition, en cherchant à écraser un peuple qui lui avoit manqué ; malgré tout ce qu'on a écrit de notre temps en faveur des Hollandois, on ne sauroit nier que ceux qui tenoient chez eux les rênes du Gouvernement, ne méritent les plus grands reproches, pour avoir connivé à la licence des particuliers. Au reste, l'arrogance qui naît de la richesse, avoit tellement enivré l'ame de ces Républicains, qu'il y avoit peu de Souverains en Europe qui n'eût à s'en plaindre, & qui ne souhaitât ardemment de les voir humiliés. 1671.

En se chargeant de la vengeance générale, Louis XIV associa à son entreprise le roi d'Angleterre, l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster : l'Empereur, les rois d'Espagne, de Suede & de Danemark, ne virent pas, sans un plaisir secret, l'orage qui déja grondoit sur

la Hollande ; mais en souhaitant
1671. l'abaissement de la République, aucun de ces Princes ne vouloit sa ruine, & encore moins que Louis XIV la réduisît sous ses loix, par l'accroissement qui en résulteroit pour sa puissance déjà suspecte à la République Chrétienne.

Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que Louis XIV avoit déja détaché des Hollandois tous leurs Alliés ; que ce peuple ignoroit encore ses desseins. On admira bien plus alors la conduite du jeune Monarque, & l'habileté avec laquelle il déroba ses démarches aux yeux pénétrants de de Vitt, que ses progrès dans la guerre qu'on va décrire.

Tel fut le plan auquel il s'arrêta avec ses Alliés : les Anglois avec plus de cent vaisseaux de guerre, soutenus de la Marine naissante de la France, devoient attaquer les flottes de la Hollande, les détruire, & delà descendre en Zélande. La conquête de l'Over-Issel & de la Frise étoit destinée à l'électeur de Cologne & à l'évê-

que de Munſter. Louis XIV s'étoit réſervé celle du reſte des Provinces-Unies. Ce Prince qui vouloit faire trophée de ſa puiſſance, avoit aſſemblé une armée de cent vingt-mille hommes; c'étoit ſans contredit la plus formidable qu'on eût vue en Europe depuis les guerres de Soliman & de Charles-Quint: mais il eſt bon d'obſerver, qu'excepté environ vingt-mille hommes diſperſés ſur la flotte & dans le Royaume, c'étoit en quoi conſiſtoient toutes les forces de la France; & que même, pour ne pas arracher trop de bras à la culture des terres, au commerce & aux arts, le Roi, dont la politique étoit alors très-ſage dans l'adminiſtration intérieure, avoit pris à ſa ſolde dix mille Suiſſes, huit mille Italiens, trois mille hommes de cavalerie Allemande, ſeize mille Anglois, Ecoſſois & Irlandois; ce qui joint aux regiments Suiſſes & Allemands, qui combattoient depuis long-temps ſous les drapeaux de la France, pouvoit former cinquante mille

1671.

hommes de troupes étrangeres.

1671. On voit par ce tableau, que le Roi, quoique le nombre de ses sujets fût considérablement augmenté par ses conquêtes, & sur-tout par la prospérité d'une paix ([2]) de treize ou quatorze ans, n'entretenoit pas plus de quatre-vingts mille hommes de troupes Françoises, même dans le sein de la guerre.

1672. Le Roi nomma le prince de Condé & le vicomte de Turenne, pour commander les armées sous ses ordres; mais il y avoit encore une place éminente à remplir, place briguée par une foule de Généraux très-estimés, tels que le maréchal de Créqui, le maréchal d'Humieres, le comte de Schomberg, le duc de Navailles, le duc de Duras; c'étoit le commandement de l'armée des Alliés: quoique Luxembourg n'eût fait aucune démarche pour l'emporter sur tant de prétendants, le Roi prévenu en sa faveur de la

([2]) La paix n'avoit été interrompue que par les expéditions de Flandres & de la Franche-Comté, qu'on pourroit plutôt appeller voyages ou prises de possession, que campagnes.

plus haute eſtime, jetta les yeux ſur lui : ſon choix n'avoit pas encore été rendu public, qu'il reçut des lettres de l'électeur de Cologne & des évêques de Munſter & de Straſbourg, qui, ſur la ſeule réputation de ce guerrier, le demandoient pour Général ; le Roi parut très-flatté d'avoir prévenu les deſirs de ſes Alliés.

1672.

Dépêche du duc de Luxembourg au marquis de Louvois de 1671.

Dès le mois de Janvier, Luxembourg partit pour la Weſtphalie, tant pour metre la derniere main aux Traités avec les princes Allemands, que pour préparer la campagne ; le Roi l'avoit encore chargé de prendre une connoiſſance exacte des affaires de l'Allemagne, des forces & des frontieres de la Hollande.

Mémoires de Saint-Germain.

Luxembourg n'eut pas plutôt entretenu les Princes alliés ſur les opérations de la guerre, qu'il leur donna de ſa capacité, une idée ſupérieure à celle qu'ils s'en étoient formées ; chacun d'eux ſe hâta d'écrire ſéparément au Roi, pour le remercier de s'être privé en ſa fa-

Dépêche du duc de Lux. à M. de Louvois, du 12 Février.

1672. veur d'un homme tel que le duc de Luxembourg ; en même temps ils lui conférerent le titre de *Feldt-Maréchal*.

Mais il s'en falut bien que le Duc prît des Alliés la même opinion qu'ils avoient conçue de lui : il s'étoit attendu à trouver chez eux des projets fixes & certains, des troupes bien diſciplinées, des magaſins remplis de munitions de guerre & de bouche, de l'ordre, de la fermeté & de l'union ; mais bientôt il ne reconnut en eux que beaucoup d'ambition, d'incertitude & d'impéritie ; ils ne penſoient ni à former des magaſins de vivres, ni à choiſir de bons Officiers, ni à diſcipliner leurs troupes; ils ſe flatoient, qu'à la faveur des forces & de l'argent de Louis XIV, ils feroient des conquêtes faciles, qu'ils partageoient déja entr'eux : on conçoit combien ce ſyſtême étoit éloigné des vues du Roi, qui, en ſoudoyant des Alliés, vouloit les faire agir conformément à ſes intérêts, & leur donner enſuite dans ſes conquêtes

Dépêche du Duc à M. de Louvois, du 6 Mars.

telle part qu'il jugeroit à propos. Le Duc eut beſoin de toute la force & la dextérité de ſon eſprit, pour triompher des obſtacles qui naiſſoient à chaque pas, & qui manquerent ſouvent de faire échouer le Traité. L'électeur de Cologne, Prince d'un génie foible & borné, fut plus aiſé à réduire ; Luxembourg s'étoit apperçu que l'évêque de Strasbourg, favori & premier Miniſtre de l'Electeur, avoit la manie de paſſer pour un grand Capitaine, parce qu'il avoit fait autrefois deux ou trois campagnes; il le flata ſur ſa prétendue habileté dans l'art militaire, & en obtint tout ce qu'il deſiroit pour le ſervice du Roi.

1672.

Dépêche de Luxembourg, du 10 Mars.

Mais il déſeſpéra plus d'une fois de réuſſir auprès de Bernard Van-Galen, évêque de Munſter. Cet homme, l'un des plus impétueux & des plus violents de ce ſiecle, joignoit à beaucoup d'audace une avidité ſans bornes; avare, inhumain, inconſtant, ſans foi & ſans principes, hardi dans ſes projets, préſomptueux dans ſes propos, il aimoit

paſſionnément la guerre, non qu'il
1672. fût touché de la gloire qui ſuit les Héros, mais uniquement pour piller & s'enrichir. Les ſuccès qu'il avoit eus quelque temps auparavant contre la Hollande, lui avoient donné de la célébrité en Europe. Louis XIV, & le marquis de Louvois, ſans examiner que les avantages qu'il avoit obtenus, étoient moins dûs à ſa valeur & à ſon génie, qu'à l'inexpérience de ſes ennemis, le regardoient comme l'un des plus illuſtres guerriers de l'Allemagne. Mais ce Prélat qui jouiſſoit d'une réputation ſi peu méritée, ignoroit juſqu'aux premiers principes de l'art militaire; il formoit ſans ceſſe des projets auſſi vaſtes que chimériques; il ne parloit que d'exploits éclatants; il croyoit déja être conduit par les mains de la Victoire à Amſterdam; & ſon imagination plus flattée du butin immenſe qu'il eſpéroit de cette ville, alors la plus floriſſante de l'Europe, que de la gloire de l'avoir réduite ſous ſes loix, ne ſe repaiſſoit que de

trésors : on jugera par le trait suivant de la prévoyance de ce Prince. 1672.
Pressé par Luxembourg de remplir ses magasins de vivres, pour mettre ses troupes en état d'exécuter de si grandes choses, il répondoit froidement, qu'il les nourriroit avec de la pompernic. Au reste, quelque grande que fût sa présomption, persuadé que ses forces ne répondoient point à la grandeur de ses projets, il sollicitoit sans cesse de plus puissants secours en hommes & en argent. Le Duc avoit beau le rappeller aux termes du Traité, il ne gagnoit rien sur l'esprit intraitable du Prélat ; voyant enfin qu'il n'étoit pas possible de modérer par la raison son ambition effrénée, il lui déclara d'un ton ferme & absolu, que loin de s'atendre à de nouveaux renforts de la part de la France, avant la conquête de Wesel, le Roi prétendoit qu'il vînt le joindre devant cette ville avec toutes ses forces.

Dépêche du 12 Avril.

Ces paroles furent un coup de foudre pour l'Evêque, qui sur le champ passa de l'excès de la con-

fiance à celui de l'abattement ; il
1672. croyoit déja voir ses voisins, auxquels il étoit odieux, entrer dans ses Etats & les envahir ; & son Chapitre, dont il étoit le fléau, s'armer contre lui, le déposer & le chasser. Pour comble de malheur, le bruit se répandit, que l'électeur de Brandebourg (Frédéric-Guillaume), celui qui le premier a jetté les fondements de la puissance de la Maison de Hohenzollern, Prince également célebre par son courage, ses victoires, ses talents & son ambition, levoit trente mille hommes en faveur de la Hollande ; on ajoutoit que l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse-Cassel, & la Maison de Brunsvick, devoient s'unir à lui, pour tomber sur ses Etats & ceux de Cologne qu'ils partageroient entr'eux.

Cette nouvelle acheva de porter le désespoir dans l'ame de Van-Galen ; ses agitations devenoient quelquefois si violentes, qu'elles visoient à l'égarement de la raison ; & il ne sortoit de ces accès de fureur,

Dépêches de Luxembourg à Louvois, du 12 Avril.

reur, que pour faire sur sa destinée
les plaintes les plus lamentables. 1672.
Le Duc ayant pitié d'un état si violent, lui déclara enfin de la part du Roi, que si l'électeur de Brandebourg l'attaquoit, non-seulement il consentiroit qu'il conservât toutes ses forces pour sa défense, mais qu'il lui fourniroit des secours proportionnés à ses besoins : ces promesses rassurerent un peu le Prélat; cependant, malgré la confiance qu'il avoit en ses talents, il ne laissa pas d'exiger de la Cour de France, qu'elle ne confieroit qu'à Luxembourg le soin de la guerre contre l'électeur de Brandebourg, qu'il regardoit comme inévitable.

Le Roi consentit avec joie à la priere de son Allié ; il donna ordre au Duc de parcourir la Westphalie & les provinces limitrophes, qui sembloient devoir être le théâtre de la guerre. Luxembourg remplit avec beaucoup de zele & d'activité les ordres de son Maître ; il employa plus de six semaines à visiter les principaux postes de cette pro-

vince, qui eſt d'un accès ſi difficile;
1672. il en reconnut avec ſoin la ſituation;
& aidé de ce coup d'œil juſte &
précis, le plus beau & le plus rare
talent qu'un Général ait reçu de la
nature, il prit du pays des connoiſ-
ſances profondes & certaines, d'a-
Dépêche de Lux. à Louv. du 10 Mai. près leſquelles il forma un plan de
campagne qui fixoit le théâtre de la
guerre dans les états de l'électeur
de Brandebourg : ce plan adopté
par la Cour de France, & admiré
des Alliés, diſſipa leurs allarmes.
L'eſtime, l'amitié, la confiance
ſuccéderent à l'inquiétude & aux
ſoupçons; l'intimité devint même
ſi grande entre les évêques de Munſ-
ter, de Strasbourg, & le Général
François, qu'ils ne s'apelloient plus
que du doux nom de freres.

Cependant le Duc profitoit du
temps & du zele qu'il avoit inſpiré,
pour remplir les magaſins de vivres
& de munitions, & pour diſcipliner
les troupes; il jugea à propos d'a-
peller de France des Officiers d'une
valeur & d'une habileté reconnues,
pour le ſeconder dans des ſoins auſſi
importants.

On comptoit parmi eux le comte de Choiseul ([a]), auquel il donna le commandement général de la cavalerie, le marquis ([b]) & le comte de Chamilly, les marquis de la Valiere & de Montal ([c]). Le marquis de Villeroi, lié de la plus étroite amitié avec Luxembourg, vint aussi combattre sous ses drapeaux en qualité de volontaire. 1672.

Mais soit que l'électeur de Brandebourg n'osât commettre sa fortune avec celle du plus puissant Roi de l'Europe, soit qu'il se défiât des projets du roi de Suede, qui venoit de renoncer à l'alliance de la Hollande, pour embrasser celle de la France, on apprit qu'il ne sortiroit point de ses Etats pour attaquer les Alliés. Luxembourg rassuré de ce côté-là, tourna toutes ses vues sur la Hollande, & ne s'appliqua plus qu'à prendre des forces,

([a]) Il fut honoré du bâton de Maréchal de France en 1693.

([b]) Le Marquis de Chamilly, si fameux par la défense de Grave, fut élevé à la même dignité en 1702.

([c]) Le Marquis de Montal, excellent Officier-Général, défendit deux fois Charleroi contre le prince d'Orange.

1672. des reſſources & des places frontieres de cette République, les connoiſſances relatives, non-ſeulement aux ſuccès de l'armée qu'il devoit commander, mais encore de celles qui devoient agir ſous les ordres du Roi, de Condé & de Turenne. Il eſt conſtant que les vues & les obſervations de Luxembourg contribuerent beaucoup aux avantages de cette brillante campagne : Condé & Louvois ſe louent beaucoup dans toutes leurs lettres de ſa prévoyance, de ſa juſteſſe & de ſon exactitude.

Au reſte, la conquête de la Hollande paroiſſoit alors aux yeux les plus éclairés une entrepriſe difficile. Cette République étoit au comble de la proſpérité ; ſa Marine ne le cédoit à celle d'aucune nation ; & ſon commerce qui embraſſoit toutes les régions connues de l'un & l'autre hémiſphere, l'emportoit ſur celui de tous les peuples de l'univers. Sa domination étoit à la vérité très-reſſerrée en Europe ; mais dans une étendue d'environ 80

lieues de longueur ſur 40 ou 50 de largeur, elle renfermoit plus de villes riches, grandes & floriſſantes que l'Allemagne entiere. Le nombre des habitans de la ſeule province de Hollande, montoit à plus de deux millions : effets admirables de l'induſtrie, du commerce & des arts, qui d'un pays ſtérile & marécageux, en avoient fait en moins d'un ſiecle le plus riche & le plus peuplé de l'univers. 1672.

A l'avantage du numéraire, les Hollandois pouvoient joindre celui de la ſituation du pays preſque inacceſſible par les fleuves, les canaux & la quantité prodigieuſe de fortereſſes qui en défendoient l'entrée. Enfin, quoique les forces de terre de la République ne répondiſſent point à ſa puiſſance maritime, il s'en falloit pourtant qu'elles fuſſent mépriſables. Indépendamment des vingt-cinq mille hommes que les Etats-Généraux entretenoient en pleine paix, ils avoient levé, depuis qu'ils ſe défioient des deſſeins de Louis XIV, un corps de quatre

Hiſtoire de Guillaume III roi d'Angleterre, p. 22.

mille hommes qui forma la Maiſon
1672. militaire du prince d'Orange, vingt-cinq mille hommes en Allemagne, & ſix mille en Suiſſe.

Le comte de Koniſmark leur en amena quinze mille de Poméranie; enfin l'électeur de Brandebourg reçut des ſubſides, pour en mettre trente mille ſur pied. Toutes ces troupes formoient, ſans compter celles de la Marine, plus de cent mille hommes. Les ſoldats ne manquoient ni de force ni de courage, ni même de zele; mais les Officiers choiſis dans les familles les plus riches & les plus puiſſantes de la République, étoient ſans expérience & ſans émulation. Ce n'étoit ni l'amour de la patrie & de la gloire, les ſeuls reſſorts de l'ame d'un vrai guerrier, qui les eût attachés au ſervice militaire, mais un vil & ſordide intérêt. Auſſi ſe comporterent-ils, pour la plupart, avec lâcheté; & ſi dans la ſuite de la guerre, ils témoignerent plus de courage; s'ils braverent le danger, de meilleure grace, ce ne fut que pour éviter la dégrada-

tion & l'infamie des supplices, que le prince d'Orange se vit obligé d'employer au défaut de l'honneur & du patriotisme. 1672.

Ces forces, qui certainement étoient considérables, jointes au zele que les Hollandois avoient toujours fait éclater pour leur liberté, & au souvenir des victoires éclatantes, remportées sur Philippe II roi d'Espagne, ne doivent point faire regarder les préparatifs de Louis XIV comme extraordinaires. Il avoit devant les yeux l'exemple récent des Espagnols, qui en 60 années de la guerre la plus implacable, n'avoient pu dompter ce peuple. Au reste, Louis XIV, avec toute sa puissance, ne seroit pas venu à bout d'entamer les frontieres de la République, si le grand pensionnaire de Vitt eût pu faire goûter aux Etats-Généraux un projet aussi hardi que salutaire.

Pour l'intelligence de ce fait, il est bon d'observer que le marquis de Louvois avoit préparé des magasins immenses dans les villes de

Bonn, de Nuits & de Keyſerverts; places dépendantes de l'électorat de Cologne, & aſſez mal fortifiées. De Vitt vouloit fondre ſur ces villes avec 40 mille hommes, & les brûler avec les magaſins des François; & delà entrer dans l'évêché de Munſter, pour diſſiper les troupes des alliés de la France. Cette expédition eût pu être déciſive en faveur de la Hollande; elle auroit au moins écarté la guerre pour longtemps des frontieres de la République, & donné le temps aux Etats-Généraux d'armer la jalouſie & la défiance de l'Allemagne contre Louis XIV. Mais ce conſeil audacieux étonna les Etats; il fut rejetté, parce que la guerre n'étoit pas encore déclarée, comme ſi l'apareil des préparatifs de la France, & les paroles fieres & menaçantes de Louis XIV n'euſſent pas dû ouvrir les yeux de la République. Cependant Bernard Van-Galen, bien éloigné de prévoir le danger auquel il étoit expoſé, preſſoit continuellement le duc de Luxembourg d'entrer

1672.

Mémoires de M. D. L. F.

trer en campagne, & de s'attacher à une conquête considérable, sous prétexte que les six mille François promis par le traité, & sur lesquels il comptoit uniquement pour le succès d'un siege, n'étoient point encore arrivés; mais en effet, parce qu'il ne redoutoit rien tant que l'action de vigueur conseillée par de Vitt: Luxembourg refusa de se prêter aux vues téméraires du Prélat. 1672.

Pendant qu'il déployoit en Westphalie les talents d'un négociateur, & la prévoyance d'un Général, sa sœur devenue Duchesse de Meckelbourg-Schwerin, animée du même zele pour la gloire du nom françois, faisoit de grandes levées de troupes dans les Etats de son époux en faveur de Louis XIV; mais ce Prince ne voulut recevoir qu'un corps de cavalerie, plus considérable par la qualité, la valeur & la taille extraordinaire de ceux qui le composoient que par le nombre. Le Duc de Meckelbourg le conduisit lui-même à travers toute l'Allemagne jusqu'au camp sous Charleroi, que

1672. Louis XIV avoit choisi pour le rendez-vous de toutes ses forces.

Déja les armées Françoises étoient en mouvement, & Condé qui en commandoit une de 40 mille hommes, approchoit pour faire la conquête de Wesel, & de toutes les forteresses que les Hollandois avoient sur le Rhin. Luxembourg, qui avoit tout préparé pour le succès de cette entreprise, marcha à la rencontre du Prince avec les troupes de Munster, & investit Wesel du côté de la Hollande : il eut de longues conférences avec le Prince de Condé, à qui il fournit plusieurs pieces d'artillerie ; il partit ensuite de devant Wesel, pour arrêter l'ennemi qui s'efforçoit de jetter des secours dans la place par le moyen de plusieurs frégates armées. A l'approche de Luxembourg, les Hollandois s'enfuirent ; & Condé s'empara le 4 Juin de Wesel, dont la garnison de quatre mille hommes demeura prisonniere de guerre.

Lettre de Condé à Louvois, du 31 Mai.

C'étoit-là l'instant que Louis XIV avoit marqué à ses alliés, pour en-

trer en campagne. Le jour même de la prise de Wesel, les six mille François qu'il avoit promis par le traité d'Offendorf, joignirent Luxembourg, qui, après la revue de son armée, la trouva forte de vingt-huit mille hommes, dont dix-neuf mille d'infanterie, huit mille de cavalerie & mille dragons; mais, malgré les soins qu'il s'étoit donnés pour exercer les troupes des alliés, il ne comptoit gueres que sur les François. 1672.

La premiere place que Luxembourg attaqua, fut Lokem, qu'il réduisit en 24 heures. Il n'eut qu'à se présenter devant Linghen, Enscheede, Otmarsen, Oldenzéel, Amelo, Goor, Delden, pour s'en emparer. Toutes ces places avoient autrefois soutenu des sieges, & avoient été prises & reprises dans les guerres des Hollandois avec les Espagnols; mais les Etats-Généraux, pour ne point affoiblir leurs forces, en avoient abandonné la défense aux habitants, qui ne jugerent pas à propos de résister,

Histoire de Hollande, par la Neuv. tome 4, pages 84 & 85.

1672. Luxembourg, de ſon côté, n'y établit point de garniſons, pour ne pas diminuer ſon armée deſtinée à la conquête de l'Over-Iſſel.

Après ces expéditions faites, Luxembourg marcha à Grool; & ce fut ſous les murs de cette ville, que l'électeur de Cologne, les évêques de Munſter, de Strasbourg, & le prince Guillaume de Furſtemberg vinrent le joindre.

Grool, l'une des plus fortes places des Provinces-Unies, paſſoit pour le rempart de la République contre l'Allemagne; à ſes anciennes fortifications qui conſiſtoient en cinq baſtions, d'excellents remparts, de larges & profonds foſſés remplis par les eaux de la riviere de Sling, l'ennemi en avoit ajouté de nouvelles pendant l'hiver. La place abondamment fournie de vivres & de munitions de guerre, étoit défendue par une nombreuſe garniſon; enfin on eſpéroit en Hollande que l'armée des alliés ſe ruineroit à ce ſiege.

Mais Luxembourg qui ſembloit

avoir inſpiré toute ſon activité aux chefs des troupes Allemandes, attaqua Grool avec tant de vigueur, d'intelligence & de bonheur, que la ville ſe rendit après trois jours de ſiege. Les Etats-Généraux furent d'autant plus ſurpris & indignés de ce revers, qu'ils avoient compté que Grool ſe défendroit autant de mois qu'il avoit tenu de jours. La garniſon s'excuſa de ſa lâcheté ſur les habitants, qui intimidés par les bombes des aſſiégeants, l'avoient forcé à capituler. Cette conquête répandit une telle terreur dans l'Over-Iſſel, que les villes de Borkulo & de Brévoort ouvrirent leurs portes, ſans oſer ſoutenir une ſeule attaque. Rien ne contribua plus aux ſuccès de Luxembourg, que les ſentiments des Over-Iſſéliens en faveur de Louis XIV. Cette province, qui, au milieu des combats & des révolutions dont elle avoit été le théâtre pendant près d'un ſiecle, avoit conſervé la Religion Catholique, ne reſpiroit que la domination Françoiſe. La diſcipline que Luxem-

1672.

Le 8 Juin.

Hiſt. de Hollande, tom. IV. p. 86.

1672.

Hist. de Hollande, tom. IV. p. 87.

bourg faisoit observer à ses troupes, tandis que l'évêque de Munster laissoit vivre les siennes à discrétion, ajoutoit encore à l'amitié qu'elle témoignoit aux François.

Cependant Luxembourg avoit jetté un pont sur l'Issel, pour pénétrer dans le Velaor, & assiéger Deventer, capitale de la Province.

Deventer est une belle & riche ville ; sa situation sur la rive droite de l'Issel, une nombreuse garnison & le zele de ses habitants qui avoient promis de défendre leur liberté jusqu'au dernier soupir, la rendoient respectable. Elle auroit coûté beaucoup de sang aux alliés, si la trahison d'un côté, & l'épouvante de l'autre n'eussent combattu en faveur des assiégeants. Elle se rendit à discrétion après quatre jours de siege : la garnison fut prisonniere de guerre, & la ville ne se racheta du pillage, qu'en donnant une somme considérable à l'évêque de Munster.

De Deventer, les vainqueurs marcherent à Zwol, ville d'une mé-

diocre étendue, mais très-forte : la garnison qui consistoit en cinq régiments d'infanterie & six compagnies de cavalerie, se défendit aussi mal que celles de Grool & de Deventer. Elle capitula après quatre jours de tranchée ouverte. Cette prise fut suivie de celles de Campen, de Hasselt, de Steenvich, de Haltem, d'Elbourg, d'Andervick, d'Ommen, & du fort d'Ommerscham. C'est ainsi que l'Over-Issel entier fut conquis en un mois, & partagé entre l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster. La Frise alloit subir le même sort sans l'imprudence de Van-Galen. Il y avoit quelque temps que ce Prélat qui desiroit avec passion de se voir le maître de la ville de Zutphen, pressoit Luxembourg de l'assiéger. Mais le Duc qui regardoit cette place comme très-importante pour la sûreté des conquêtes du Roi, ayant fait part à ce Prince des vues de son allié : Monsieur eut ordre de prévenir l'Evêque ; Zutphen fut attaqué & pris. Van-Galen outré se

1672.

Mémoires manuscrits de Saint-Germain.

plaignit avec aigreur de la conduite
1672. du Duc à ſon égard, & demanda à la Cour un autre Général. C'étoit tout ce que deſiroit Louis XIV, qui déja avoit jetté les yeux ſur Luxembourg, pour lui confier la défenſe de ſes conquêtes en Hollande.

Les alliés eurent bien-tôt lieu de ſe repentir d'avoir demandé le rappel d'un Général auquel ils étoient principalement redevables de leurs ſuccès : en effet, dès cet inſtant même, la fortune ceſſa de combattre pour eux ; ils s'attacherent au ſiege de Groningue, qu'ils ne purent emporter en vingt-huit jours de tranchée ouverte. Ils perdirent devant cette place dix mille hommes & leur réputation : cette défaite fut ſuivie de la perte d'une grande partie de leurs conquêtes.

Cependant Luxembourg s'étoit rendu à Utrecht auprès du Roi, dont il fut reçu avec de grandes marques d'eſtime & de diſtinction.

Louis XIV étoit alors au comble de la gloire; ſes ſuccès avoient

ſurpaſſé ſes eſpérances & ſurpris toute l'Europe : en moins de ſix 1672.
ſemaines, il avoit ſubjugué par ſes mains ou celles de ſes Généraux 40 places fortes, conquis trois Provinces entieres, & pris plus de 40 mille hommes. Mais ébloui par l'éclat de la proſpérité, il refuſa la paix à la Hollande, ou plutôt il ne voulut l'accorder qu'à des conditions qui auroient anéanti la puiſſance de cette République. Cette faute, la plus grande de toutes, fut ſuivie de pluſieurs autres; il rejetta les conſeils de Condé & de Turenne, qui éclairés par une longue expérience, l'exhortoient à raſer les fortifications de la plupart des villes conquiſes, afin de conſerver une armée capable d'en impoſer à tous les Potentats qui oſeroient embraſſer la défenſe des vaincus. Les conſeils du marquis de Louvois qui opina pour la conſervation de toutes les conquêtes, furent préférés. On diſperſa donc la moitié de l'armée dans les places Hollandoiſes : cette conduite imprudente

1672. jointe à la perte de vingt mille soldats tués, morts de maladies ou déserteurs, diminua tellement l'armée, que de cent vingt mille hommes que le Roi avoit menés en Hollande, il n'en restoit pas au mois de Juillet 40 mille en état de tenir la campagne.

Pendant que le Roi se privoit ainsi des moyens de poursuivre la victoire, la présomption & le mépris pour l'étranger, qui ont toujours été si funestes aux François, rétablissoient les armées des Etats-Généraux. On relâcha trente mille soldats prisonniers pour soixante mille écus.

Mémoires de M. de L. F.

Malgré toutes ces fautes, la consternation étoit si généralement répandue dans le reste des Provinces-Unies; on désespéroit si fort de résister à un Prince dont la fortune prévaloit avec tant d'éclat sur celle de ses ennemis, qu'Amsterdam même fut sur le point de lui ouvrir ses portes. Ce ne fut pas sans peine que le parti des citoyens zélés pour la liberté prévalut. Pour se maintenir, il

fallut ſacrifier le pays : on coupa les digues ; la Province fut enſevelie ſous les eaux, pour oppoſer à un conquérant que les plus grands fleuves, & les villes les mieux fortifiées de l'Europe n'avoient pu arrêter, des obſtacles impoſſibles à franchir. Ce ſacrifice ruineux qui ſembloit avoir été ordonné par le déſeſpoir, ſauva la République ; dès-lors la fortune ceſſa de regarder les Hollandois d'un œil irrité ; ils ſe défendirent dans le continent avec beaucoup de gloire & de ſuccès contre l'électeur de Cologne & l'évêque de Munſter, & ſur mer contre les Anglois & les François. La flotte des Indes apporta des tréſors immenſes que la République répandit en Allemagne, pour ſuſciter des ennemis à Louis XIV. Mais le principal inſtrument du ſalut & de la liberté de la Hollande fut un jeune Prince de vingt-deux ans, qui, à une fermeté invincible, joignoit un génie ſupérieur. 1672.

On voit que je veux parler du célebre prince d'Orange, en qui le

maréchal d'Eſtrade voyoit revivre
1672. Guillaume le Taciturne, Maurice & Frédéric-Henri, lorſque le reſte des hommes le regardoit comme un enfant accablé ſous les débris de ſa maiſon. Appellé au commandement général par les malheurs de ſa patrie, après avoir inutilement tenté de défendre les bords de la Meuſe, du Rhin & de l'Iſſel, il s'étoit refugié dans le camp inacceſſible de Bodegrave, pour couvrir les miſérables reſtes d'une République deux mois auparavant ſi floriſſante. C'eſt de ce camp, qu'il écrivit à toutes les têtes couronnées de l'Europe, pour les ſoulever contre la France : *Si vous abandonnez*, diſoit-il à l'Empereur, dont il cherchoit ſur-tout à irriter la jalouſie contre Louis XIV, *la Hollande à la diſcrétion d'un Prince ſi ambitieux, c'en eſt fait de la puiſſance de votre auguſte Maiſon & de la liberté publique. Les Pays-Bas tomberont néceſſairement ſous ſon pouvoir : maître alors du haut & du bas Rhin, il forcera les Electeurs à l'élire lui*

ou son fils Roi des Romains. Il n'y a qu'un moyen de prévenir l'esclavage dont l'Europe est menacée, c'est d'armer sur le champ l'Empire, & de tomber sur l'Alsace dégarnie de troupes. Il lâchera sa proie pour voler à la défense de ses Etats ; & bientôt réunis tous contre lui seul, nous l'obligerons à une paix qui assûrera l'indépendance de la République Chrétienne. 1672.

La politique & les raisons du Stadhouder appuiées des trésors que la République prodigua, firent sur l'esprit de l'Empereur, du roi de Dannemark & de la plupart des Princes Germaniques, toute l'impression qu'il pouvoit desirer. Le roi d'Espagne, comme le plus intéressé dans cette fameuse querelle, commença par lui envoyer l'élite de ses Officiers & de ses troupes. L'électeur de Brandebourg marcha lui-même à son secours avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Enfin délivré par le crime du peuple, & peut-être par ses intrigues secretes, des deux freres de Vitt, le prince d'Orange jouissant d'une au-

torité presqu'absolue, ne s'occupa
1672. plus que des moyens d'affranchir sa patrie de la servitude dont elle étoit menacée.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque le Roi trop impatient de jouir de ses triomphes, retourna en France avec sa Cour & sa Maison militaire : avant que de partir, il disposa du gouvernement des Provinces conquises en faveur des Généraux en qui il avoit le plus de confiance. Turenne fut nommé à celui de Gueldres,& Luxembourg à celui d'Utrecht.

Cet emploi étoit brillant & glorieux, mais difficile à remplir : la ville d'Utrecht, capitale du Gouvernement, est sans contredit l'une des plus florissantes des Provinces-Unies, tant par la magnificence de ses bâtiments, la beauté de ses places, que par la quantité de canaux bordés d'arbres qui traversent ses rues, & qui communiquent jusqu'à Amsterdam. Mais elle n'avoit pour toute défense qu'un fossé large & peu profond, & de mauvais rem-

parts auxquels tenoient de vaſtes fauxbourgs. Il falloit défendre cette ville avec celles de Creve-cœur, d'Oudevater, de Montfort, de Bommel, de Naerden, d'Ardevich, d'Elbourg, de Campen, de Voerden, de Rhéenen, de Whageningen, d'Amersfort, de Croanembourg, de Tiel, & une infinité d'autres poſtes, contre le prince d'Orange qui ſe voyoit à la tête de trente mille hommes; & ſur-tout contenir un nombre prodigieux de citoyens qui déja déteſtoient le joug au-devant duquel ils avoient volé.

1672.

Le duc de Luxembourg n'avoit ſous ſes ordres que vingt-quatre mille hommes, dont les deux tiers étoient diſperſés dans les places dont on vient de parler. Le Roi à ſon départ, perſuadé qu'il ne pourroit jamais garder tant de villes avec une poignée de ſoldats, l'avoit laiſſé le maître d'évacuer celles qu'il jugeroit à propos, en lui recommandant ſeulement la conſervation d'Utrecht,

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 1 Août.

1672. Cette ville, en ouvrant ses portes au Roi, avoit obtenu de n'être point chargée d'une garnison; mais Luxembourg ayant reconnu que le prince d'Orange y entretenoit de secretes liaisons, & ne pouvant confier le salut de cette place à la fidélité douteuse de ses citoyens, y fit entrer huit bataillons. Il campa avec le reste de son armée réduite à quatre bataillons & à cinq mille hommes de cavalerie aux portes de la ville, tant pour contenir vingt mille habitants armés, que pour empêcher le prince d'Orange d'en entreprendre le siege.

Hist. de Hollande, t. IV. pag. 173, & suiv.

Au reste, il n'avoit pu rassembler les troupes dont on vient de parler, qu'en évacuant plusieurs places, & entr'autres Oudevater, Croanembourg, & Voerden, qui n'est située qu'à trois lieues d'Amsterdam. Le prince d'Orange ne manqua pas de s'en saisir & de les fortifier, ainsi que tous les châteaux qui sont entre Amsterdam, Leyde & Utrecht.

Son dessein étoit de resserrer les François, & sur-tout de les empê-

cher

cher de lever des contributions jusqu'aux portes d'Amsterdam, en 1672.
attendant que les circonstances lui fournissent l'occasion d'assiéger Utrecht, & de les chasser de la Province. Luxembourg, de son côté, persuadé que le seul moyen d'entretenir la confiance de ses troupes, & de diminuer celle de l'ennemi, étoit d'agir, s'embarque sur des bateaux plats avec trois mille hommes, & vogue à travers l'inondation au château de Croanembourg, défendu par une garnison considérable. A son approche, un régiment de cavalerie s'enfuit, le Duc attaqua le château qu'il prit avec cinq cents hommes. Les châteaux de Loënen, de Jaarsevelt & plusieurs autres eurent le même sort. Toutes les garnisons tomberent entre les mains du Duc, qui fit environ douze cents prisonniers dans cette course.

Pendant qu'il portoit la terreur jusques dans le fond de la Hollande, il apprit qu'il y avoit eu quelques soulévements à Utrecht & dans les autres villes, à cause des taxes que

1672. M. Robert, Intendant de l'armée, imposoit sans cesse sur la Province, & que quelques citoyens avoient formé le complot de livrer la ville & la garnison Françoise au prince d'Orange. Cette nouvelle le ramena promptement dans la capitale de son gouvernement.

A son arrivée, les habitants qui se sentoient coupables, s'enfuirent. En vain Luxembourg publia une Ordonnance par laquelle il leur enjoignoit de retourner dans leur patrie, sous peine de confiscation des biens qu'ils y avoient laissés : tous préférerent l'exil au danger de vivre sous la domination d'un vainqueur dont ils avoient conspiré la ruine.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 17 Août.

Pour prévenir les suites de la légéreté & du mécontentement des habitants d'Utrecht, le Duc entreprit de les désarmer. La nuit du 15 Août, il fait entrer toutes ses troupes dans la ville, distribue son artillerie dans les places publiques ; & après avoir pris les précautions que dictoit la prudence, il visite lui-même les maisons, & en-

leve les armes qui furent transportées à l'Hôtel de Ville, sans qu'aucun des habitants d'Utrecht, qui peu auparavant s'étoient laissés emporter aux plus terribles menaces, osât témoigner la plus légere résistance. C'est ainsi que, sans effusion de sang, il exécuta une entreprise qui avoit donné de grandes inquiétudes à la Cour. 1672.

A peine avoit-il pourvu au salut de la garnison Françoise d'Utrecht, qu'on apprit que le prince d'Orange fortifié par un corps de dix mille hommes qu'il venoit de retirer de dessus la flotte, étoit sorti de son camp de Bodegrave. Son dessein étoit enfin de remplir la promesse qu'il avoit faite à la ville d'Amsterdam, de chasser les François de la province d'Utrecht.

Tout paroissoit favoriser le succès de l'entreprise : la supériorité du nombre, la valeur du Prince, les vœux de la Province conquise qui tous se réunissoient en sa faveur. Luxembourg ne comptoit que six mille hommes sous ses drapeaux ;

& il n'avoit nuls fecours à efpérer,
1672. parce que l'électeur de Brandebourg occupoit avec vingt-cinq mille hommes les meilleures troupes de France que le vicomte de Turenne venoit de retirer de la Hollande, pour marcher à fa rencontre.

Au refte, le prince d'Orange fe croyoit fi fûr de vaincre, qu'il négligea de mettre garnifon dans Voerden dont la fituation bloquoit en quelque forte Amfterdam. Il ne pouvoit croire que Luxembourg, à la vue d'une armée quatre fois plus nombreufe que la fienne, osât l'affoiblir encore, en occupant une place qu'il avoit déja évacuée faute de troupes. Il paroît qu'on penfoit de même à la Cour de France, puifque M. de Louvois n'eut pas plutôt appris quelles étoient les forces & les deffeins de l'ennemi, qu'il manda au Duc de ne s'attacher qu'à la défenfe d'Utrecht: *Le Roi eft perfuadé*, lui difoit-il, *que la plus rude guerre que vous puiffiez faire aux Hollandois, eft la confervation de cette place.*

Dépêche de Louvois à Luxembourg du 18 Août.

1672.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 30 Août.

Mais il s'en falloit bien que Luxembourg pensât ainſi : il répondit à M. de Louvois avec autant de force que de liberté, que le ſeul moyen de détruire le prince d'Orange, dans l'eſprit des Hollandois qui s'attendoient à des exploits éclatants de ſa part, & de les réduire à accepter la paix aux conditions dictées trois mois auparavant par le Roi, étoit de le vaincre : *Tels ſont*, ajoutoit-il, *les maux auxquels la Hollande eſt en proie par nos courſes, que je ne doute point qu'un léger avantage remporté ſur le Stadhouder qu'elle regarde comme ſon libérateur, n'acheve de la bouleverſer. Vous avez de fortes garniſons dans des villes qui ne ſont point à portée d'être inſultées. Détachez-en ſeulement ſix bataillons à mon ſecours. Quelque nombreuſe que ſoit l'armée du prince d'Orange, je n'en demande pas davantage pour la battre. Si vous me refuſez ce renfort, ſans doute qu'il faudra évacuer les places par le moyen deſquelles je déſolois les Hollandois, & brûler les fauxbourg d'Utrecht; mais conſidérez quelles ſeront les ſuites*

1672. *de cette démarche : les payſans ſe ſouléveront, & nous deviendrons la fable & peut-être la proie de l'ennemi. Non, je ne peux ſoutenir l'idée de la honte qu'une pareille conduite imprimeroit ſur les armes du Roi ; & j'aimerois mieux ſervir par-tout ailleurs en qualité de Capitaine de chevaux-légers, que de voir ici la gloire de la nation flétrie entre mes mains.*

Des repréſentations ſi juſtes toucherent le Roi qui lui envoya ſix bataillons avec un transfuge, dont le Duc ne profita gueres moins que de ce ſecours.

Hiſt. de Hollande, p. 158, & ſuiv.

Ce transfuge appellé le comte de Montbas, étoit fameux par de grandes avantures. Né François & obligé de ſortir de ſa patrie pour s'être battu en duel, il s'étoit attaché au ſervice de la Hollande, & étoit parvenu à la place de Commiſſaire général des armées, la troiſieme dignité militaire de la République. Il avoit épouſé la fille du célebre Hugues Grotius : mais cette alliance fut la ſource de ſes diſgraces ; elle le rendit odieux au prince

d'Orange, parce qu'elle l'attacha à la faction de Louvestein, dont Mrs de Vitt étoient les chefs. Dans le cours de cette campagne, il avoit été chargé de la défense du Rhin contre les François. Mais comme le Stadhouder ne lui avoit donné qu'une poignée de soldats, Montbas s'imagina qu'il ne cherchoit qu'à lui faire perdre l'honneur & la vie. Il écrivit aux députés des Etats-Généraux, pour les supplier de confier son poste à un autre Général. Le maréchal de Vurts lui fut substitué. On sait quel fut le succès du passage du Rhin. Le Stadhouder voyant la Hollande en proie aux armes victorieuses des François, fit arrêter Montbas. Il le traduisit au conseil de guerre pour avoir abandonné son poste, sans attendre les ordres de son Général. Le peuple ému auroit déchiré cet infortuné Gentilhomme, sans le prince d'Orange, qui le destinant à l'échafaud, le déroba à la fureur de la multitude. On le transporta par ses ordres, dans un chariot de foin, d'Utrecht à

1672.

1672. Niewerbruck où l'on inſtruiſit ſon procès. Montbas ſe défendit avec beaucoup de fermeté; il repréſenta les ordres des députés des Etats qu'il regardoit comme ſes Souverains. Mais le conſeil de guerre ne le condamna pas moins à un banniſſement perpétuel. Un arrêt ſi injuſte ne ſatisfit pas encore le reſſentiment de ſon implacable ennemi; le prince d'Orange le ſupprima, & lui donna de nouveaux juges.

Relation manuſcrite.

Réduit au déſeſpoir, Montbas forma, du ſein de ſa priſon, le deſſein hardi d'envelopper le Stadhouder dans ſon déſaſtre, & de lui arracher la vie. Il trouva moyen d'avoir un piſtolet, pour s'en ſervir contre ſon perſécuteur, qui tous les jours paſſoit à pied ſous les fenêtres de ſa priſon. La deſtinée du prince d'Orange, qui le réſervoit au trône, le déroba au danger qui le menaçoit; il ceſſa de paſſer par la même rue. Montbas laſſé d'attendre ſa victime, ne s'occupa plus que des moyens de fuir; il eut le bonheur de rompre ſes fers, & de ſe ſauver

avec

avec des travaux incroyables à travers l'inondation qui s'étendoit depuis Niewerbruck jusqu'à Voerden, d'où il se rendit à Arnhem auprès du prince de Condé. Bien-tôt après le marquis de Louvois l'envoya à Utrecht, dans l'espérance qu'il seroit utile au duc de Luxembourg, par les liaisons qu'il avoit conservées en Hollande avec les restes de la faction opposée au prince d'Orange.

1672.

Le premier exploit de Luxembourg, après avoir reçu le renfort qu'il avoit demandé, fut la conquête de Voerden qu'il surprit; il y établit en garnison le régiment de Picardie, & quelques compagnies Suisses sous les ordres du comte de la Mark. De-là il s'embarqua sur des bateaux plats, & fut porter la terreur & le ravage dans tous les bourgs, les villages & les châteaux des environs d'Amsterdam & de Leyde, où il fit un butin immense.

Hist. de Hollande, p. 212. *le* 15 *Sept.*

On ne sauroit croire quel fut le chagrin du prince d'Orange, d'avoir perdu par une aveugle

1672. confiance la ville de Voerden, dont la garnison devint le fléau d'Amsterdam. Résolu de réparer sa faute par une expédition éclatante, il s'avance vers Naerden que la flotte Hollandoise bloquoit déja par mer; mais le jour même qu'il avoit destiné à l'attaque générale de cette place importante, Luxembourg déja revenu de sa course, jetta du secours dans Naerden, & força le prince d'Orange de se retirer. Les châteaux, les écluses fortifiées que les Hollandois occupoient auprès de Naerden, furent attaqués, emportés & détruits.

Hist. de Hollande le 28 Sept. p. 215.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 30 Sept.

Le prince d'Orange alla camper à Vesep, derriere un large & profond canal. Par sa position, il menaçoit également Utrecht, Naerden, Bommel, le fort de Crevecœur & Voerden : quoique Luxembourg n'eût pas plus de quatre mille hommes sous ses ordres, il résolut de s'approcher de l'ennemi, pour être plus à portée de pénétrer ses vues, & de déconcerter ses projets. La marche des François fut brusque

& hardie; ils ſurprirent l'armée Hollandoiſe, dont la grande garde fut battue & pourſuivie par les dragons, qui ſe jetterent à la nage dans le canal, & s'avancerent juſqu'aux retranchements des Hollandois, d'où ils emmenerent beaucoup de priſonniers. 1672.

Le lendemain 9 Octobre, Luxembourg ordonna un fourage général juſques ſous le camp de l'ennemi. Quelques troupes Hollandoiſes ne pouvant ſoutenir une telle bravade, ſortent ſans ordre des lignes pour fondre ſur les fourageurs : elles furent enveloppées & taillées en pieces par les dragons. Ces ſuccès, quoique légers, avoient tellement encouragé le ſoldat François, que Luxembourg étoit réſolu d'inſulter le lendemain le camp ennemi : il tint pendant toute la nuit des partis ſur le prince d'Orange, dans le deſſein de l'attaquer le lendemain matin.

Relation manuſcrite.

Mais le Prince, à l'aide d'un brouillard épais, échappa à la vigilance de Luxembourg, qui n'apprit que le lendemain matin que

Voerden étoit investi par les Hollandois.

1672.

Quoique Voerden couvrît la province d'Utrecht, quoiqu'elle donnât entrée aux François dans le pays soumis aux Hollandois, le Duc étoit moins inquiet du salut de cette place, que de celui de la garnison qui consistoit en plus de deux mille hommes ; la ville de Voerden n'avoit pour toute fortification qu'une muraille, elle pouvoit être insultée & emportée d'emblée. Déja le comte de la Marck faisoit du haut de la tour les signaux dont il étoit convenu avec Luxembourg pour lui annoncer le danger qui le menaçoit.

Qu'on juge de l'inquiétude & de la perplexité du Général François : le pays généralement inondé n'offroit aux yeux étonnés qu'une vaste mer ; on ne pouvoit approcher de l'ennemi que par une chaussée étroite ; il falloit se résoudre à voir prendre l'élite de ses troupes, ou à combattre avec environ trois ou quatre mille hommes le Stadhouder

Hist. de Hollande, t. IV. p. 216. & suiv.

qui en comptoit quatre fois plus
sous ses drapeaux. 1672.

Jamais l'ame de Luxembourg ne paroissoit plus active, & son courage plus intrépide & plus fertile en ressources, que lorsque les obstacles & les dangers devenoient plus terribles. Après avoir délibéré quelques instants sur le parti qu'il convenoit de prendre, il résolut de marcher promptement au prince d'Orange, afin de ne lui pas laisser le temps de fortifier ses lignes, & de lui fermer la seule avenue par laquelle son camp fût accessible. La rapidité de l'exécution répondit à la hardiesse de l'entreprise : il prend seul la poste pour Utrecht, où il s'abouche avec le marquis de Genlis, Maréchal de camp, à qui il donne ordre de lui amener au village d'Harmelen les huit bataillons de la garnison d'Utrecht. Il retourne pendant la nuit à son armée, qu'il conduisit sur le champ à l'ennemi. Arrivé au village d'Harmelen, son premier soin fut de faire allumer un fanal au haut du clocher, afin d'avertir

Mémoires de Saint-Germain.

le comte de la Mark du ſecours.
1672. Cependant le marquis de Genlis ne paroiſſoit point. Après l'avoir attendu en vain pendant plus de ſix heures, Luxembourg craignant que chaque inſtant ne fût le dernier de Voerden, pourſuit ſa route ſur la chauſſée, qui d'un côté étoit reſerrée par un canal large & profond, & de l'autre par l'inondation.

Mémoires de Feuqui. p. 194. t. III.

Il parvint à l'entrée de la nuit au pont du village de Kamerick, que l'ennemi avoit oublié de rompre.

A l'aſpect de la poignée des ſoldats qui le ſuivoient, les habitants du village le prirent pour un Officier général Eſpagnol qui alloit renforcer l'armée du prince d'Orange. Dans cette idée, ils ſe jettent à ſes genoux, & le conjurent de ne faire aucun quartier aux François aſſiégés dans Voerden. Cette mépriſe, dont il ne put s'empêcher de rire, en lui découvrant les ſentiments des Hollandois, ne fit que le confirmer dans le deſir extrême qu'il avoit de les humilier.

Dépêche de Luxembourg du 16 Oct.

Arrivé à la portée de l'artillerie

ennemie, il s'arrêta encore pour attendre le marquis de Genlis. Pendant ce temps là, quoiqu'il connût parfaitement la ſituation du pays & l'inondation, qu'il alloit lui-même ſonder tous les jours, il envoya encore un eſpion, en qui il avoit une confiance particuliere, pour ſonder de nouveau la profondeur de l'eau, & obſerver la contenance de l'ennemi : cet homme adroit & intelligent remplit parfaitement ſes ordres ; & bien-tôt après il lui vint faire part des obſtacles étonnants que le prince d'Orange avoit ſû apporter en moins de vingt-quatre heures, au projet de lui faire lever le ſiege.

1672.

Mémoires de Saint-Germain.

Son armée étoit partagée en trois corps, qui formoient autant de quartiers devant la ville. Le premier étoit aux ordres du Stadhouder ; le ſecond, ſous ceux du comte de Hornes ; le troiſieme, qui ſeul paroiſſoit acceſſible, avoit été confié à Frédéric de Naſſau-Zuyleſtein, le plus brave officier de la République.

1672. Zuyleſtein avoit pourvu à la défenſe de ſon quartier en habile Général ; il étoit campé avec environ huit mille hommes à la tête de la chauſſée, ſur laquelle il avoit élevé deux forts derriere cinq retranchements, dans les foſſés deſquels il avoit fait entrer l'eau du canal. Ces forts bien paliſſadés, étoient garnis de pluſieurs batteries de canon qui enfiloient la chauſſée : devant le fort de la droite, étoit un moulin qu'il remplit de grenadiers ; à gauche, il y avoit une grande maiſon qu'il fit percer, afin que les troupes qu'il y poſta, priſſent, au moment de l'aſſaut, les François en flanc. Dans cette ſituation, Zuyleſtein défioit le Général François, & ne ſouhaitoit rien tant que d'en être attaqué, pour le faire repentir de ſon audace.

Le rapport de l'eſpion ne changea rien au projet de Luxembourg ; cependant, avant que d'entamer l'action, il jugea à propos d'aſſembler le conſeil de guerre, auquel il appella le comte de Montbas. Il

ne diſſimula point les obſtacles qu'il y avoit à vaincre pour ſauver Voerden, & la grandeur du péril; mais il ajouta qu'il ne déſeſpéroit pas de la victoire, parce que l'inondation, qui couvroit les lignes de l'ennemi, profonde & impraticable à la droite, n'avoit que trois ou quatre pieds de hauteur à la gauche; que par ce moyen, on pourroit attaquer les retranchements de front & en flanc; que quelque nombreuſe que fût l'armée du prince d'Orange, il ne pourroit lui oppoſer ſur une digue, plus de troupes qu'elle n'en pourroit contenir; & il conclut qu'il falloit marcher, ſans attendre le marquis de Genlis.

1672.

Feuç. tom. III. p. 194.

Les Officiers qui compoſoient le conſeil de guerre, étoient de jeunes colonels avides de gloire; ils applaudirent aux vues du Général, & furent ſe mettre à la tête de leurs corps pour combattre.

Telles furent les diſpoſitions de Luxembourg: il laiſſa le marquis de Boufflers avec ſon régiment de dragons, vis-à-vis les retranche-

Mémoires de Saint-Germain.

ments conſtruits ſur la digue du
1672. vieux Rhin; il avoit ordre d'y faire une fauſſe attaque, au moment qu'il entendroit le bruit de l'artillerie, à l'aſſaut que lui-même alloit livrer aux Hollandois retranchés ſur la digue du canal de Kamerick. Le reſte des troupes étoit rangé ſur deux lignes, les François à la premiere, les Suiſſes à la ſeconde. Son plan d'attaque embraſſoit en même temps, le moulin, la maiſon, les forts & les retranchements.

Il étoit environ minuit, lorſqu'on entendit le ſignal du combat. Luxembourg, qui s'étoit chargé de l'attaque des forts à travers l'inondation, ſe jette le premier dans l'eau; en entrant, il fait un faux pas & tombe; l'Officier & le Soldat, qui ſe défioient également du comte de Montbas, jettent un cri furieux contre lui, comme s'il eût entrepris de faire périr le Général & l'armée, pour obtenir ſa grace du prince d'Orange. Luxembourg eut la préſence d'eſprit de l'envoyer au marquis de Boufflers, ſous prétexte de

Mémoires de Saint-Germain.

Relat. Man.

lui porter des ordres, mais en effet pour le dérober à l'injuſte fureur de la ſoldateſque, & en même temps il continue de marcher. Le ſoldat honteux de ne pas ſuivre un ſi brave Chef, s'élance dans l'eau, & fond ſur la maiſon & le moulin avec une telle impétuoſité qu'il l'emporte ; delà il marche aux forts, & les attaque avec la même vigueur ; ils alloient avoir le même ſort que la maiſon, ſans l'imprudence d'un ſoldat qui mit le feu au moulin ; l'incendie fit apercevoir à Zuyleſtein le gros des François, contre lequel il dirigea ſon feu avec tant de ſuccès, qu'il les repouſſa avec beaucoup de carnage. Luxembourg les rallia dans l'eau, mais les voyant rebutés ; il les laiſſa repoſer quelque temps : après quoi il les conduiſit aux retranchements, qu'il attaqua en même temps de front & en flanc.

1672.

Zuyleſtein les défendit long-temps avec un courage héroïque ; mais malgré ſes efforts & ſes belles diſpoſitions, les cinq retranchements

& les deux forts furent emportés,
1672. après un combat nocturne de six heures, le plus furieux de cette guerre. Le carnage fut affreux; Zuylestein percé de dix-huit blessures, mourut les armes à la main, sans vouloir de quartier.

A la premiere nouvelle de la victoire des François, le prince d'Orange & le comte de Hornes abandonnerent précipitamment l'assaut qu'ils livroient à la place; ils allerent se réfugier dans le camp de Bodegrave, que les marais, les canaux & l'inondation rendoient inaccessible.

Feuqui. t. III. p. 194.

Les vaincus perdirent dans cette action six mille hommes qui furent tués ou noyés. La nombreuse artillerie qui défendoit les forts & les retranchements, tomba au pouvoir du vainqueur avec une grande partie des bagages du prince d'Orange. La victoire coûta aux François mille hommes tués & davantage de blessés : le comte de Meilly, Colonel du régiment de Normandie, fut du nombre des premiers.

Il est constant que si Luxembourg eût attendu le marquis de Genlis, qui ne parut que plus de six heures après la victoire, Voerden eût tombé au pouvoir de l'ennemi, malgré la belle défense du comte de la Mark, qui, dans le court espace du siege, fit de vigoureuses sorties, dans l'une desquelles le comte de Laval Bois-Dauphin [a] fut tué. La place étoit réduite à la derniere extrémité : au reste la Mark contribua à la victoire ; la nuit même du combat, au bruit de l'artillerie, il attaqua le quartier du prince d'Orange. Quoique repoussé, il occupa les forces du prince d'Orange, qui n'osa affoiblir son quartier, pour renforcer celui de Zuylestein. 1672.

En entrant dans Voerden, le Duc fut reçu avec des applaudissements incroyables de la garnison : il la félicita à son tour, ainsi que son brave Commandant, sur le cou-

[a] Ce Seigneur étoit neveu du comte de Laval tué en 1646, au siege de Dunkerque, à la veille d'être Maréchal de France.

rage & le zele qu'elle avoit témoi-
1672. gné ; il renvoya ensuite avec les plus grands honneurs, le corps de l'intrépide Zuylestein au prince d'Orange.

Mémoires de Saint-Germain,

Le Roi n'eut pas plutôt appris le détail & les circonstances de cette action unique par son audace, qu'il écrivit de sa propre main au vainqueur dans les termes les plus flatteurs. Il vouloit dès-lors l'élever à la dignité de Maréchal de France; mais le marquis de Louvois à qui il fit part de ses vues, l'ayant pressé d'honorer en même temps du bâton plusieurs Lieutenants généraux plus anciens que Luxembourg, le Roi changea d'idée. Il se contenta pour lors de nommer le Duc à la compagnie des Gardes-du-corps, que le comte de Lausun, son ancien favori, avoit possédée. La charge de Capitaine des Gardes-du-corps étoit devenue, depuis que Louis XIV régnoit par lui-même, l'une des premieres de l'Etat. Elle étoit enviée par tout ce qu'il y avoit de Grand dans le Royaume, & le Roi

n'en diſpoſa jamais qu'en faveur des Maréchaux de France qu'il aimoit, & eſtimoit le plus. 1672.

A ce bienfait, dont Luxembourg connoiſſoit le prix, le Roi en ajouta un autre qui n'étoit gueres moins conſidérable. Pour le mettre en état de payer un brevet de retenue de quatre cents mille livres au comte de Lauſun, il lui fit don de la charge de Maître de la garde-robe vacante par la mort du comte de Nogent noyé au paſſage du Rhin. Le Duc la vendit ſix cents mille livres au marquis de Tilladet; le brevet de retenue fut payé, & la veuve du comte de Nogent reçut une gratification de cinquante mille écus.

Mémoires de Saint-Germain.

Dépêche de Louvois du 28 Oct.

Pour achever de lui témoigner toute ſa confiance, le Roi le laiſſa maître de nommer aux emplois vacants par la mort des Officiers tués au combat de Voerden. Le Duc s'acquitta d'une commiſſion ſi honorable avec l'approbation de toute l'armée; il n'eut égard qu'aux ſervices, aux talents & au zele des prétendants. Enfin il mit le comble

Dépêche de Louvois du 30 Oct.

1672. à sa gloire, en obtenant de la Cour, le rappel du marquis de Genlis, qui avoit été exilé pour n'avoir pas rempli avec plus d'activité les ordres de son Général. Genlis servit depuis avec beaucoup de distinction; il parvint au grade de Lieutenant général, & fut tué à la bataille de Cassel.

En réfléchissant sur la conduite de Louis XIV, on ne sera point étonné de voir qu'un Prince si attentif & si reconnoissant ait été servi avec tant de zele & de succès.

L'élévation du Duc répandit beaucoup de joie à la Cour & à la ville : la nation applaudit aux victoires & à la fortune d'un homme, qui, après avoir éprouvé tout ce que l'adversité a de plus accablant, loin de se laisser abattre par la destinée qui sembloit le poursuivre, avoit su jusques dans le sein de l'exil & de la proscription, se couvrir de gloire, & acquérir des talents qui le rendoient nécessaire à l'Etat.

Cependant les maux de la Hollande

lande augmentoient chaque jour. 1672.
L'inondation devenue plus terrible par l'ouverture des digues que les François élargiſſoient ſans ceſſe, avoit forcé les payſans de chercher contre la fureur des eaux un aſyle juſqu'au plus haut étage de leurs maiſons. Là ces malheureux dépouillés de leurs beſtiaux que l'inondation avoit engloutis, privés de tous ſecours, en proie au déſeſpoir, périſſoient de faim. Ceux qui s'étoient réfugiés dans les principales villes, y porterent la miſere & les maladies contagieuſes ; il n'y avoit point de ſemaine qu'il ne mourût dans la ſeule ville d'Amſterdam juſqu'à mille perſonnes.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 16 Nov.

Tant que les Hollandois furent ſoutenus par l'eſpérance de voir les François chaſſés de la province d'Utrecht, ils ſupporterent ces maux horribles avec une grandeur d'ame héroïque. Mais la défaite de Voerden, & la retraite de l'électeur de Brandebourg, ne leur laiſſant plus appercevoir de terme à leurs infortunes, le peuple déſeſpéré com-

mença à demander hautement la
1672. paix ou une ſuſpenſion d'armes. Luxembourg, par le moyen de ſes émiſſaires, échauffa encore les plaintes & la fermentation. Il y eut des ſéditions dans pluſieurs villes. Enfin le grand Penſionnaire de Hollande, Fagel, quoique redevable de ſa fortune au prince d'Orange, ne put conſentir à la ruine entiere de ſa patrie. Il entama, de concert avec les principaux membres des Etats-Généraux, une négociation ſecrete avec le duc de Luxembourg. Il ſe ſervit du baillif de Voerden, qui, au moyen des paſſe-ports qu'on lui accorda, fit pluſieurs voyages à Utrecht & à la Haie.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 6 Déc.

En permettant à ſon Général d'écouter Fagel, le Roi lui témoigna qu'il ne ſe relâcheroit jamais des propoſitions qu'il avoit voulu dicter ſix mois auparavant. Mais le grand Penſionnaire n'oſa jamais offrir que celles que Louis XIV avoit rejettées avec tant de mépris. Luxembourg déploya envain toute ſon éloquence, pour porter le Miniſtre

Hollandois à satisfaire la Cour de France. *Vous trouvez*, lui disoit-il, *les conditions de la paix insupportables à un peuple libre; mais à quel titre en espérez-vous de plus favorables? Quels sont les succès qui pourroient vous mériter un traitement plus modéré? J'avoue que les conquêtes du Roi ne se sont point étendues, depuis que vous avez pris la résolution désespérée d'ensevelir votre patrie sous les eaux. Mais au moins il les a toutes conservées, & ses alliés lui demeurent constamment attachés. Pour vous, si vous réfléchissez sur votre situation, vous la trouverez plus déplorable qu'elle n'a jamais été. Les secours que vous attendiez d'Allemagne, & qui seuls vous ont fait préférer une guerre si ruineuse à la paix, ont été repoussés. La fuite de l'électeur de Brandebourg vous livre à la merci du Roi. Chaque jour que vous différez de suivre un parti dicté par la nécessité, ajoute un nouveau poids à vos malheurs. Il faut enfin que vous souleviez toute l'Europe contre la France, pour vous soustraire au joug dont elle vous menace; mais supposé que vous*

1672.

Ibidem.

réussissiez à mettre dans vos intérêts
1672. *l'Allemagne & le Nord, ne voyez-vous pas, qu'avant que les armées de ces différents Princes se soient ébranlées, votre pays sera misérablement dévasté & ruiné. Je sais que vous comptez sur des secours plus prompts de la part de l'Espagne ; mais quand cette couronne seroit assez puissante pour balancer les forces & la fortune du Roi mon maître, quels fruits recueillerez-vous d'une alliance aussi suspecte ? Quoi donc ! des Républicains aussi jaloux de la liberté que les Hollandois, seroient assez aveugles, pour ne pas s'appercevoir que le prince d'Orange n'entretient de si grandes liaisons avec les Espagnols vos anciens tyrans, que pour s'établir, par leur protection, Souverain des misérables restes de votre patrie ! Si les Espagnols se déclarent aujourd'hui en sa faveur, c'est dans l'espérance de vaincre plus aisément un comte de Hollande, qu'une République puissante qu'ils n'ont jamais pu soumettre en soixante années de la plus sanglante guerre.*

Soit que Fagel fût ébranlé par les raisons du Duc, soit seulement qu'il

voulût procurer à quelque prix que ce fût la paix à sa patrie, il fit assûrer Luxembourg, que si le Roi vouloit envoyer un Ministre à la Haie, la paix seroit conclue en moins de huit jours. Mais le Roi jugeant qu'il étoit plus convenable à sa dignité, que le traité fût négocié à sa Cour & sous ses yeux, ou plutôt appréhendant de donner des soupçons à ses alliés, refusa de se prêter aux vues du grand Pensionaire. Il espéroit que les Hollandois vaincus par tous les maux dont ils étoient assaillis, demanderoient bientôt à renouer la négociation : il se trompa. Soit que Fagel craignît que les Hollandois ne le punissent un jour de les avoir portés à se soumettre à des conditions honteuses, soit que le sort de de Vitt, son prédécesseur, déchiré par la populace, pour avoir agi contre les vues du Stadhouder, l'effrayât ; il est constant qu'il se renferma dans un profond silence. M. de Louvois furieux de voir succéder à tant d'ardeur pour la paix, une si grande

1672.

Dépêche de Luxembourg du 12 Déc.

indifférence, donna ordre au duc
1672. de Luxembourg de faire une guerre encore plus vive & plus sanglante aux Hollandois, afin de les réduire à tomber aux pieds du Roi, avant que l'Allemagne dont il se défioit, occupât les forces du Royaume par de puissantes diversions.

Le fonds du caractere de Luxembourg étoit l'enjouement, la bonté & la facilité. En prenant possession du gouvernement d'Utrecht, il avoit formé le dessein de traiter le peuple conquis avec modération, pour l'accoutumer au joug. Sa conduite fut blâmée : le marquis de Louvois, dans la plupart des dépêches, lui reproche d'avoir adouci les ordres de la Cour : *Il faut*, lui dit-il dans une lettre datée du 6 Octobre, *que je vous die que tous les ménagements que vous avez pour les Hollandois, font un fort mauvais effet; & que le Roi veut absolument que vous fassiez brûler tout ce qui ne vous apportera pas la contribution.* Dans une autre du 14 Octobre : *Il ne faut jamais demander d'ordre du Roi, quand il sera*

question de noyer les Hollandois, & de mettre de l'eau entr'eux & vous, qui les empêche de rien entreprendre, parce qu'ils sont perdus, si dans peu ils n'entreprennent quelque chose. Il n'y a pas de meilleur moyen de les empêcher que de couper la digue de Zuydersée [a]. *C'est une folie que de songer à gagner le cœur des peuples de la Hollande, tant par leur méchant naturel, qui feroit que ce seroit une mauvaise acquisition, que parce que rien ne les portera à cesser d'assister le prince d'Orange que les incommodités qu'ils recevront.* 1672.

Il s'en falloit bien que Luxembourg eût la même opinion que Louvois du caractere des Hollandois. *Je ne connois point de nation*, lui dit-il dans une lettre du 10 Octobre, *qui se rende plus volontiers à la raison, & qui mérite d'être traitée avec plus de bonté.* Mais pour toute réponse, Louvois lui écrivit ainsi : *Je vous conjure de vous défaire de ces*

[a] Le Zuydersée est un grand golphe de l'Océan qui occupe trente lieues d'étendue : il baigne la Hollande méridionale, la West-Frise, les provinces d'Utrecht, d'Over-Issel & de Frise.

ſortes de tendreſſes qui vous portent à
1672. *ménager les peuples. Coupez toutes les écluſes ; c'eſt le moyen de déſoler les Hollandois.* Enfin pour achever le tableau, dans une lettre du 28 Décembre : *S'il gele au lieu où vous êtes, auſſi fort qu'ici, nous entendrons bientôt parler de vous, & nous apprendrons que vous aurez mis le feu par tout, qui eſt ce à quoi l'on deſire que vous vous appliquiez particuliérement.*

D'après des ordres auſſi abſolus, auſſi ſeveres, auſſi réitérés, il falloit renoncer au commandement de l'armée, ou ſe conduire ſelon les vues du Miniſtre. L'ambition & l'humanité s'oppoſoient également chez Luxembourg à l'un ou à l'autre de ces partis. Il continua donc d'agir avec modération, tant qu'il crut ne pas choquer trop fortement le marquis de Louvois. Ainſi il diminua les taxes que l'Intendant Robert impoſoit ſans ceſſe ſur la province. Il contint les troupes dans une diſcipline ſi exacte, que les Etats d'Utrecht avouerent que le pays avoit plus ſouffert en trois ou quatre

jours

jours de la part du prince d'Orange dans ses expéditions de Naerden & de Voerden, que des troupes Françoises pendant un séjour de neuf mois. 1672. *Dépêche de Luxembourg à Louvois du 28 Fev. 1673.*

Il faut avouer cependant que, malgré ses soins, sa vigilance, & l'exemple qu'il donna d'un désintéressement égal à celui des anciens Généraux Romains, les Gouverneurs des places de son gouvernement abuserent, pour la plupart, de leur pouvoir, pour s'enrichir. Quelques-uns favoriserent le brigandage & la licence du soldat : M. Stoup, Commandant d'Utrecht, le seul Officier peut-être qui se montra digne de son Général par son intégrité, écrivoit ainsi à M. de Louvois : *Il n'a pas tenu à M. de Luxembourg, qu'il n'ait empêché ces désordres, ou qu'il n'y ait remédié ; il a fait, & il fait incessamment plusieurs Ordonnances à cet effet. Mais il n'a pas jusqu'ici pu venir à bout de les faire exécuter, ni de châtier tous ceux qui les ont trangressées, à cause de leur grand nombre & de leur qualité. Car ce ne sont pas seulement* *Du 27 Sept.*

les ſimples ſoldats ou cavaliers qui ſont
1672. *coupables ; il y a des principaux Officiers de l'armée qui n'ont que trop de part à ces déſordres.* Au reſte, ces excès furent légers en comparaiſon de ceux que Luxembourg ſe vit obligé de laiſſer impunis dans l'expédition de Hollande dont on va bientôt parler : il eſt temps de reprendre le fil des événements.

Comme l'inondation privoit Luxembourg des fruits qu'il auroit pu eſpérer de la défaite du prince d'Orange & de la conſternation des Hollandois ; pour ne pas laiſſer la valeur de ſes troupes oiſive, il revint à ſon premier plan, qui étoit d'envoyer ſans ceſſe des détachements dans des bateaux plats, tant pour enlever des poſtes, que pour lever des contributions juſqu'aux portes d'Amſterdam, de Leyde & de Delft. Les François ne revenoient jamais de ces expéditions, ſans amener beaucoup de priſonniers & un butin conſidérable.

Le 14 Novembre, Luxembourg apprend que le prince d'Orange,

pour arrêter ces courſes, avoit jetté le régiment de Bampfield, compoſé de douze cents hommes dans le fort de Hyleſtein. Ce fort étoit défendu par pluſieurs enceintes de paliſſades, par un parapet de douze pieds de hauteur, par différentes batteries de canon & par l'artillerie de trois frégates ; il paroiſſoit être hors d'inſulte. Mais Luxembourg qui avoit accoutumé l'Officier & le ſoldat à ne trouver rien d'impoſſible ſous ſes ordres, forme le deſſein de l'enlever d'emblée : il confie l'exécution de cette entrepriſe au comte de Sault, jeune Colonel, qui s'étoit ſignalé au combat de Voerden. Telle étoit alors la ſupériorité des troupes Françoiſes, qu'il ne donna au Comte que ſept cents hommes pour cette expédition. Le Comte remplit les ordres de ſon Général avec une audace incroyable ; il ſe jetta le premier dans un grand canal qu'il paſſa à la nage ; & malgré le feu des deux batteries, & celui des trois frégates arrêtées dans le canal, il força l'ennemi, &

1672.

Dépêche de Luxembourg à Louvois des 15 & 16 Novembre.

mit le feu au fort & aux frégates:
1672. trois cents Hollandois périrent miſérablement dans les flammes, autant furent tués, environ cent tomberent entre les mains du vainqueur, à qui cet exploit valut le grade de brigadier.

Cette longue ſuite de malheurs, les murmures & les cris du peuple accablé de tous les maux de la guerre, loin de laſſer la conſtance magnanime du prince d'Orange, ne faiſoient qu'exciter ſon courage. Battu, repouſſé par-tout, pouvant à peine défendre les miſérables reſtes de ſa patrie, il forme le hardi deſſein de porter le flambeau de la guerre dans les Etats du Roi de France: entrepriſe héroïque, & dont il n'y avoit peut-être point d'exemple en Europe depuis Scipion & les Romains, qui, hors d'état de ſoutenir le poids de la guerre en Italie contre Annibal, oſerent la tranſporter en Afrique & juſqu'aux portes de Carthage. Le Stadhouder concerta ſon projet en homme ſupérieur. Au premier bruit

de ſa marche, les princes Allemands étoient convenus de faire une puiſſante diverſion ; le comte de Monterey, Gouverneur des Pays-Bas, devoit ſe rendre auprès de lui avec ſon armée ; enfin les places de la Flandre Françoiſe abſolument dégarnies de troupes, ne laiſſoient au Stadhouder que l'embarras du choix. 1672.

Après avoir jetté de fortes garniſons dans les villes de la Hollande les plus expoſées aux armes des François, & confié la garde des camps retranchés de Swmerdam & de Bodegrave au comte de Konismark & au colonel Moïſe-Paynvin avec chacun dix régiments, le Stadhouder part le 10 Décembre à la tête de 25 mille hommes, traverſe la Hollande & le pays de Liege, pouſſe le duc de Duras, qui veilloit à la ſûreté de la frontiere avec un camp volant, & vient fondre inopinément ſur l'importante place de Charleroi, qui n'avoit pour toute garniſon qu'une ſeule compagnie d'infanterie.

1672. A cette nouvelle tout fut en mouvement à la Cour, & dans les armées Françoises. Louvois accourt en Flandre pour veiller au salut de la province ; mais ces efforts tardifs n'auroient pas empêché la perte de Charleroi, sans la hardiesse du comte de Montal. Cet Officier général traversa le 22 Décembre avec autant de courage que de bonheur, les quartiers de l'armée Hollandoise, & entra avec un corps de troupes dans Charleroi, sans avoir perdu un seul homme. Le prince d'Orange ne pouvoit plus espérer la conquête de Charleroi qu'en l'assiégeant dans les formes; mais rien n'eût été plus téméraire que de s'engager à une pareille entreprise au milieu des rigueurs de l'hiver; il prit donc le sage parti de se retirer. Malgré le malheureux succès de son expédition, l'Europe commença à regarder ce Prince dont le courage étoit si audacieux & si fécond en ressources, comme un ennemi redoutable pour la France.

Hist. de Hollande, t. IV. p. 239 & suiv.

Pendant que la fortune trahissoit

devant Charleroi la valeur & la prudence du Stadhouder, elle ſauvoit la Hollande du joug des François. Il y avoit long-temps que Luxembourg étoit profondément occupé des moyens de réduire avec environ douze mille hommes un pays dont Louis XIV n'avoit pu achever la conquête avec une armée de cent vingt mille hommes ſoutenus de toute la puiſſance de l'Angleterre, de l'électeur de Cologne & de l'évêque de Munſter. Le projet du Général François étoit ſi bien combiné, que c'en étoit fait de la République, ſans un de ces évènements imprévus, que les peuples qui en ont recueilli les fruits, ſont en droit de regarder comme un prodige de la Divinité en leur faveur. 1672.

Depuis plus de ſix mois, le prince d'Orange avoit travaillé avec des ſoins & une dépenſe incroyables à fermer toutes les avenues de la Hollande, pour mettre la capitale & les principales villes de cette riche province à l'abri d'une invaſion.

1672. Toutes les têtes des digues étoient couvertes de forts: il avoit tracé des camps aux portes de Bodegrave, de Swmerdam & de Niewerbruck, dont on ne pouvoit approcher qu'en franchiſſant l'inondation, les canaux & les marais qui les environnoient. Enfin il les avoit tellement fortifiés du côté d'Utrecht, qu'on les regardoit comme inattaquables. Il eſt conſtant que s'il n'eût pas négligé de les mettre hors d'inſulte du côté de la Hollande, Luxembourg n'auroit pu former le deſſein de les emporter ſans témérité; mais comme il connoiſſoit le fort & le foible de ces forts, il attendoit avec impatience que l'hiver lui frayât de nouvelles routes à travers les glaces pour les attaquer à revers. Le ſuccès de ſon entrepriſe entraînoit néceſſairement la perte de la Hollande, province remplie de villes grandes & floriſſantes, mais qui n'avoient, pour toute défenſe, qu'une ſimple muraille, & des citoyens amollis par les délices de la paix. Au reſte

Feuq. tom. III. p. 195.

pour espérer de réussir, il falloit avoir une armée accoutumée à agir sur la glace; ce genre de guerre étoit tout-à-fait inconnu aux François. De quels obstacles ne triomphe pas le zele! Dès les premieres gelées, le Duc distribue des patins à ses Soldats, & les exerce lui-même à marcher, à courir, à camper, à garder les rangs, & à combattre sur la glace. Il ne les eut pas plutôt vu fermes & intrépides, qu'il les mena tour-à-tour en détachements; il entreprit même de forcer la ville de Gonde. Mais le comte de Konismark, qui étoit campé à Bodegrave avec un corps d'armée, renforça si à propos la garnison de cette place, que Luxembourg ne jugea pas à propos de l'attaquer.

1672.

Cependant les Hollandois, attentifs à tous les mouvements d'un Général si hardi & si entreprenant, employoient nuit & jour plus de cent mille paysans pour rompre la glace & détruire les nouveaux chemins que la saison présentoit à son audace. Mais plus l'hiver avançoit,

Histoire de Hollande, tome IV, p. 244 & suiv.

plus le travail des payſans devenoit
1672. inutile;il falloit pluſieurs jours pour ruiner l'ouvrage d'une ſeule nuit. Malgré la patience incroyable des Hollandois, ils ſe virent obligés de renoncer à une entrepriſe auſſi pénible que rebutante.

Le Duc, qui vouloit profiter de l'abſence du prince d'Orange, alloit ſonder lui-même tous les jours la glace; enfin, voyant qu'il n'avoit ceſſé de geler depuis le 21 Décembre juſqu'au 25, il donne ordre à ſon armée de ſe tenir prête à partir; elle conſiſtoit en 10 mille hommes d'infanterie, & deux mille de cavalerie & de dragons; en même temps il aſſembla les principaux Officiers, au nombre deſquels étoient le comte de Sault, les marquis de Boufflers, de Gaſſion, de Mouſſy, de Sourches & de la Meilleraie, à qui il communiqua ſon projet.

L'entrepriſe que je propoſe à votre courage, leur dit-il, *peut paroître hardie & périlleuſe; il s'agit d'emporter, l'épée à la main, trois camps égale-*

ment fortifiés par l'art & la nature. Mais les mesures que j'ai prises rendent le succès de cette entreprise aussi certain que décisif. Ces postes si vantés, si fortifiés par leur tête, les ennemis ont absolument négligé de les couvrir du côté de la Hollande. La glace, en nous ouvrant des chemins jusqu'ici inaccessibles, nous met à portée de les tourner, & de les forcer par l'endroit le plus foible. Les villes de Leyde, de la Haie, de Delft, enfin toute la Hollande abandonnée par le prince d'Orange, tombera sous notre pouvoir. Nous en assurerons la conquête, en appellant les troupes Françoises & Munstériennes, qui hivernent dans l'Over-Issel & la Gueldre. Au reste, la victoire en forçant les Etats-Généraux à recevoir la paix, aux conditions que le Roi jugera à propos de leur accorder, nous couvrira d'une gloire immortelle. Il n'en falloit pas tant pour exciter tous ces Officiers d'une valeur éprouvée à braver les plus affreux périls. Le Soldat de son côté, n'eut pas plutôt appris qu'on le conduisoit en Hollande, que l'espérance de s'enrichir

1672.

Feuq. tome III, p. 36.

1672. par le pillage du pays le plus opulent de l'Europe, le remplit de zele, d'ardeur & de confiance.

Dépêche de Lux. à Louv. du 6 Janvier 1673.

Le lendemain 26, Luxembourg, après avoir encore de nouveau fait ſonder par-tout la glace, donna le ſignal du départ : tel étoit l'ordre de ſa petite armée : le comte de Sault, les marquis de Boufflers & de Mouſſy commandoient l'avant-garde compoſée des dragons & de deux bataillons ; le corps de bataille obéiſſoit à MM. de Sourches & de la Meilleraie ; l'arriere-garde où étoit la cavalerie, avoit pour commandant le marquis de Gaſſion. Luxembourg, pour encourager les troupes, ſe mit au premier corps de l'avant-garde.

Il n'y avoit pas encore quatre heures que l'armée étoit en marche, qu'il tombe une neige fondue, qui embaraſſe les chemins & les rend très-difficiles. Luxembourg inquiet de cet accident, s'arrête, & envoie un Capitaine de dragons avec ſa compagnie, pour reconnoître & éprouver encore la force

de la glace. Sur le rapport de cet Officier, qu'elle porte par-tout, le Duc persuadé qu'il n'y a pas un instant à perdre, poursuit sa route: malgré l'horreur des ténebres & le mauvais temps, l'armée marcha l'espace de deux lieues, à travers une campagne inondée & glacée; elle vint à bout de franchir heureusement un grand nombre de fossés & de canaux. 1672.

Cependant la neige devenue plus épaisse, tomboit avec une telle abondance que le dégel devint général; la glace fond & se brise sous les pieds des hommes & des chevaux. Le marquis de Gassion qui conduisoit l'arriere-garde, & qui n'avoit pas encore perdu Voerden de vue, se trouva heureux de pouvoir regagner cette place.

L'avant-garde arriva sur les sept heures du matin aux bords d'un canal large & profond, qui l'arrêta pendant plus de deux heures, jusqu'à ce que Luxembourg eût fait construire un pont sur lequel il passa avec environ trois mille fantassins

& dragons. Malgré les obſtacles
1672. horribles qui naiſſoient à chaque pas, il continua de marcher; mais bientôt l'armée diviſée par une infinité de canaux dégelés, n'eut plus pour perſpective qu'un vaſte amas de glaçons rompus, flottants çà & là, d'eaux & de boue. Pour comble de malheur, les villages, que l'on ſe vit forcé de démolir, ne fourniſſoient pas aſſez de matériaux pour conſtruire autant de ponts qu'il en auroit fallu pour réunir les différents corps de l'armée.

Ibid.

Hiſtoire de Hollande, p. 246 & 47.

Dans cette ſituation, la plus terrible peut-être où Général ſe ſoit jamais trouvé, le Duc ne dut le ſalut de ſon armée qu'à ſon courage. Voyant qu'il lui étoit également impoſſible de ſe retirer à Utrecht, & de pourſuivre ſa route, il prit le parti d'attaquer ſans artillerie, & avec une poignée de ſoldats, les troupes Hollandoiſes diſperſées dans les principaux poſtes qui couvroient Swmerdam & Bodegrave; il déclara d'un front ſerein au ſoldat inquiet & conſterné, que c'é-

toit aux retranchements des ennemis qu'il le conduiſoit, & qu'il n'y avoit d'eſpérance de ſalut que dans la victoire. 1672.

Quoiqu'épuiſés par une marche de vingt-quatre heures au milieu des glaces & des boues, par la veille & les travaux de la nuit, les François rappellent leur courage & leurs forces ; ils arrivent enfin ſur les trois heures après-midi au pied de deux retranchements couverts de troupes & d'artillerie. Le Duc les attaque l'épée à la main, & les emporte, ſans perdre un ſeul homme, par la lâcheté de l'ennemi qui s'enfuit après quelques décharges de mouſqueterie. Les forts & les villages voiſins furent auſſi mal défendus, & on parvint bientôt à la vue de Swmerdam.

Swmerdam n'eſt qu'un bourg de la Hollande, mais auſſi peuplé, plus riche & plus floriſſant que les villes de France du ſecond ordre ; on y comptoit ſept ou huit cents maiſons, dont la plupart le diſputoient en magnificence à celles

d'Amſterdam & de la Haie. Les
1672. habitants, à l'approche des François avoient voulu s'enfuir; mais ils avoient été retenus par les troupes de Koniſmark, qui leur jurerent ſur tout ce qu'il y avoit de plus ſacré de repouſſer l'ennemi.

Rien n'eût été plus facile, ſi leurs Officiers n'euſſent perdu la tête. En effet, Swmerdam étoit défendu par un canal large & profond, & entouré de retranchements, qu'il n'étoit pas poſſible de forcer ſans artillerie.

Luxembourg partagea ſes troupes en trois corps. Le marquis de Mouſſy avec le premier, marcha à la droite du canal, le comte de Sault à la gauche, & Luxembourg avec le troiſieme reſta au milieu.

Après avoir attaqué & emporté un Village, il trouve ſur le canal un pont que les ennemis n'avoient rompu & brûlé qu'en partie; il ſe hâte de faire jetter ſur les débris du pont, des planches & des claies, & de faire paſſer les grenadiers l'un après l'autre ſur ce pont, à travers

Dépêche de Luxembourg, du 6 Janv.

les décharges réitérées des Hollandois rangés en bataille ſur l'autre bord du canal. L'audace des François intimida tellement ceux-ci, qu'ils s'enfuirent & abandonnerent les retranchements. 1672.

Pendant ce temps-là, le marquis de Mouſſy paſſoit le canal à la nage, & le comte de Sault ſur un pont; les troupes réunies entrerent vers la nuit, l'épée à la main, dans Swmerdam.

Le Duc, ſans perdre un inſtant, ſe met en route vers Bodegrave, avec environ douze cents hommes. La fortune qui lui avoit livré Swmerdam, le rendit encore maître, après un léger combat, de ce poſte admirable. La terreur de ſon nom étoit telle que Koniſmark déſeſpérant de défendre le camp retranché qui étoit devant cette ville, venoit d'en ſortir, pour couvrir Leyde, l'une des plus belles villes de la Hollande.

Tous ces ſuccès étoient grands & rapides; mais ils ne mettoient pas encore les François à l'abri du

1672. fort le plus funeste. En effet, il leur étoit toujours impossible de retourner à Utrecht par le chemin qu'ils avoient pris; ils ne pouvoient se retirer que par Niewerbrug & Wierrick. Mais comment emporter sans artillerie des forts imprenables ? La destinée qui avoit sauvé la Hollande par un dégel imprévu, garantit aussi les François d'un désastre inévitable. Le colonel Moïse Paynvin, à qui le prince d'Orange avoit confié la défense de ce poste redoutable, s'enfuit à Goude avec toutes ses troupes.

A peine Luxembourg put-il ajouter foi à une nouvelle aussi inespérée. Il se hâta d'occuper la place; en y entrant, il fut frappé d'admiration à la vue des fortifications. Le fort étoit environné d'un triple retranchement construit dans l'eau, palissadé de pieux d'une grosseur énorme; d'un côté étoit un fortin avec deux demi-bastions d'une régularité parfaite; de l'autre, un rempart à l'épreuve de l'artillerie, avec un chemin couvert,

palissadé & entouré d'un fossé profond. Cent hommes bien déterminés auroient pu défendre avec succès cette fameuse forteresse contre une armée de cent mille hommes. Le Duc, sans perdre un instant, employa toutes les troupes à détruire ces ouvrages étonnants, qui avoient coûté aux Hollandois des sommes immenses. Une longue enceinte de forts, qui étoient construits entre Niewerbrug & Bodegrave eurent le même sort. Il fit mettre ensuite le feu à vingt gros navires chargés de toutes sortes de marchandises, que les glaces tenoient arrêtés au milieu du canal de Swmerdam. 1672.

Pendant ce temps-là, les troupes restées à Swmerdam, se montroient indignes de la victoire, par les excès auxquelles elles s'abandonnerent. Luxembourg étoit à peine sorti de la place, pour aller occuper Bodegrave, que les François qui d'abord avoient témoigné de la modération, plutôt parce qu'ils étoient accablés des fatigues de cette pénible expédition, que

Histoire de Hollande, tome IV, p. 248.

1672. par un ſentiment d'humanité, devenus tout à coup furieux, mettent le feu à la place, & n'en font qu'un monceau de cendres & de ruines. Heureux les habitants de ce Bourg floriſſant, ſi le vainqueur n'avoit exercé ſa rage que ſur les maiſons, les temples & les êtres inanimés. Mais déſeſpéré de ne pas trouver dans le pillage un auſſi riche butin qu'il ſe l'étoit promis, il ſe jette ſur tous les habitants, ſans diſtinction d'âge, de ſexe ni de rang, comme s'ils avoient tous conſpiré pour lui cacher leurs tréſors, & en fait un horrible maſſacre. Pour comble de malheur, la nuit couvroit de ſes voiles le crime, enſorte que dans l'horrible tumulte, excité d'un côté par les cris & les menaces des François, & de l'autre par les gémiſſements, la fuite précipitée des Hollandois, & l'incendie qui ſe répandoit par tout, la voix des Officiers ne pouvant plus être entendue, le Soldat ne mit point de bornes à ſa licence & à ſa barbarie. Ce ne fut pas ſans peine & ſans dan-

ger que quelques Officiers vinrent à bout d'arracher des bras enſanglantés de leurs barbares compatriotes une petite partie de leurs victimes. Après cette terrible exécution, toutes les troupes ſe rendirent à Bodegrave auprès de leur Général. 1672.

Elles le trouverent occupé des moyens de pénétrer juſqu'à la Haie. L'approche du prince d'Orange avec ſon armée, loin de modérer l'envie extrême qu'il avoit de s'emparer de cette eſpece de capitale, étoit un nouveau motif qui l'y portoit. Rien n'eût plus flatté ſes deſirs, que d'entrer l'épée à la main dans la Haie, à la vue du Stadhouder, pour faire voir à toute la Hollande quel foible appui elle avoit en la perſonne de ce Prince. Mais la durée du dégel apporta un obſtacle invincible à l'exécution de ce projet. Il fallut ſe contenter du dommage irréparable qu'il avoit cauſé aux Hollandois, & qui fut évalué à plus de vingt millions de florins.

Avant que de donner le ſignal de

1672. la retraite, il fit mettre le feu par les mains du marquis de Boufflers à toutes les maisons qui sont situées entre Bodegrave & Goude. A son départ de la premiere de ces deux places, & conformément aux ordres de la Cour, qui vouloit venger l'incendie des villages François que le prince d'Orange avoit brûlés auprès de Charleroi, Luxembourg abandonna Bodegrave aux flammes; mais il recommanda sur-tout qu'on s'abstînt de verser le sang & de violer. Bodegrave, qui n'étoit ni moins riche ni moins peuplé que Swmerdam, fut donc détruit de fond en comble. Il y eut aussi de grands excès commis dans cette derniere ville : tant il est difficile de contenir une soldatesque victorieuse, qui ne respire que le sang & le pillage.

Dépêche de Luxembourg, du 4 Janv.

Pour se venger de tant de maux, les Hollandois entreprirent de noyer Luxembourg avec son armée: ils coupent toutes les digues qui arrêtent & contiennent la mer: mais leurs travaux leur furent funestes; la mer acheva de submerger les

endroits qui n'étoient pas inondés, & fit périr un nombre infini de chevaux & de bestiaux. Le Général François avoit si bien combiné sa retraite, qu'il étoit déja à Utrecht où il fit la revue de son armée. Cette expédition ne lui coûta que vingt soldats.

1672.

Dépêche de Luxembourg, du 8 Janv.

Tel fut le succès de cette fameuse entreprise. Si Luxembourg manqua la conquête de la Hollande, il eut du moins la gloire de la remplir de terreur & d'effroi. Rien depuis le commencement de la guerre ne lui fut si sensible que les coups qu'il lui porta: la nouvelle de la déroute des troupes de Konismark, de la prise de Swmerdam, de Bodegrave, de Niewerbruk, apportées coup sur coup dans les principales villes, avoit jetté une telle consternation que les plus riches familles s'enfuirent; tous les canaux étoient couverts de bateaux, dans lesquels les fugitifs embarquoient leurs femmes, leurs enfants, leurs trésors. Amsterdam ne paroissoit pas un asyle assez sûr contre l'audace & la

Histoire de Hollande, tome X.

fortune des François. La plûpart se
1672. retirerent jusqu'à Embden & Hambourg ; la populace qui étoit restée à Leyde, transportée de douleur & d'ndignation, ferma les portes de la Ville aux vaincus, & força le Magistrat de sortir jusqu'au-delà des fauxbourgs, pour présenter les clefs au Duc, qu'on attendoit à chaque instant.

Au reste, la retraite de Luxembourg ne rassuroit pas encore le peuple; une nouvelle gelée pouvoit le ramener plus fier & plus terrible. Le prince d'Orange regardé auparavant comme le libérateur de la République, étoit presque généralement détesté. On le chargeoit d'injures & d'imprécations, pour s'être opposé à la paix. Sa personne même paroissoit menacée ; il ne put calmer l'indignation des citoyens, qu'en consentant sur le champ au congrès qui fut indiqué à Cologne, & en abandonnant au ressentiment du peuple le colonel Moïse Paynvin, qui eut la tête tranchée. Le comte de Konismark auroit eu un sort

Dépêche de Luxembourg, du 16 Janv.

ſort auſſi tragique ſans ſa fermeté. Aſſiégé dans ſa maiſon à Leyde par la populace qui vouloit le mettre en pieces, il prépara quelques barils de poudre, & défia les plus hardis d'entre les ſéditieux, de venir le trouver dans ſa chambre. La crainte de partager avec ce brave Suédois la mort qu'il ſe deſtinoit, contint le peuple. Le prince d'Orange vint inſenſiblement à bout de le juſtifier. On le vit même, la campagne ſuivante, remplir les premieres places de l'armée. Au reſte, il ne ſembla ſurvivre à ſa diſgrace, & échapper à la fureur du peuple, que pour mourir plus glorieuſement. Bleſſé mortellement au ſiege de Bonn, il mourut, en proteſtant qu'il n'avoit évacué Bodegrave que dans le deſſein de ſauver Leyde.

1672.

Quoique le prince d'Orange eût conſidérablement augmenté ſon armée, en enrôlant, ſans diſtinction de naiſſance, d'état, la quatrieme partie des citoyens, & qu'il eût établi ſon quartier à Leyde, pour être plus à portée de prévenir les

1673.

1673. François, Luxembourg n'avoit point renoncé au deſſein de rentrer en Hollande. En attendant que de nouvelles gelées lui préſentaſſent les moyens de frapper de nouveaux coups, il étoit perpétuellement occupé à tenir ſes troupes en haleine. Indépendamment de l'exercice ordinaire, il accoutumoit les bataillons à marcher ſur une même ligne, à garder les diſtances, à paſſer bruſquement les défilés, & à ſe remettre enſuite rapidement en bataille. On ne ſauroit croire combien l'exercice contribuoit à la ſanté & à la vigueur du ſoldat; les réflexions perpétuelles que le Duc faiſoit ſur l'art militaire, le mirent à portée de découvrir bien des défauts dans la maniere d'exercer & de conduire les troupes; il fit part de ſes obſervations au marquis de Louvois, qui en profita dans la ſuite.

Dépêche de Luxembourg, du 22 Janv.

Mais le Duc n'étoit pas tellement occupé de ce ſoin, qu'il ne ramaſſât une quantité prodigieuſe de vivres, de fourages & de munitions

de guerre, dont il faisoit des magasins pour la campagne prochaine 1673.
aux dépens du pays ennemi. L'armée Françoise & la province d'Utrecht étoient par ses soins dans une extrême abondance, tandis que le peuple de Hollande périssoit ou de misere ou de l'intempérie de l'air, causée par le long séjour des eaux sur la terre. Presque tous les bestiaux avoient été noyés, ou étoient morts faute d'aliment, & il falloit en faire venir d'Allemagne à grands frais pour la subsistance des troupes & des citoyens. Le découragement étoit tel, que les détachements de la République, quoique supérieurs en nombre, & favorisés par les paysans & la connoissance du pays, étoient toujours battus, les Bourgs, les Villages & les Châteaux réduits en cendre, conformément aux ordres destructeurs du Ministre de la guerre.

Dépêche de Luxembourg, du 2 Fév.

Dans ces tristes circonstances, il ne falloit qu'une nouvelle invasion de François en Hollande, pour achever la ruine de la République. Le grand

1673. pensionnaire Fagel, & la plupart des membres de l'Etat, peu rassurés par la contenance & les promesses du Stadhouder, voulurent renouer avec le Duc les négociations de l'année précédente. Mais le Roi lui défendit de les écouter, à moins qu'ils ne promissent de se soumettre aux conditions qu'ils avoient déja deux fois rejettées.

La ruine de la Hollande n'étoit point réservée à une nation qui eût peut-être été la premiere à déplorer sa victoire. L'hiver, contre la nature du climat, s'écoula tout entier sans de fortes gelées, ensorte que Luxembourg n'osant hazarder son armée sur un élément qui avoit manqué de lui être funeste, se vit obligé de renoncer à ses projets. Les Hollandois, de leur côté, regarderent la douceur de l'hiver comme une espece de miracle : persuadés que le ciel s'intéressoit à leur salut, ils reprirent courage, avec d'autant plus de raison, qu'ils n'ignoroient pas que la moitié de l'Europe alloit s'unir à eux contre leurs ennemis.

Au commencement du printemps, 1673.
le prince de Condé ſe rendit à Utrecht avec de nombreuſes troupes ; mais elles n'étoient compoſées que de jeunes gens enrôlés pendant l'hiver. C'étoit avec cette armée ſans expérience, & dont Boileau diſoit qu'*elle ſeroit fort bonne lorſqu'elle ſeroit majeure*, que Condé avoit entrepris de ſoumettre la Hollande. L'inondation plus profonde & plus étendue que la campagne derniere, fut pour la République un rempart impénétrable. Envain ſur la foi de quelques Ingénieurs, le Prince employa ſon armée à des travaux immenſes, pour faire refluer dans la mer les eaux qui couvroient preſque toute la ſurface de la terre ; les ouvertures que l'on fit aux digues, pour recevoir l'écoulement de la marée, préſenterent à l'Océan de nouveaux paſſages qu'il franchit avec fureur. Il fallut ſe hâter de les fermer, pour ne pas laiſſer à jamais ſubmergé un pays qui ne doit ſon exiſtence qu'aux travaux, à l'induſtrie & aux arts.

Lettres de Madame de Sévigné, CLXVI.

1673. Le duc de Luxembourg profita de l'inaction forcée de l'armée pour se rendre au siege de Maëstrecht, que le Roi réduisit sous ses loix avec beaucoup de gloire. Après avoir prêté à ce Prince le serment de fidélité pour la charge de Capitaine des Gardes, il retourna auprès de Condé, pour exécuter, sous ses ordres, une entreprise qui n'avoit pas moins d'éclat que celle de Maëstrecht.

Mémoires de Saint-Germain.

C'étoit la conquête de Boisleduc, ville considérable du Brabant Hollandois. La situation de la place, au milieu des marais que forme la riviere d'Aa, ses fortifications extraordinaires, la nombreuse garnison que le prince d'Orange y avoit jettée, & encore plus la difficulté d'en approcher, rendoit le succès de cette expédition incertain, difficile & périlleux : mais accoutumé à triompher des plus grands obstales; irrité d'ailleurs de n'avoir rien fait cette campagne qui répondît à la gloire de son nom, Condé étoit résolu à tout hazarder, pour se ren-

dre maître d'une place dont la conquête entraînoit celle de tout le Brabant. Déja l'on avoit commencé à ſaigner l'inondation qui s'étendoit à plus de deux lieues de la place; l'armée entiere concouroit avec beaucoup d'ardeur à l'exécution des deſſeins de ſon Général, lorſque de nouveaux événements amenerent de nouvelles guerres, & forcerent Condé de renoncer à ſon entrepriſe. 1673.

De tous les Princes jaloux de la gloire & des ſuccès éclatants de Louis XIV, le ſeul électeur de Brandebourg avoit oſé marcher au ſecours de la Hollande accablée. Vaincu & pourſuivi par Turenne, juſques dans le ſein de ſes Etats, il ſigna un traité, auquel il ne fut fidele que juſqu'à ce qu'il eût vu la moitié de l'Europe prête à fondre ſur les Etats de ſon vainqueur.

L'Empereur donna l'exemple; il fut le premier qui entreprit d'arrêter la fortune de Louis XIV. Il n'avoit, auſſi-bien que l'électeur de Brandebourg, d'autres motifs de la guerre

1673. qu'il déclaroit, que ſon inquiétude & ſa jalouſie. Cependant, pour appuyer ſa querelle de quelque prétexte capable d'en impoſer à l'Europe, il ſe déchaîna, dans un manifeſte, contre l'ambition du monarque François, qu'il accuſoit de vouloir s'établir, contre la foi des traités, en Weſtphalie. En même temps il menaça l'électeur de Cologne, les évêques de Munſter & de Strasbourg, de les proſcrire comme des traîtres; le premier, pour avoir vendu à la France les villes de Bonn, de Nuits & de Keyſerverts, & tous pour avoir contracté d'étroites liaiſons avec un Prince qui devenoit de jour en jour plus redoutable à l'empire Germanique.

Au bruit des préparatifs de Léopold, l'Eſpagne, qui s'étoit contentée juſqu'alors de fournir à la Hollande les ſecours ſtipulés par les traités d'alliance, déclara hautement la guerre à Louis XIV. L'eſpérance de recouvrer bientôt les provinces qu'elle avoit cédées

par la paix d'Aix-la-Chapelle, fut le principal motif d'une démarche qui lui fut dans la ſuite plus fatale qu'aux autres Alliés. Le roi de Dannemark, tous les Souverains de l'Allemagne, excepté l'électeur de Baviere & le duc d'Hanovre, céderent à l'exemple & à l'autorité de l'Empereur, appuyés de l'or de la Hollande; ils ne virent plus dans Louis XIV, autrefois leur protecteur contre Léopold, qu'un voiſin plus puiſſant, plus dangereux que le chef même dont ils avoient limité le pouvoir ſous ſes auſpices. 1673.

Le Roi forcé de partager ſes forces contre la multitude d'ennemis qui s'élevoient contre lui, ne penſa plus à la conquête de la Hollande. Le prince de Condé eut ordre d'entrer avec ſon armée dans les Pays-Bas; & Luxembourg reſta à Utrecht pour s'oppoſer au prince d'Orange, qui déja menaçoit cette province avec trente mille hommes.

Il ne manquoit au général François qu'une armée, pour arrêter les efforts du Stadhouder; car on ne

peut appeller de ce nom, un corps
1673. de trois ou quatre mille hommes, qu'il retira des places les moins exposées aux armes des Hollandois, & qui furent les seules forces dont il disposa, pour défendre son gouvernement. Dans ces circonstances, qui rendoient son emploi encore plus difficile que la campagne derniere, il proposa à la Cour d'évacuer les places les moins importantes, afin de former des garnisons une armée capable de contenir le Stadhouder, & d'entretenir en Hollande une guerre ruineuse pour la République.

Dépêche de Lux. à Louv. au 28 Août.

Ce conseil si sage ne fut point approuvé ; le marquis de Louvois persuadé qu'en abandonnant si promptement ses conquêtes, le Roi feroit à toute l'Europe un aveu trop humiliant de foiblesse, écrivit au Duc de conserver, à quelque prix que ce fût, la province entiere qui obéissoit à ses ordres.

Luxembourg remplit le plan de la Cour, qu'il n'aprouvoit pas, comme s'il en eût été l'auteur : ja-

mais il ne donna de plus grandes marques de zele, de vigilance, d'activité & d'application. Nuit & jour à cheval, parcourant toutes les places, veillant continuellement sur les démarches du prince d'Orange, il succomba bien-tôt sous les violents efforts de corps & d'esprit qu'il fit: épuisé, malade, mais soutenu par la grandeur de son courage, il ne voulut jamais quitter le camp volant, à la tête duquel il harceloit & fatiguoit l'ennemi.

1673.

Lettre de M. Stoupe à M. de Louvois, du 7 Sept.

Le mois de Septembre étoit arrivé, que le Stadhouder n'avoit encore osé exécuter aucun des grands projets qu'il méditoit, tant il redoutoit le génie audacieux & fécond en ressources du général François. Honteux enfin d'une inaction qui excitoit les murmures de toute la Hollande, il forma le dessein d'assiéger Naerden; mais dans la crainte d'éprouver devant cette place le même affront qu'à Voerden, il n'y eut point de précaution qu'il ne prît, point de stratagême qu'il ne mît en usage,

pour tromper & écarter Luxembourg. Cependant ſon armée étoit quatre fois plus nombreuſe que celle que les François pouvoient lui oppoſer.

1673.
Ibidem.

D'abord pour encourager ſes troupes, qui n'ayant encore éprouvé que des revers, manquoient abſolument de confiance, il déclara, qu'il donneroit par-tout l'exemple, en s'expoſant le premier au danger; mais auſſi, qu'il puniroit avec rigueur, ſans diſtinction de rang, de grade & de naiſſance, tous ceux qui, dans les combats & les aſſauts, oublieroient les devoirs ſacrés de l'honneur & du patriotiſme. Il partagea enſuite ſon armée en deux corps; le premier alla ſe préſenter devant Bommel, qu'une puiſſante eſcadre tenoit déja inveſtie; l'autre demeura ſous ſes ordres dans le camp qu'il occupoit.

Hiſtoire de Guillaume III.

A la nouvelle de la marche des ennemis, tout malade qu'il étoit, Luxembourg ſe porta à Tiel avec quinze eſcadrons qui compoſoient toutes ſes forces. Le ſiege de Bom-

Hiſtoire de Hollande, de la Neuville, tome IV. pag. 306 & 307.

mel n'étoit qu'une ruſe de la part
du prince d'Orange. Il n'eut pas 1673.
plutôt appris le mouvement de Luxembourg, qu'il alla ſe préſenter
devant Naerden.

De toutes les entrepriſes que pouvoit former le prince d'Orange, c'étoit celle dont le Duc redoutoit le moins le ſuccès, tant à cauſe de l'excellent état de la place, que de la confiance qu'il avoit en la valeur de la garniſon.

La ville de Naerden eſt ſituée ſur le Zuyderſée au nord d'Utrecht, à quatre lieues d'Amſterdam. C'eſt une belle & forte place. Les Etats-Généraux ne la voyoient qu'avec une extrême douleur entre les mains des François, à cauſe des incommodités terribles que recevoit Amſterdam d'un ſi fâcheux voiſinage.

Luxembourg avoit établi dans cette Ville une garniſon de trois mille hommes de vieilles troupes, & l'avoit pourvue d'une immenſe quantité de munitions de guerre & de bouche; au reſte, toutes ces précautions, & la valeur de la gar-

1673. nifon le raffuroient moins fur la deftinée de Naerden, que la réputation de Dupas, qui en étoit le gouverneur. Il avoit une telle confiance en la capacité de cet Officier, qu'il écrivoit à M. de Louvois, en lui rendant compte des qualités & des défauts de tous les Commandants des places conquifes en Hollande, qu'il ne fouhaitoit rien tant que le prince d'Orange s'attachât au fiege de Naerden, dans l'efpérance que la favante & vigoureufe défenfe de Dupas lui fourniroit l'occafion de battre encore une fois les Hollandois. Les Généraux ennemis avoient de Naerden & de fon Gouverneur la même idée que Luxembourg. C'étoit, malgré eux, que le Stadhouder avoit hazardé cette entreprife. Mais on va voir comment ce Dupas fi généralement eftimé, répondit à l'opinion qu'on avoit conçue de fon courage & de fes talents.

Dépêche de Luxembourg à Louvois, du 15 Juillet.

L'avarice, la fource de tant de maux, fut la caufe déplorable de la honte de Dupas & de la perte de

Mémoires pour fervir à l'hiftoire de la guerre de 1672.

Naerden. Cet homme, qui de soldat de fortune, étoit parvenu par ses services & la protection du Vicomte de Turenne, au grade de Maréchal de Camp, avoit acquis dans les armées plus de gloire que de biens; il avoit vécu jusqu'à 50 ans dans une pauvreté honorable. Mais il ne s'étoit pas plutôt vu établi dans une Ville riche & commerçante, qu'il n'avoit songé qu'à réparer les injustices du sort & à s'enrichir. L'argent qu'il amassa en dix-huit mois, fut considérable. Heureux s'il n'en eût préféré la conservation, aux loix de l'honneur & du devoir.

1673.

En effet, à peine eut-il vu le prince d'Orange campé aux portes de Naerden, qu'il craignit que la place ne fût emportée d'assaut, & que sa fortune ne devînt la proie de l'ennemi. Cette lâche & funeste idée l'agita si fort, que loin d'inspirer à la garnison la fermeté nécessaire en une occasion qui attiroit sur lui les regards de l'Europe, il lui communiqua la frayeur dont il

avoit l'ame remplie. Pendant la
1673. durée du ſiege qui ne fut que de
Lettres de Lux. à Louv. du 12, 14 & 18 Sept. quatre jours, il ſe comporta comme un homme qui avoit perdu le courage & le jugement. Enfin, après 48 heures de tranchée ouverte, quoique le foſſé ne fût point comblé, ni la demi-lune emportée, il
Le 12 Sept. battit la chamade. Il eſt conſtant qu'avec quelques étincelles de courage & de génie, il n'y a point de Gouverneur qui n'eût défendu Naerden encore plus de dix jours.

Il n'en falloit pas tant pour être ſecouru. Déja Luxembourg avoit raſſemblé huit mille hommes de toutes les garniſons de la Province : il n'attendoit plus que la cavalerie de l'évêque de Munſter qui étoit en route pour marcher à l'ennemi. Qu'on juge de ſa douleur & de ſa ſurpriſe, lorſqu'on lui annonça que Dupas s'étoit honteuſement rendu, ſans avoir égard aux plaintes & aux reproches de pluſieurs ſoldats, qui frémiſſoient d'indignation de ſa foibleſſe. Le chagrin du Duc augmenta encore en apprenant que le prince

prince d'Orange avoit résolu de lever le siege à son approche, pour ne pas commettre l'armée de la République à l'événement incertain d'un combat. 1673.

Toutes ces circonstances, lorsqu'elles parvinrent à la Cour, affligerent le Roi, & exciterent sa juste colere contre Dupas. Le Duc eut ordre de l'arrêter, & de le juger à la tête du conseil de guerre. Le malheureux Dupas convaincu de lâcheté par la déposition d'un grand nombre de témoins & par le cri des troupes, fut condamné à être dégradé & traîné, la pêle à la main, dans les principales rues d'Utrecht. Plusieurs Officiers, pour s'être comportés à la défense de Naerden, comme les officiers Hollandois à celle de leur patrie, partagerent la honte & le châtiment de leur Commandant.

Lettre du Roi à Lux. du 20 Sept.

Recueil de lettres, t. I. page 277.

On parla diversement dans le monde du jugement de ces militaires. Les uns, comme le marquis de Louvois, le trouvoient trop modéré. *C'est un grand bonheur à*

Lettre du 18 Nov.

M. Dupas, écrivoit-il à M. Robert,
1673. Intendant de la province d'Utrecht, *d'avoir été jugé, comme il a été, puisqu'homme n'a si bien mérité la corde; & que dans le crime dont il étoit accusé, il n'y a point de milieu entre l'absolution & la mort.*

D'autres, au contraire, affecterent de plaindre sa destinée & celle de ses compagnons de fortune. Ils regardoient son arrêt comme trop rigoureux. Mais ils ne considéroient pas que cet exemple, au commencement d'une longue & sanglante guerre, influa peut-être beaucoup sur la conduite des officiers François. Il n'y en eut pas un dans la suite qui ne fît des prodiges de valeur dans la défense des places qui leur furent confiées.

Au reste, les loix de l'histoire ne permettent point de passer sous silence que Dupas entreprit de se justifier aux dépens du duc de Luxembourg. Il l'accusa, dans des mémoires imprimés, de n'avoir pas fait tout ce qui dépendoit de lui pour le secourir. Quoique la dé-

fense du malheureux Gouverneur de Naerden eût été très-mal reçue de la Cour & du public, Luxembourg qui étoit d'une extrême sensibilité sur tout ce qui pouvoit intéresser sa réputation, écrivit une longue lettre au prince de Condé, pour lui rendre compte de sa conduite dans cette affaire. Condé lui répondit ainsi : *Ce qui me donne du chagrin contre vous, c'est de voir que vous vous mettiez en peine de me faire votre apologie, pour vous justifier de n'avoir pas combattu avec sept ou huit escadrons M. le prince d'Orange qui en avoit soixante ou quatre-vingts. C'est bien de vous en effet qu'on doit croire que vous prenez mal votre parti, & que vous évitez l'occasion d'en venir aux mains avec l'ennemi! .... Toutes les fois que je pense à cette malheureuse affaire de Naerden, je ne peux que je ne sois dans une colere terrible contre ce maraut de Dupas, de l'avoir si lâchement rendue, & de voir qu'il vous a ôté par-là une si belle occasion de faire quelque chose d'avantageux pour votre gloire & de très-important pour le service du Roi.*

1673.

Lettre du 18 Oct.

1673. Pour terminer tout ce qui regarde cet événement, Dupas dégradé, ruiné, délivré ensuite à la priere du vicomte de Turenne de la prison perpétuelle à laquelle il avoit été condamné, reprit son ancien courage : il se jetta, la campagne suivante en qualité de volontaire, dans la ville de Grave assiégée par toutes les forces de la Hollande. Il fut tué dans une sortie en combattant vaillamment sous les ordres du brave Chamilly.

Cependant, soit que la contenance fiere de Luxembourg en imposât au prince d'Orange, soit que ce Prince crût qu'il seroit plus avantageux à la cause commune de joindre l'armée Impériale dans l'électorat de Cologne, que de tenter des conquêtes difficiles dans la province d'Utrecht, il se met en route, s'ouvre les passages, & arrive sous les murs de Bonn, où le comte de Montécuculli s'étoit rendu du fonds de l'Allemagne.

Histoire de [Ho]llande, t. [.] p. 311 & [s].

Turenne qui veilloit au salut de l'Alsace & de la Lorraine, n'avoit

pu l'empêcher de passer le Rhin & la Moselle. Il faut avouer pourtant que le général de l'Empereur fut plus redevable du succès de cette belle marche à l'infidélité de l'électeur de Treves, qui, au mépris de la neutralité, lui livra les passages, qu'à sa longue expérience. Dans le même temps, l'armée d'Espagne commandée par le comte de Monterey, vint prendre part aux exploits du prince d'Orange & de Montécuculli. Les trois chefs réunis attaquerent la ville de Bonn, & l'emporterent en neuf jours de tranchée ouverte.

1673.

Le 2 Nov.

A la nouvelle de la perte de Bonn, le duc de Luxembourg qui n'ignoroit pas que l'électeur de Cologne, pour ne pas voir ses Etats ravagés par trois armées, avoit entamé une négociation secrete avec l'Empereur, accourut d'Utrecht, pour sauver Nuits & Keyserverts où étoient déposés d'immenses magasins de vivres & de munitions. Il jetta deux mille cinq cents hommes dans la premiere de ces deux places

Mémoires de Saint-Germain.

ſous les ordres du marquis de Chamilly, & mille dans l'autre ſous ceux de M. de Reveillon. Après cette heureuſe expédition, il retourna promptement dans la province d'Utrecht, que le prince d'Orange menaçoit d'une nouvelle invaſion.

1673.

En arrivant dans la Capitale de ſon gouvernement, il reçut les ordres du Roi pour évacuer toutes les conquêtes de la Hollande, excepté Grave & Maëſtrecht. On a vu plus haut que ſi la Cour, deux ou trois mois auparavant, avoit conſenti à une partie de ce ſacrifice, que les circonſtances rendoient d'une néceſſité abſolue, Luxembourg eût pu former un corps d'armée des garniſons des villes abandonnées, & empêcher la priſe de Naerden. Car enfin, cet exploit eut des ſuites d'autant plus heureuſes pour la République, qu'il rétablit la confiance de ſes troupes. On verra dans la ſuite, que de tous les alliés, ce furent les Hollandois qui combattirent avec le plus de courage à la

ſanglante bataille de Senef.

Au reſte, les ordres de la Cour étoient devenus d'une exécution périlleuſe. Déja le prince d'Orange fortifié par un corps de ſix mille hommes de cavalerie de l'Empereur, avoit détaché le comte de Hornes avec douze mille hommes, & le général Sporck ([a]) avec la cavalerie Allemande ſoudoyée par les Etats-Généraux, pour tenir Luxembourg en échec. Lui-même avec le reſte de ſon armée fut camper ſur la chauſſée de Namur, le ſeul chemin que les François pouvoient prendre pour rentrer dans le Royaume. Enfin, pour achever d'envelopper Luxembourg, & rendre ſa défaite inévitable, le comte de Monterey alla ſe poſter avec les Eſpagnols auprès de Hui.

1673.

Mémoires de S. Germ.

Hiſtoire de Holl. t. IV. p. 318 & ſuiv.

Dans cette ſituation des armées, toute l'Europe regarda le duc de Luxembourg comme perdu. En effet, pour échapper à tant de forces

([a]) Sporck, de valet de tambour, étoit devenu Comte de l'Empire & Général d'armée; il laiſſa cinquante mille écus de rente à ſa famille, & plus de trois millions d'argent comptant.

1673. réunies contre lui ſeul, l'audace qui lui avoit été juſqu'alors ſi heureuſe, ne ſuffiſoit pas; il falloit avec beaucoup d'expérience, un génie ſupérieur.

Lettre de Louv. à Lux. du 20 Sept.

Recueil de lettres, t. I. p. 176.

Sans s'étonner des menaces & des diſpoſitions de l'ennemi, Luxembourg commença par évacuer les villes de Hollande. M. de Louvois toujours inflexible, lui avoit mandé de détruire les fortifications des places qu'il abandonneroit, & même de n'en faire qu'un monceau de cendres & de ruines, s'il prévoyoit que l'ennemi pût s'en ſervir, pour lui rendre ſa retraite impraticable. Depuis les excès commis à Swmerdam & à Bodegrave, Luxembourg paſſoit pour un Général terrible & inhumain; mais il fit bien voir par ſa conduite combien il eſt injuſte de rendre un chef reſponſable de la cruauté & de la licence d'une ſoldateſque effrénée qui ne connoît, dans le ſein de la victoire, d'autres dieux que ſes paſſions. En effet, loin de remplir le miniſtere odieux dont il étoit chargé, il eut l'adreſſe

&

& le bonheur de concilier ce qu'il devoit aux ordres de la Cour, avec les ſentiments de compaſſion qu'il ne pouvoit refuſer à plus de dix mille familles qui euſſent été ruinées ſans reſſource, s'il eût détruit & incendié leur patrie. Il ſe contenta de raſer les principales fortifications des places qu'il évacuoit, & d'impoſer des contributions médiocres ſur les habitants, pour indemniſer le Roi des magaſins qu'il ne pouvoit tranſporter. Les ſommes qu'il retira, quoique conſidérables, ne répondoient point à l'opulence d'un pays qui alloit devenir la principale reſſource de tous les Potentats ligués contre la France.

1673.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la guerre de 1672.

Déja, malgré tous les efforts du comte de Hornes & du général Sporck, il avoit abandonné, ſans perdre un ſeul homme, les villes de Voerden, d'Hardevich, de Créve-cœur, de Bommel, d'Amersfort, de Rheénen, de Wageninghen, d'Erbourg, de Campen, de Hatten, de Stéenvich & de Meppel. Il contint les troupes dans une telle

Mémoires de Saint-Germain.

Mém. pour ſervir à l'Hiſt. de la guerre de 1672.

discipline, qu'il n'y eut pas un soldat qui osât commettre le plus léger désordre, en se retirant d'un pays si riche, & qu'il ne quittoit qu'avec un extrême regret. Après avoir fatigué & trompé les ennemis, il arriva heureusement à Utrecht.

1673.

Cette manoeuvre brillante ne sauvoit pas encore l'armée. Les dangers au contraire, & les obstacles sembloient augmenter de jour en jour. Il falloit traîner après soi, dans cette retraite, trois cents pieces de canon qu'il avoit trouvées dans les villes de Hollande, & plus de trois mille chariots chargés de riches dépouilles, & il manquoit de cavalerie. L'ennemi, maître de l'électorat de Cologne & des places de la basse Meuse, ne lui laissoit d'autre issue pour retourner en France, que la route de Charleroi; & en même temps il lui fermoit les passages avec trois armées, dont la moindre étoit supérieure à la sienne.

Histoire de Holl. t. IV. p. 323 & suiv.

Quoique Luxembourg connût toute la grandeur du péril auquel

il alloit être exposé, il ne laissa pas que de se mettre en route avec seize mille hommes. Il sortit d'Utrecht le 15 Novembre au son des cloches, des trompettes & des tambours. Les Magistrats & les principaux citoyens le conduisirent jusqu'à une lieue d'Utrecht, croyant ne pouvoir témoigner trop d'honneur à un Général étranger qui les avoit gouvernés avec autant d'intégrité que de désintéressement. Le Duc gagna Maëstrecht, où il jetta la nombreuse artillerie qu'il emmenoit de la Hollande. Il campa sous le canon de la place, jusqu'à ce que le colonel Stoup qui lui amenoit le reste des troupes Françoises dispersées dans l'Over-Issel, l'eût joint. 1673.

Cependant le Roi étoit dans de vives alarmes sur la destinée de cette armée. Quoiqu'il eût beaucoup de confiance en Luxembourg, le nombre & la position des ennemis l'inquiétoient. On parloit à la Cour d'envoyer Condé & Turenne avec de nombreuses troupes pour le dégager : déja le comte de Schomberg *Lettre de Madame de Sévigné. CLXXIX.*

1673. avoit pris les devants avec un corps de cavalerie, pour favoriser sa retraite; mais l'habileté de Luxembourg rendit inutile ce secours, qui d'ailleurs s'étoit mis trop tard en route.

D'abord, pour suppléer à la foiblesse de sa cavalerie, Luxembourg ordonna à six cents grenadiers de monter à cheval pour faire le service des dragons. La marche de l'armée, quoiqu'embarrassée par un nombreux attirail de bagage, fut disposée avec tant d'ordre; elle montra une contenance si fiere, que jamais le comte de Hornes & le général Sporck, qui avoient réuni leurs corps, n'oserent l'attaquer. Ce n'étoit pas assez pour Luxembourg de leur échapper; il vouloit illustrer sa retraite par une victoire. Il leur dressa des pieges pour les surprendre; mais soit qu'ils s'en défiassent, soit qu'ils ne jugeassent pas à propos de se mettre à portée d'être combattus, ils ne suivirent l'armée que d'assez loin, & se retirerent ensuite. Les François marcherent alors tranquillement le long de la Meuse;

Dépêche de Lux. du 18, 20, 22 Nov.

ils n'avoient plus à craindre que la rencontre du prince d'Orange & du comte de Monterey. 1673.

L'audace devenoit inutile, & même dangereuse devant des ennemis plus redoutables que ceux dont on venoit d'être délivré : il n'y avoit de moyen de leur échapper que la ruse. Luxembourg l'employa avec autant d'adresse que de succès. Il feignit de renoncer au dessein de rentrer en France par Charleroi ; ses mouvements annonçoient qu'il alloit traverser le Condros & les Ardennes pour gagner Sédan. Le chemin étoit long, difficile & impraticable, sur-tout en hiver, à une armée surchargée de butin. Cependant le Duc en imposa tellement au prince d'Orange par les bruits qu'il fit répandre, & par ses fausses démonstrations, que le Stadhouder, dans la crainte que la proie qu'il attendoit depuis si long-temps, ne lui échappât, marcha à Namur pour le couper d'avec Sédan.

Mém. de Feuquieres, t. II. p. 148. & suiv.

Cette faute prévue & préparée par Luxembourg, lui ouvrit les

1673. chemins de la retraite. Dès qu'il eut vu les rivieres & la chaussée libres, il rebrousse chemin, passe la Meuse; & après une des plus belles marches, arrive à Charleroi le 6 Décembre sans avoir perdu un homme ni un chariot. Les Généraux alliés, dont les troupes étoient épuisées & diminuées par les fatigues horribles qu'elles soutenoient depuis trois semaines, se retirerent avec le chagrin & la honte d'avoir manqué un coup qu'ils avoient eux-mêmes publié dans toute l'Europe comme infaillible & décisif.

Jusqu'ici Luxembourg avoit passé pour un Général hardi, actif, entreprenant; mais sa retraite lui acquit une réputation de sagesse & d'habileté, qui ne laissoit au-dessus de lui que Condé & Turenne. C'est le jugement qu'en porta le Roi lui-même, qui, après avoir donné des louanges magnifiques à une expédition plus utile & plus glorieuse qu'une victoire, lui déclara que, quoiqu'il ne fût pas encore Maréchal de France, il ne commande-

Hist. de Hollande, t. IV, p. 223.

roit déformais fes troupes qu'en chef. Les circonftances qui furvinrent, ne permirent pas à ce Prince de remplir fa promeffe. Luxembourg de fon côté, qui favoit que la vraie gloire d'un citoyen confifte à fervir fa patrie en quelque grade & quelque lieu que ce foit, ne rappella jamais au Roi la parole qu'il lui avoit donnée dans un tranfport de reconnoiffance.

1673.

La moitié de l'Europe s'étoit élevée dans le cours de la derniere campagne contre la France. Au commencement de celle-ci, elle fe vit abandonnée de tous fes alliés, & réduite à fes propres forces. La même main qui avoit foulevé contr'elle la Maifon d'Autriche, le roi de Dannemarck & prefque tout le corps Germanique, détacha le roi d'Angleterre de fes intérêts. Ce fut le prince d'Orange héréditaire, qui venoit d'être déclaré Stadhouder, pour avoir, par fa conftance & fa politique, fauvé l'Etat ébranlé. Il négocia la paix de la Hollande à la Cour d'Angleterre avec beau-

1674.

Hift. de Hollande, t. IV, p. 333.

coup de myſtere. On admire encore
1674. aujourd'hui l'adreſſe avec laquelle il déroba la connoiſſance d'une affaire ſi importante au miniſtere François. Le traité fut ſigné à Weſtminſter ſous les yeux de l'Ambaſſadeur de France & d'un grand nombre d'eſpions de la premiere qualité, auxquels Louis XIV donnoit de fortes penſions, ſans que ce Monarque, d'ailleurs ſi bien ſervi, fût informé autrement que par la voix publique d'un événement ſi imprévu & ſi fâcheux. Le ſeul égard que Charles II lui témoigna en l'abandonnant, fut de lui laiſſer un corps de quinze mille Anglois, qui ſervoit en France depuis le commencement de la guerre. Mais il permit au Stadhouder de lever de ſon côté dans ſes Etats, autant de troupes qu'il le jugeroit à propos, & il lui promit de plus de laiſſer périr, faute de recrues, le corps ſoudoyé par Louis XIV. Au reſte, toutes ces marques d'amitié ne ſatisfirent point encore le prince d'Orange. Il s'appliqua dès-lors à atti-

Hiſt. de Guillaume III, t. I.

rer à la ligue les Anglois dont la haine contre la France ne demandoit qu'à éclater. Bien résolu, s'il ne trouvoit pas Charles II disposé à entrer dans ses vues, d'armer contre lui les Républicains & les factieux de ses Etats, dût-il renverser son trône. En attendant l'occasion de faire éclore de si vastes projets, il se porta pour médiateur du traité, par lequel l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster renoncerent à l'alliance de la France. La défection de ces deux Princes valut à la Hollande une armée de vingt mille hommes, qu'ils entretenoient aux dépens & pour le service de Louis XIV.

1674.

C'est ainsi qu'un Prince de vingt-quatre ans, qui n'étoit que le premier magistrat d'une République que Charles-Quint daignoit à peine compter au nombre de ses provinces, devenoit le héros des ennemis de la France. Sa haine contre Louis XIV consacrée par la jalousie de tous les princes de l'Europe, lui fraya le chemin au trône d'An-

1674. gleterre ; elle le mit à la tête de presque toute la République Chrétienne. Après Charles-Quint, il fut l'ennemi le plus formidable de la France. On verra par la suite de cette histoire, que les François eussent succombé sous ses efforts plus puissants, plus réitérés, plus étendus que ceux du prince Autrichien, si Guillaume d'un génie profond, d'un courage indomptable, d'une ambition sans bornes, eût été aussi heureux à la tête des armées que dans le cabinet, ou plutôt si le ciel n'eût fait naître en France un grand Roi & de grands hommes, pour arrêter un ennemi si fier, si dangereux, si implacable.

Cependant Louis XIV dont le Royaume étoit encore plein de force & de vigueur, peu étonné de la défection rapide & générale de ses alliés, se préparoit à soutenir seul le poids énorme de la guerre. Jamais Roi, par son application & ses lumieres, ne fit un usage plus heureux de la valeur & du zele de ses sujets, des talents de ses Gé-

néraux & de la capacité de ses Ministres. Quatre armées furent formées pendant l'hiver. La premiere destinée à servir en Flandre sous les auspices de Condé, devoit être de cinquante mille hommes ; la seconde beaucoup moins nombreuse étoit consacrée à la défense de l'Alsace & de la Lorraine : elle avoit pour général Turenne. Le comte de Schomberg commandoit la troisieme en Roussillon: enfin, le Roi s'étoit réservé à lui-même la quatriéme, pour soumettre une seconde fois la Franche-Comté. Indépendamment de toutes ces forces qui pouvoient monter à cent dix mille hommes, Luxembourg étoit chargé de la conduite d'un corps de troupes, à la tête duquel il devoit ouvrir au Roi les chemins de la Franche-Comté, & contenir le duc de Lorraine, chargé de la défense de la Province.

1674.

Mémoires de Saint-Germain.

La conquête de la Franche-Comté coûta beaucoup plus au Roi que celle de 1668 ; c'est qu'il ne trouva point de traîtres qui lui vendissent

leur patrie, comme dans ſa premiere expédition. Toutes les places, & ſur-tout Dole & Beſançon, furent défendues avec une vigueur ſurprenante. Luxembourg ſoumit Pontarlier, Ornans, & pluſieurs autres poſtes ; de-là il s'avança ſur les frontieres de l'Alſace, au-devant du duc de Lorraine, qui s'efforçoit d'entrer dans la Province avec un corps de cavalerie. La crainte de s'engager entre Turenne qui commandoit l'armée d'Alſace, & Luxembourg, arrêta le Prince Lorrain ; bientôt après Charles IV retourna en Allemagne, abandonnant la Franche-Comté aux armes de Louis XIV. Sur ces entrefaites le Roi appella auprès de lui Luxembourg, pour lui faire part d'une lettre importante qu'il venoit de recevoir de l'armée de Flandre.

1674.

Ibidem.

Mémoires de Saint-Germain.

Le prince de Condé, dont l'ame pleine de feu, les fatigues de la guerre, & les paſſions avoient uſé, à la fleur de l'âge, le corps plus agile que vigoureux, écrivoit au Roi, qu'aſſiégé d'infirmités, atta-

qué d'une goutte violente, il craignoit de ne pouvoir soutenir le poids du commandement. Il le conjuroit de lui envoyer le duc de Luxembourg, comme le seul homme en qui il eût assez de confiance, pour décider des opérations, sur son rapport & ses lumieres, ou pour le mettre à la tête de l'armée en sa place un jour de bataille, si les douleurs de la goutte l'empêchoient de monter à cheval. Pour comprendre toute l'inquiétude du Roi, il faut savoir que, malgré ses efforts, les armées qu'il avoit mises sur pied, ne répondoient point à celles des ennemis. Trente mille hommes en Alsace contre soixante & dix mille, cinquante mille dans les Pays-Bas contre quatre-vingt-dix mille. On ne pouvoit se flatter du salut de l'Alsace, de la Lorraine & de la Champagne menacées par les alliés, qu'en voyant Turenne & Condé à la tête des armées. Cependant, à la veille des événements les plus critiques, le Roi étoit sur le point d'être privé de l'un des deux appuis de son

1674.

trône, à moins qu'il ne lui donnât
1674. pour Lieutenant-Général un homme à qui il venoit de promettre de ne l'employer qu'en chef. Dans cette ſituation, le Roi prit le parti le plus honnête ; il communiqua la lettre de Condé à Luxembourg, & le laiſſa le maître de ſa deſtinée. Luxembourg ne balanca pas un inſtant : il répondit au Roi que *bon ſang en lui ne pouvoit mentir*, & qu'il étoit diſpoſé à ſacrifier l'intérêt de ſa gloire à ce qu'il devoit à l'Etat & à la confiance dont l'honoroit le grand Condé. Dès le lendemain, il partit pour l'armée de Flandre, où il fut reçu avec une joie égale du Prince & des troupes.

Mais ce ſacrifice généreux manqua de lui devenir funeſte. Outre le duc d'Enguien qui partageoit en quelque ſorte l'éclat & les honneurs du commandement, avec un pere dont il étoit tendrement chéri, le prince de Condé avoit pour Lieutenants-Généraux le duc de Navailles, le comte de Rochefort & le chevalier de Fourilles. Tel étoit alors

l'ordre établi dans les armées du Roi. Les Maréchaux de France & les Officiers généraux du même grade rouloient entr'eux. Luxembourg qui avoit commandé toute sa vie Rochefort & Fourilles, se soumit sans peine à l'usage. Il n'en fut pas de même de M. de Navailles, qui, malgré toute sa vertu, jaloux peut-être des marques d'amitié & de confiance que Condé prodiguoit à Luxembourg, déclara qu'il ne marcheroit jamais l'égal d'un Officier Général, qui commençoit à peine l'apprentissage de la guerre, lorsqu'il étoit déja constitué en grade. Il appuyoit ses prétentions sur le titre de Capitaine-Général qu'il avoit autrefois obtenu de la Cour, & sur les commandements en chef qu'il avoit exercés plusieurs fois. A ces raisons, Luxembourg n'en opposoit pas de moins fortes : la promesse récente du Roi, de ne l'employer qu'en qualité de Général, la qualité de Feldt-Maréchal dans l'armée des alliés; enfin il citoit autant de commandements que

1674.

Navailles, & la voix publique ajou-
1674. toit qu'ils avoient été remplis avec encore plus de gloire & de ſuccès. Il eſt conſtant que les vœux de Condé, de d'Enguien, de l'armée entiere étoient pour Luxembourg; mais la Cour penſa autrement, & décida en faveur de Navailles.

Lettres manuſcrites de Lux. à Louv. du 10 Juillet.

Luxembourg regarda ce jugement comme un outrage. Il ſe plaignit amérement du Miniſtre de la guerre, qu'il accuſa d'être l'unique auteur de l'horrible dégoût qu'il eſſuyoit. Il lui écrivit qu'il reſpectoit l'ordre établi dans les armées; mais que cet ordre devoit être général, & qu'il ne concevoit pas, que par une diſtinction odieuſe, on dût renverſer les loix en faveur de M. de Navailles, & au préjudice d'un homme tel que lui; qu'une ſi grande injuſtice alloit le forcer à une retraite, qui lui feroit d'autant plus pénible, qu'il feroit privé à jamais de la joie & de la gloire de ſervir le Roi.

Soit que le marquis de Louvois n'eût influé en rien ſur le jugement de

de la Cour, ſoit qu'il cherchât ſeulement à calmer l'indignation du Duc, il ſe juſtifia avec beaucoup plus de modération, qu'on ne ſemble en attendre d'un Miniſtre auſſi fier qu'abſolu. Dans une lettre datée du 20 Juillet, il le conjure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ne point céder à ſon reſſentiment, à la veille de parvenir à la premiere dignité de la guerre. *Je ne ſaurois trouver de termes*, dit-il, *pour vous bien expliquer la peine où je ſuis ſur ce qui vous regarde. Au nom de Dieu, modérez votre chagrin. Pourriez-vous avoir la penſée de devenir habitant de Ligny, tandis que vos ennemis ſeroient à la tête des armées. Si j'avois moins d'inquiétude pour vous, je vous gronderois de vos injuſtices pour moi; mais je vous les pardonne toutes, pourvu que vous cachiez votre reſſentiment.*

1674.

Reponſe de Louv. du 14.

Les conſeils de Louvois ne firent aucune impreſſion ſur Luxembourg: il continua toujours de lui attribuer la mortification qu'il avoit reçue. Dans une nouvelle lettre du 18

Juillet, après lui avoir rapellé les
1674. raisons qu'il croyoit avoir de se plaindre de lui, il lui parle ainsi au sujet du bâton de Maréchal de France : *La charge de Maréchal ne m'a jamais assez ébloui pour lui sacrifier mon honneur. Je n'ai point oublié que plusieurs de mes prédécesseurs ont commandé les Maréchaux de France sans l'être eux-mêmes. Si je n'ai pas encore acquis leur réputation, personne au moins ne me reprochera de n'avoir pas fait tout ce qui dépendoit de moi, pour marcher sur leurs traces.*

Condé qui ne voyoit qu'avec douleur la France prête à perdre par une retraite précipitée, le guerrier qu'il regardoit comme le plus digne de le remplacer, trouva le secret de le conserver au service : il le détacha avec un corps de troupes, pour veiller au salut de la frontiere de Champagne, que le comte de Souches, Général de l'Empereur, menaçoit d'envahir avec trente mille hommes. Luxembourg qui n'en avoit que dix mille, couvrit Dinant, Philippeville,

Charleville, avec tant d'art que Souches n'osa en tenter la conquête. 1674.
Ce Général conduisit son armée au camp du prince d'Orange, auquel s'étoit déja joint le comte de Monterey. Les forces des alliés furent alors infiniment supérieures à celles de France; ce qui obligea Luxembourg de s'approcher de Condé.

Le prince d'Orange déclaré généralissime des trois armées combinées, étoit secondé par les comtes de Souches, de Monterey, de Valdeck, le duc de Lorraine, aïeul de l'Empereur régnant, le duc de Holstein, le prince de Vaudemont, & le marquis d'Assentar, tous Généraux pleins de valeur & d'expérience. La grandeur de ses projets répondoit à celle de ses forces, il vouloit entamer la campagne par une victoire qui lui ouvrît les chemins de la Champagne & de Paris.

Histoire de Hollande, t. IV. p. 351 & suiv.

Le plan de Condé réduit à la défensive, étoit d'arrêter par la seule science des campements, dans laquelle il excelloit, cette multitude d'ennemis. Bien résolu de n'enga-

ger d'action, qu'autant que la fortune lui présenteroit les moyens de vaincre, sans hazarder sa gloire & son armée. Une faute de l'ennemi le mit à portée de livrer plutôt qu'il ne pensoit, le combat le plus long & le plus furieux de cette guerre. En conséquence du dessein qu'il avoit formé, le prince d'Orange avoit marché aux François retranchés derriere la riviere de Piéton. Il perdit deux jours en de vains efforts pour les arracher de ce poste excellent. Mais voyant que Condé se moquoit de ses tentatives, il décampa pour prendre Charleroi, & entrer ensuite en Champagne. Dans sa retraite, il prêta le flanc aux François; la tête de son armée étoit arrivée à Mons, que l'arriere-garde n'étoit pas encore sortie du village de Senef. C'étoit là l'occasion qu'attendoit Condé pour combattre. Ce Prince qui, à la supériorité des talents, joignoit une connoissance profonde du pays qui étoit le théâtre de la guerre, savoit qu'il étoit désormais impossible au

1674.

M'moire D. M. D. L. F.

Prince de venir au ſecours de l'arriere-garde compoſée d'Eſpagnols. Il l'attaqua donc avec cette rapidité d'exécution qui caractériſe toutes ſes actions. 1674.

Tel étoit l'ordre de bataille de l'armée. Luxembourg, à qui Condé vouloit donner des marques éclatantes d'eſtime & d'amitié, commandoit la droite; Navailles, la gauche. Condé toujours accompagné du duc d'Enguien qui eut la gloire de lui ſauver la vie en ce combat, ne prit point de poſte & ſe trouva par-tout. Rochefort conduiſoit la maiſon du Roi. Fourilles & Montal commandoient l'infanterie. *Le 11 Août.*

Au moment que Condé s'apperçoit que l'arriere-garde protégée par quatre mille chevaux détachés des trois armées, commence à défiler, il ordonne à l'aile droite, où étoit la Maiſon du Roi, de fondre ſur l'ennemi, & de le couper d'avec le corps de bataille. Luxembourg exécuta cet ordre avec le plus grand ſuccès. L'infanterie Eſpagnole, au

1674. lieu de pourſuivre ſa route, rentra dans le village de Senef; elle y fut attaquée & forcée par Montal, qui tua ou prit tous ceux qui défendoient ce poſte.

Pendant ce temps-là Condé tailloit en pieces les quatre mille chevaux dont on a parlé ci-deſſus. Tout ce que put faire le prince de Vaudemont, qui commandoit l'arriere-garde, fut de gagner, avec les débris de ce corps, le village de Saint-Nicolas-des-Bois. Il ſe prépara dans ce poſte, que la nature avoit fortifié de bois, de défilés & de ravins, à ſoutenir l'attaque des François.

Cependant le prince d'Orange accouroit au ſecours de Vaudemont avec le corps de bataille; mais quelque rapide que fût ſa marche, il n'arriva que pour être le témoin du carnage & de la fuite des ſiens. Déja Condé, ſans donner à Vaudemont le temps de ſe reconnoître, l'avoit attaqué à la tête de la Maiſon du Roi & de la Gendarmerie; il le renverſa ſur les Hol-

landois du corps de bataille, qu'il mit en fuite, sans que le prince d'Orange, qui se comporta en Héros, pût les retenir, ni par ses prieres, ni par ses menaces. Forcé lui-même de céder à la fortune, il se retira assez loin du village de S. Nicolas, où le comte de Souches le joignit avec l'avant-garde de l'armée. 1674.

Tout autre Général que le grand Condé se feroit trouvé satisfait d'un si beau triomphe. Le champ de bataille étoit jonché de six mille Espagnols ou Hollandois tués sur la place; il y en avoit davantage de pris, avec plus de cent drapeaux ou étendarts. Le trésor, les équipages des alliés étoient tombés entre ses mains, & une si grande victoire ne lui avoit pas coûté trois cents hommes. Mais l'ame de Condé remplie de la maxime de César, qui croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire, sembloit prendre de nouvelles forces à la vue de l'ennemi qui se rallioit. Il entreprit de le défaire entiérement, & de rendre cette jour-

née encore plus glorieuſe pour lui
1674. que celles de Rocroi, de Northingue & de Lens. Certes, s'il eût pu raſſembler ſon infanterie occupée à ramaſſer les dépouilles de l'ennemi éparſes dans la plaine, & la mener ſur le champ au prince d'Orange, c'en étoit fait des alliés, qui paroiſſoient dans la plus grande confuſion; mais il ſe paſſa plus de deux heures, avant qu'il fût poſſible de ramener le ſoldat au drapeau; il n'en fallut pas davantage pour ſauver les ennemis.

En effet, le prince d'Orange qu'on laiſſoit ainſi reſpirer, profitoit en grand Capitaine de ces inſtants prétieux. Après avoir ranimé le courage de ſon armée, il la rangea en bataille ſur un terrein entrecoupé de haies, de défilés & de buiſſons, & couvert de ravins profonds & de hauteurs. Aidé de l'expérience de Souches, du génie du duc de Lorraine, & des lumieres de Valdeck, il tira de la ſituation des lieux tous les avantages imaginables; ſon infanterie & les dragons furent

furent poſtés dans les haies ; il garnit les hauteurs , & ſur-tout celle du village du Fay qui étoit au centre de la bataille , de cavalerie & de dragons ; enfin il établit ſur le bord des ravins des batteries de canons chargés à cartouche , pour arrêter la premiere fureur des François. Condé dont l'impatience égaloit le courage , au déſeſpoir de voir l'ennemi ſe fortifier ainſi , ne put prendre ſur lui d'attendre que ſon infanterie fût entiérement réunie pour commencer un nouveau combat ; il ſe mit à la tête des corps à meſure qu'ils arrivoient , & les conduiſoit lui-même à la charge. C'eſt ainſi que le feu de ſon génie l'emporta au-delà du plan qu'il s'étoit tracé à lui-même. Heureux , ſi voyant qu'il ne pouvoit attaquer avec toutes ſes forces une armée qui , quoique battue en partie , étoit encore d'un tiers plus nombreuſe que la ſienne , & de plus retranchée dans un poſte preſqu'inacceſſible , il eût ſongé à une retraite ſalutaire. Mais la Providence avoit 1674.

marqué ce jour, pour être le dernier de plus de vingt-cinq mille hommes rassemblés de toutes les parties de l'Europe.

1674.

Le combat recommença donc sur les deux heures après-midi. Il est inutile de dire qu'il fut un des plus terribles dont nos annales nous conservent le souvenir. Les François firent des efforts surprenants. Mais les Alliés excités par la haine, la vengeance & le désespoir, les repousserent avec un horrible carnage. Luxembourg, dont le nom seul faisoit frémir les Hollandois depuis la campagne de 1672, eut principalement à combatre les troupes de cette nation, réputées par Condé les plus mauvaises des Alliés, & qui, encouragées par le prince d'Orange, témoignerent ce jour-là plus de fermeté que les Espagnols & les Allemands mêmes. On regarda comme une espece de miracle, que Luxembourg qui combattit toujours au plus fort de la mêlée, n'eût point été blessé. A son exemple, il n'y eut pas un seul Of-

ficier ni un Soldat de l'aile qu'il commandoit, qui préférant la mort à la honte, ne fît au-delà de ce qu'il étoit en droit d'exiger. Le duc de Navailles, digne rival de Luxembourg, le duc d'Enguien, le comte de Rochefort, Fourilles, Montal, seconderent de leur côté Condé avec un zele & une émulation dignes des plus grands éloges. Les quatre derniers furent bien-tôt mis hors de combat par les blessures qu'ils reçurent. 1674.

Cependant quoique l'infanterie Françoise parût entiérement rebutée d'un combat si long & si opiniâtre, Condé s'acharnoit toujours sur le village de Fay. Il ordonna aux Suisses de marcher; mais pour toute réponse, les régiments de cette brave nation, qui avoient prodigieusement souffert, jettent leurs armes & se couchent par terre; Condé, sans s'arrêter à des instances inutiles, envoya prier Luxembourg de marcher au poste qu'il avoit résolu d'emporter. *Mém. du M. D. L. F.*

Cet ordre, s'il eût été exécuté, *Mém. de S. Germ.*

livroit la victoire à l'ennemi. En
1674. effet, Luxembourg, à l'œil de qui rien n'échappoit dans une bataille, venoit de s'appercevoir d'une manœuvre hardie & brillante du comte de Souches. Ce vieil & habile Général avoit fait passer la cavalerie Allemande de la droite à la gauche, pour tomber sur le flanc de l'armée Françoise. Au lieu donc de se rendre auprès de Condé, Luxembourg lui fit dire, que loin d'abandonner un poste d'où dépendoient le salut de l'armée & la victoire, il falloit le fortifier sur le champ de nouvelles troupes. Condé porta du mouvement de Souches le même jugement que le Duc; il lui envoya un renfort, à l'aide duquel il arrêta Souches, & repoussa les Hollandois qui avoient regagné du terrein. Il fut arrêté à son tour par le prince d'Orange, qui vint le combattre avec des troupes fraîches. Ce fut dans cette partie du champ de bataille qu'il y eut le plus de sang répandu. La nuit même ne fut pas capable de modérer la fureur des combat-

tants; ils s'acharnerent les uns ſur les autres à la ſeule clarté de la lune: Luxembourg, après des efforts inouis, enfonça quelques bataillons Hollandois, & renverſa les eſcadrons qui les ſoutenoient. Enfin ſur les onze heures du ſoir, la lune ayant diſparu, le combat ceſſa. Les deux armées reſterent chacune ſur le terrein qu'elle occupoit au milieu des morts & des bleſſés. Condé ſe diſpoſoit à commencer le lendemain, à la pointe du jour, un nouveau combat; mais il n'y avoit gueres que lui dans les deux armées, qui eût encore envie de ſe battre. En effet les François épouvantés de la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, ne ſoupiroient qu'après la retraite. Les Alliés encore plus maltraités, les prévinrent, & décamperent deux heures avant le jour, après avoir fait une décharge générale d'artillerie & de mouſqueterie.

1674.

Hiſtoire de Hollande, t. IV. p. 366.

Mém. du M. D. L. F.

Tel fut le ſuccès du mémorable & triple combat de Senef, de Saint-Nicolas-aux-Bois, & du Fay. Il dura

dix-ſept heures, & coûta la vie à
1674. plus [a] de vingt-ſept mille hommes, dont près de la moitié François. Les Alliés oſerent s'attribuer la victoire, parce qu'ils avoient conſervé une partie de leur poſte; mais les trophées conſiſtants en un nombre prodigieux de priſonniers, de drapeaux & d'étendards, dépoſerent contr'eux, & apprirent à toute l'Europe quel étoit le véritable vainqueur.

Le prince d'Orange, quoique vaincu, acquit dans cette célebre journée une gloire égale à celle de Condé. On fut perſuadé dans les deux armées, que ſans le génie, l'activité & le courage héroïque du Stadhouder, les Alliés auroient été entiérement défaits.

Dans la relation que Condé envoya à la Cour de cette action ſanglante, il donna de ſi grands éloges à la conduite & à la valeur du duc de Luxembourg, que le Roi ſe crut obligé de lui écrire de ſa pro-

[a] Les Curés du voiſinage enterrerent vingt-ſept mille cadavres dans un eſpace de deux lieues.

pre main pour le féliciter & le remercier : *Si vous n'aviez pas déja mérité toute mon estime par les services que vous m'avez rendus en tant d'actions*, lui dit ce Prince reconnoissant, *je ne pourrois la refuser aux marques de courage & d'habileté que vous venez de témoigner en ce dernier combat. Je suis charmé que mes Gardes se soient autant distingués qu'ils l'ont fait.*

1674.

Lettre du Roi à Lux. du 18 Août.

Cependant le prince d'Orange qui vouloit soutenir aux yeux de l'Europe le titre de vainqueur qu'il s'étoit arrogé par une jactance indigne d'un grand homme, se fortifie de nouvelles troupes, & s'approche de Condé pour lui livrer une nouvelle bataille. Mais le Général François, en choisissant des postes avantageux, déconcerta les vues des Alliés. Enfin, pour ne pas perdre en mouvements inutiles une campagne qui, dans le plan du Stadhouder, devoit être si funeste à la France, les Alliés s'attacherent au siege d'Oudenarde.

Relation de la campagne de 1674.

Cette ville étoit d'une force &

1674. d'une étendue médiocre ; mais elle avoit pour défenseurs le marquis de Ranes & Vauban. La tranchée fut ouverte le 15 Septembre. Trois jours après, l'ennemi attaqua, & emporta la contrescarpe au prix du sang de près de deux mille hommes. Il étoit temps de marcher au secours des assiégés qui ne pouvoient pas encore, malgré la valeur & l'art, défendre la place plus de quatre jours.

Le 20. Condé passe l'Escaut, partage son armée en trois corps, se met à la tête du premier, & donne le commandement des deux autres à Luxembourg & à Navailles. Son dessein étoit d'attaquer séparément & en même temps les trois armées ennemies dans leurs lignes. A l'approche des François, le prince d'Orange assembla le conseil, & proposa aux autres Généraux d'épargner à Condé la moitié du chemin. Cet avis également sage & vigoureux fut rejetté. Les comtes de Souches & de Monterey, qui avoient encore l'imagination remplie de la

Hist. de Hollande, tom. IV. p. 374 & suiv.

terrible journée de Senef, refuserent absolument de commettre 1674.
leurs troupes à l'événement incertain d'une nouvelle action. Dès le lendemain ils décamperent à l'aide d'un brouillard épais, qui sauva leur arriere garde d'une défaite certaine. Tout ce que put faire le prince d'Orange ainsi honteusement abandonné, fut de se réfugier sous le canon de Gand. On conçoit quel dut être le chagrin du Prince : il se plaignit amérement aux Cours de Vienne & de Madrid de la conduite de Souches & de Monterey. L'un & l'autre lui fut sacrifié. Mais la campagne n'en étoit pas moins perdue. Car on regarda comme de foibles avantages pour les Alliés, la conquête de Grave que le comte de Chamilly leur remit après quatre-vingts six jours de tranchée ouverte, & celle de Hui & de Dinant, places très-mal fortifiées. Le prince de Condé, dont l'armée étoit diminuée de moitié par les détachements qu'il avoit envoyés en Alsace, n'avoit pu marcher au secours de

ces deux dernieres villes.

1674. Turenne ſe couvrit cette campagne d'une gloire immortelle. Il ſauva par la ſeule ſupériorité de ſes talents l'Alſace & la Lorraine contre une multitude prodigieuſe d'Allemands qu'il battit en différents combats.

1675. Quelque brillants que fuſſent les ſuccès de la France, ils n'étoient pas aſſez déciſifs pour déterminer les Alliés à la paix. Il y avoit pourtant un congrès ouvert à Cologne ſous la médiation de l'Angleterre & de la Suede. Mais les Alliés & ſur-tout l'Empereur avoient une telle confiance en leurs forces, qu'ils ne cherchoient qu'à traîner la négociation en longueur. Ils ne vouloient mettre les armes bas, qu'après avoir reſerré la France dans les bornes preſcrites par les traités de Munſter & des Pyrénées. On ne doit pas paſſer ſous ſilence que le duc de Luxembourg autoriſé par le Roi, réclama dans le congrès de Cologne, & enſuite dans celui

de Nimegue ([a]), la province dont il portoit le nom. Mais on n'eut pas plus d'égard aux droits de son épouse, qu'à ceux de la Maison de la Trémoille sur le royaume de Naples. Les enfants du Duc ont depuis renoncé à des tentatives infructueuses, pour recouvrer le patrimoine de leurs ancêtres maternels. 1675.

Cependant l'Empereur toujours rempli du desir de prolonger une guerre dans laquelle il n'envisageoit que des succès, frappe le coup le plus hardi, & vient enfin à bout de rompre le congrès de Cologne. Le prince Guillaume de Furstemberg, Ministre-Plénipotentiaire de l'électeur de Cologne, qui, sur la foi du droit des gens & la protection des Couronnes médiatrices, regardoit le congrès comme un asyle sacré, est enlevé, transporté dans un château en Autriche, & condamné à perdre la tête à cause de ses liaisons intimes avec la France. L'amitié du Pape lui sauva, à

([a]) Il envoya en qualité de son Agent, Saint-Germain, son Capitaine des gardes.

la vérité, la vie; mais il fut traité
1675. comme un criminel d'Etat, & renfermé dans une étroite priſon. A la nouvelle de cet attentat, Louis XIV cria à l'infraction du droit des nations. Pour toute réponſe, l'Empereur fit ſaiſir dans Cologne une ſomme aſſez conſidérable qui appartenoit à la France. Les plaintes du Roi redoublerent; il rappella ſes Ambaſſadeurs, & demanda vengeance de tant d'injures aux rois d'Angleterre & de Suede. Mais il ne put intéreſſer dans ſa querelle que le dernier. Charles XI, jeune, ardent, ambitieux, avide, comme ſes ancêtres, de combats & de conquêtes, exigea de l'Empereur une ſatisfaction éclatante de l'affront fait à ſa médiation. Sur ſon refus il lui déclara la guerre, ainſi qu'à ſes Alliés. Quelques Ecrivains prétendent que la Cour de Suede céda plutôt à l'argent de la France qu'à ſes raiſons. Quoi qu'il en ſoit, Charles XI s'embarqua dans cette guerre avec plus de courage que de prudence.

Il eut à combattre le roi de Da-

nemarck, l'électeur de Brandebourg
& tous les Princes de la basse Al- 1675.
lemagne, jaloux des établissements de la Suede dans l'Empire. Le feu de la guerre s'étendit des Pyrénées jusques dans la Norwege, & les malheurs de la République Chrétienne se multiplierent. Mais au lieu des victoires dont la Suede s'étoit flattée, elle n'éprouva que des revers. Louis XIV seul profita de la diversion qu'elle fit; il fut déchargé, moyennant quelques subsides, du fardeau de la guerre contre le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg & plusieurs Princes dont les troupes ne parurent plus sur le Rhin ni dans les Pays-Bas.

Malgré le nouvel ennemi qui venoit de s'élever contr'eux, les Alliés formerent sur le Rhin, en Flandre & sur la Moselle des armées beaucoup plus nombreuses que celles que la France put leur opposer. Mais Louis XIV plus prévoyant, plus actif, mieux servi que ses ennemis, les prévint dans les Pays-Bas. Dès la fin de Mars, il parut

1675. dans ces riches provinces à la tête d'une armée de quatre-vingts mille hommes qu'il partagea en différents corps. Le duc d'Enguien, le maréchal de Créqui, les ducs de Luxembourg & de la Feuillade, le comte de Rochefort, commandoient toutes ces troupes qui agissoient de concert: ils reconnoissoient pour Généralissime le prince de Condé. Le Roi lui-même ne se réserva que le commandement d'un corps qui campoit auprès de Charleroi. Le succès couronna la sagesse du Roi. Dinant fut emporté par le maréchal de Créqui; Hui, par le comte de Rochefort; & la citadelle de Liege, par le comte d'Estrade. Peu après le duc d'Enguien vint assiéger Limbourg défendue par une garnison de trois mille hommes.

Histoire de Hollande, de la Neuv. t. IV. p. 412.

A la nouvelle du siege de cette derniere place, le prince d'Orange s'ébranla avec une armée de cinquante mille hommes, composée d'Espagnols & de Hollandois. On s'attendoit à une bataille, par la

raiſon que depuis le rappel des comtes de Souches & de Monterey, le prince d'Orange ſe trouvoit le maître abſolu de ſes opérations, & qu'il deſiroit ardemment d'en venir aux mains avec les François. Le Roi, de ſon côté, n'eut pas plutôt appris la marche & les deſſeins de l'ennemi, qu'il appella auprès de lui Condé & Luxembourg, & s'avança juſqu'entre Tongres & Maëſtrecht. La bataille ſembloit inévitable; mais le prince d'Orange, dont la cavalerie étoit inférieure à celle des François, ne voulut point combattre que la cavalerie Allemande & Lorraine, qui avoit hiverné ſur la Moſelle, ne l'eût joint. Pendant ce temps-là, Limbourg capitula. 1675.

Après cette conquête, le Roi détacha Luxembourg avec un corps d'armée, pour porter la terreur & le ravage dans toute l'étendue du Brabant. Le Duc exécuta les ordres du Roi avec ſa rapidité ordinaire: il pénétra juſqu'aux portes de Bruxelles, d'Anvers, de Malines & de

Mémoires de Saint-Germain.

Relation de la camp. de 1675.

Hiſt. de Hollande, t. IV. p. 414. & 415.

Louvain, diſſipant les troupes qui
1675. ſe préſentoient à lui, & contraignant cette Province floriſſante à de grandes contributions. Le cri des peuples qui étoient les malheureuſes victimes de cette expédition, ſe fit entendre au prince d'Orange, qui ſe hâta de quitter les bords de la Meuſe. Quelque rapide que fût ſa marche pour couper Luxembourg de la grande armée, celui-ci trouva le ſecret de ramener ſes troupes victorieuſes & chargées de butin, au camp du prince de Condé.

Le Roi étoit déja retourné en France. Il avoit laiſſé à Condé le ſoin de veiller au ſalut de ſes anciennes & de ſes nouvelles conquêtes avec une armée de quarante mille hommes. Le maréchal de Créqui défendoit les bords de la Moſelle avec un corps de dix mille; le reſte des troupes que le Roi avoit conduit dans les Pays-Bas, fut envoyé en Alſace.

Cependant le prince d'Orange qui, avec les ſeules forces de l'Eſpagne & de la Hollande, comptoit

ſous

ſous ſes drapeaux plus de cinquante
mille hommes, renvoie la cavale- 1675.
rie Allemande ſur la Moſelle, &
s'avance juſqu'à Hall, dans le deſ-
ſein d'aſſiéger Ath. Condé décon-
certa ce deſſein en renforçant à
propos la garniſon de la ville me-
nacée. Il choiſit enſuite un camp
dans lequel le prince d'Orange
n'oſa entreprendre de le combattre.

Telle étoit la ſituation des armées
dans les Pays-Bas, lorſque tout-à-
coup on apprit la mort de Turenne,
qui, à la veille de recueillir les
fruits d'une campagne auſſi labo-
rieuſe que ſavante, avoit été tué
d'un coup de canon. Luxembourg
donna des larmes avec toute la
France, à la mort imprévue de ce
grand homme, qui l'avoit comblé
dans tous les temps de marques par-
ticulieres d'eſtime & d'amitié. Peu
après il reçut le bâton de Maréchal
de France. Cet honneur fut commu-
niqué en même temps à Mrs d'Eſtra-
des, de Navailles, de Schomberg,
de la Feuillade, de Vivone & de
Rochefort. Mais ce qui diſtingua

Luxembourg de ses collegues, c'est
1675. la confiance que le Roi lui témoigna, en lui donnant dans ces conjonctures aussi délicates que difficiles le commandement général de l'armée de Flandre. Condé alla se mettre à la tête de l'armée d'Allemagne. Le choix du Roi fut reçu avec un applaudissement général des troupes d'Alsace & de Flandre.

Lettres de Madame de Sévigné. CCIX. & CCX.

Les affaires étoient dans une espece de crise. Déja Montécuculli, malgré le courage & l'habileté du comte de Lorge à la journée d'Altenheim, étoit entré en Alsace ; il menaçoit la Lorraine d'une invasion ; & pour comble de malheur, il n'y avoit plus d'armée sur la Moselle depuis la défaite entiere du maréchal de Créqui à Consarbrick. On sait que ce Général infortuné, trahi par la lâcheté de quelques Officiers, fut livré lui-même au vainqueur avec la ville de Treves, qu'il avoit entrepris de défendre. Enfin les séditions qui avoient éclaté l'année précédente en Guyenne & dans la Bretagne, n'étoient pas tellement

éteintes, qu'une légere étincelle ne pût les rallumer : il ne falloit peut-être qu'un nouveau désastre pour plonger la France dans les plus affreux périls. 1675.

Mais Condé & Luxembourg, chargés dans ces moments critiques des destinées de l'Etat, rappellerent bientôt la confiance par la sagesse de leur conduite. On dit que le premier, en quittant l'armée des Pays-Bas, dit tout haut qu'il auroit bien voulu entretenir l'ombre de Turenne pour prendre la suite de ses desseins, & entrer dans ses vues, & la connoissance profonde qu'il avoit du pays qui étoit le théâtre de la guerre. Il est constant que Luxembourg n'avoit rien à desirer de ce côté-là; possédant la confiance intime de Condé auquel il succédoit, dépositaire de ses secrets, plein de ses projets, il se montra aussi le digne éleve de ce Prince qui l'avoit honoré tant de fois de ses leçons.

Lettre de Madame de Sévigné. CCX.

Avec une armée réduite à moins de trente mille hommes, à cause

des détachements que Condé avoit
1675. conduits en Alſace, il falloit ſauver toutes les places de la frontiere, expoſées aux armes de l'ennemi. Le prince d'Orange les menaça tour à tour d'un ſiege. Mais toujours prévenu par Luxembourg, qui à chaque pas l'arrêtoit par la ſeule ſcience des campements, il appella à ſon ſecours les troupes victorieuſes de Créqui à Conſarbrick; ſon armée monta alors à plus de ſoixante mille hommes. Il n'y avoit point de ſuccès dont les Alliés ne ſe flattaſſent; cependant tel fut l'aſcendant du génie de Luxembourg, que le Prince ſe vit réduit à n'oſer rien entreprendre.

Hiſt. de Hollande, t. IV. p. 424.

Honteux enfin, & déſeſpéré d'être le ſeul Général des Alliés, qui, avec la plus formidable de leur armée, n'eût rien exécuté de toute la campagne, le Stadhouder entre dans le Hainaut, & s'attache au ſiege de la ville de Binch défendue par trois cents hommes; il la prit en peu de jours, & déchargeant ſur elle tout le poids de ſa colere, il

la réduisit en cendre. C'est à cet exploit que se bornerent les vastes projets des ennemis qui, après la mort de Turenne, la défaite de l'armée de la Moselle, & la prise de Treves, avoient compté sur la conquête de la meilleure partie de la Flandre. Luxembourg entra à son tour dans le pays ennemi ; il emporta en neuf heures le château de Thuyn, place très-forte sur les frontieres du Brabant. Il réduisit aussi une multitude de petits postes, qui resserrerent extrêmement les Alliés dans leurs quartiers d'hiver. Enfin les partis de l'armée de France surprirent toujours, & battirent ceux de l'ennemi. 1675.

Tel fut le succès de la campagne de 1675 en Flandre, une des moins éclatantes, & peut-être une des plus glorieuses du maréchal de Luxembourg. Qui, à la vue de la conduite de ce Général, ne se rappelle celle du maréchal de Saxe en 1744? Mêmes conjonctures, mêmes vues, mêmes talents, mêmes événements. Il faut avouer que les

grands hommes ont souvent dans
1675. leur marche des traits de ressemblance, dont on ne peut s'empêcher d'être frappé.

Condé avoit fait en Alsace une campagne qui n'étoit pas moins glorieuse ; la seule terreur de son nom fit lever à l'ennemi le siege d'Haguenau, & la supériorité de sa manoeuvre celui de Saverne. Mais Montécuculli réduit à repasser le Rhin, frappa dans sa retraite un coup de maître ; il se saisit du poste de Lauterbourg, qu'on lui laissa imprudemment fortifier. Cette faute fut d'autant plus funeste à la France, que la perte de Lauterbourg entraîna celle de Philipsbourg ; mais il ne faut point anticiper sur des événements qu'on va bien-tôt développer avec plus d'étendue.

Dès les premiers jours de l'année
1676. où nous entrons, le Roi nomma les Généraux de ses armées. Le maréchal de Navailles obtint le commandement de celle de Catalogne ; le maréchal de Vivone fut envoyé en Sicile, dont une partie des habitants

avoit levé l'étendart de la révolte contre l'Espagne. Le Roi se destina à lui-même la gloire d'enlever en Flandre quelques places aux Espagnols ; il devoit avoir sous ses ordres MM. de Créqui, de Luxembourg, de la Feuillade, de Schomberg & de Lorge. Son dessein, après avoir exécuté le plan qu'il avoit tracé, étoit de distribuer ainsi les nombreuses forces dont il se faisoit accompagner : une partie devoit se rendre en Alsace ; une autre sur la Moselle ; & le reste ayant Luxembourg à sa tête, devoit contenir les Alliés en Flandre. Enfin la conduite de la guerre en Alsace étoit reservée au grand Condé.

1676.

Mém. pour servir à l'hist. de la guerre de 1672.

Mais ce Prince, qui depuis plusieurs années ressentoit toutes les incommodités d'une vieillesse prématurée, pensoit déja sérieusement à la retraite ; l'exemple du connétable Vrangel qui, après avoir rempli l'Europe de sa réputation & de ses exploits, avoit eu la douleur de voir la gloire de vingt campagnes éclipsée par les disgraces d'une

ſeule, faiſoit une forte impreſſion
1676. ſur l'ame de Condé. Il ſavoit que les mêmes douleurs dont il ſe plaignoit, avoient empêché le général Suédois d'agir & de vaincre : il craignoit la même deſtinée. Retenu cependant par l'amour de la patrie, à laquelle il ne pouvoit ſe diſſimuler qu'il fût néceſſaire, il déclara au Roi, qu'il étoit prêt de partir pour l'Alſace ; mais en même temps il lui inſinua, qu'il eſpéroit de S. M. qu'elle lui aſſocieroit le duc d'Enguien dans le commandement de l'armée. Louis XIV avoit certainement de Condé la même opinion que toute l'Europe ; il le regardoit comme le plus grand homme de guerre qui fût en France ; il eſtimoit auſſi beaucoup le duc d'Enguien, qui avoit donné par-tout de grandes marques de courage, de zele & d'application. Enfin le ſalut de Philipsbourg, dont il s'agiſſoit cette campagne, le touchoit infiniment. Mais telle étoit la délicateſſe de ce Prince fier & jaloux de ſon autorité, qu'il ne pouvoit ſoutenir l'idée qu'on lui arrachât les graces

graces & les bienfaits. Sur le ſeul ſoupçon que Condé avoit voulu profiter des circonſtances, pour élever le Duc au commandement, il aima mieux ſe priver des ſervices du pere, que de voir le fils, en quelque ſorte, malgré lui, à la tête de ſes armées. 1676.

On n'eut pas plutôt appris que Condé ne commanderoit pas en Alſace, que preſque tous les Maréchaux de France ſolliciterent avec ardeur cet emploi. Ils n'en voyoient que l'éclat, ſans en connoître le danger. Condé plus inſtruit, avoit beau dire : *Ah! le beau poſte, ah! le joli commandement juſqu'au mois d'Août.* Aucun d'eux n'étoit touché d'un diſcours que l'événement ne juſtifia que trop. Le maréchal de Lorge encore tout brillant de la gloire acquiſe au combat d'Altenheim contre Montécuculli, fier de la qualité de neveu de Turenne, ſous lequel il avoit fait l'apprentiſſage de la guerre, croyoit qu'on ne pouvoit lui refuſer ce commandement. Le maréchal de Duras fon-

Lettre de Madame de Sévigné.

doit ſes prétentions à peu-près ſur
1676. les mêmes titres.

Mais au défaut de Condé, le public croyoit que le choix du Roi ne pouvoit regarder que Créqui, Schomberg ou Luxembourg.

Le premier étoit né avec des talents ſublimes pour la guerre; mais on lui reprochoit des défauts qu'on ne voit qu'avec une peine extrême dans un grand homme. Il paſſoit pour haut, fier & avare; on ajoutoit qu'il étoit haï des troupes, & principalement des Officiers peu accoutumés à trouver de l'orgueil, en France, dans leurs ſupérieurs. Il faut cependant avouer, à la gloire du maréchal de Créqui, qu'il ne ſe fut pas plutôt apperçu, que les défauts dont on vient de parler, avoient contribué à ſes diſgraces la derniere campagne, qu'il s'appliqua à ſe vaincre lui-même. Il eut le bonheur & la gloire de réuſſir, au point qu'on l'eût pris pour un autre homme. En effet, le reſte de ſa vie il ne ſe fit pas moins reſpecter par ſa politeſſe, ſon

affabilité & son désintéressement, 1676.
que par sa valeur & son génie. Mais le Roi ignoroit le changement salutaire que l'infortune avoit opérée dans son ame ; d'ailleurs il ne pouvoit oublier la journée de Consarbrick, dans laquelle Créqui avoit été battu par un homme qui n'avoit joué toute sa vie qu'à la bassette. Ce Prince crut le traiter favorablement, en lui laissant le commandement de l'armée de la Moselle qu'il avoit eu l'année précédente.

Lettre de Sévigné, CCVIII.

Le maréchal de Schomberg s'étoit rendu célebre par de grandes victoires en Portugal contre les Espagnols ; il passoit avec raison pour un grand Capitaine. Cependant il n'avoit pas tout-à-fait soutenu dans cette guerre la haute opinion qu'on avoit conçue de lui. Le Roi croyoit avoir remarqué en lui plus de précaution que d'audace, plus d'expérience que de génie, plus de lenteur & d'incertitude que d'activité. On l'accusoit de n'avoir pas saisi rapidement en Catalogne, où

Mém. pour servir à l'hist. de la guerre de 1672.

il commandoit l'armée, toutes les
1676. occafions qui s'étoient préfentées de vaincre. Au furplus, le marquis de Louvois faifoit obferver au Roi, que Schomberg, Allemand & Proteftant, avoit de grands biens & beaucoup d'amis en Allemagne; qu'il y avoit lieu de craindre que ce Général ne ménageât trop les Princes de l'Empire, & fur-tout ceux de fa religion. Le Roi qui avoit de grands projets en Flandre, le deftina à fervir dans fon armée avec les maréchaux d'Humieres, de Lorge & de la Feuillade.

Tout concouroit donc à donner ce commandement fi envié au Maréchal de Luxembourg. Ses fuccès qui n'avoient été balancés par aucuns revers, la conquête de l'Over-Iffel, la victoire de Woerden, la prife des camps retranchés de Swemerdam & de Bodegrave, le falut des conquêtes du Roi en Hollande, dûe principalement à fes talents, fa retraite d'Utrecht, la gloire qu'il s'étoit acquife au combat de Senef, la fageffe avec laquelle il avoit tenu

en échec toutes les forces des Alliés la campagne derniere, enfin l'amour & la confiance du soldat; voilà les titres qui déterminerent le Roi en sa faveur. 1676.

Au reste, Luxembourg ne se laissa pas tellement éblouir par l'éclat d'un choix qui le couvroit de gloire, qu'il ne comprît le danger qu'il y avoit à succéder dans les circonstances les plus critiques à Turenne & à Condé. Il ne connoissoit l'Alsace que par la carte, & les entretiens fréquents qu'il avoit eus avec ces deux grands hommes; mais il n'ignoroit pas que l'Allemagne entiere alloit s'ébranler pour la conquête de Philipsbourg dont la garnison n'avoit cessé, depuis le commencement de la guerre, de porter le fer & le feu dans les plus belles provinces de l'Empire. Tous les amis de Turenne, l'assuroient que ce grand homme disoit ordinairement, que s'il voyoit jamais Philipsbourg bloqué ou assiégé, il n'en tenteroit pas même le secours par l'impossibilité de

Lettres manuscrites de Villeroi, de Bouflers & de Talard à Luxembourg.

réussir, mais qu'il dédommageroit le
1676. Roi de la perte de cette forteresse par la conquête de Strasbourg ou de Fribourg. Le sentiment de Turenne, appuié de celui de Condé, n'étoit que trop suffisant pour inquiéter un Général aussi jaloux de la réputation des armes du Roi que Luxembourg.

Les affaires étoient encore dans une situation plus déplorable qu'on ne le pensoit à la Cour. Non-seulement Montécuculli s'étoit saisi, comme on l'a indiqué ci-dessus, du poste de Lauterbourg; mais il avoit aussi emporté les châteaux situés aux environs de Philipsbourg. La place fut investie pendant tout l'hiver par une multitude de paysans ruinés par les courses de la garnison. Ils s'étoient cantonnés dans les bois voisins, d'où ils surprenoient les partis qui sortoient de la Ville.

Mém. pour servir à l'hist. de la guerre de 1672.

Mémoires de Saint-Germain.

Le maréchal de Rochefort qui commandoit sur les frontieres de l'Alsace & de la Lorraine, reçut ordre de reprendre le poste de Lau-

terbourg, avant que les ennemis l'eussent fortifié. Mais Rochefort, 1676.
avec beaucoup de courage & d'esprit, n'avoit aucune des grandes qualités qui constituent un Général. Il manquoit sur-tout de prévoyance & d'activité; c'étoit lui qui dans la campagne de 1672, avoit été cause qu'Amsterdam & toute la Hollande n'étoient pas tombés au pouvoir du Roi, en négligeant de se saisir de Muyden. Malgré cette faute & le cri public, il n'avoit point été exclus du commandement, par l'amitié du marquis de Louvois, que l'on accusoit d'avoir quelquefois plus d'égard à la soumission des Généraux qu'à leurs talents.

Quoi qu'il en soit, les reproches qu'il essuia sur la campagne de Hollande, ne le rendirent ni plus appliqué ni plus vigilant. Il couronna même dans le temps dont on parle, toutes ses fautes par la plus grande que Général ait jamais faite. *Mém. du M. D. L. F.*

D'abord, malgré les ordres du Roi qui le pressoient sans cesse de reprendre Lauterbourg, & de ra-

vitailler Philipsbourg, Rochefort
1676. ne s'ébranla qu'au mois de Février. Il avoit ſous ſes ordres cinq régiments & un convoi immenſe de munitions de guerre & de bouche, qu'il devoit jetter dans la place. Sur ſa route, on lui amena quelques officiers Allemands qui s'étoient laiſſé prendre exprès, pour l'aſſurer que le duc de Lorraine,
Ibidem. qui étoit encore à Vienne, marchoit à lui avec une armée entiere. Qui le croiroit? Rochefort fut aſſez crédule pour ajouter foi à une nouvelle qui devoit lui paroître ſi ſuſpecte; & ſans s'informer de la vérité du fait par ſes partis & ſes eſpions, il ſe hâta de ramener ſes troupes & ſon convoi ſur la Moſelle, en s'aplaudiſſant du bonheur avec lequel il avoit échappé à l'ennemi. Mais il ne tarda pas à reconnoître le piege groſſier qu'on lui avoit tendu. La honte d'avoir ſi mal exécuté les ordres du Roi, la douleur & le regret d'être la cauſe certaine de la perte de Philipsbourg, le jetterent dans une maladie de langueur, dont

il mourut dans le cours du printemps.

Bien-tôt après le marquis de Bade-Dourlach, qui commandoit l'armée des Cercles, enchanté du succès de la ruse avec laquelle il avoit écarté le général François, travailla sans relâche à rendre les approches de Philipsbourg impénétrables. Il fit abattre une quantité prodigieuse d'arbres dans les forêts qui couvroient son camp ; il éleva ensuite de distance en distance des retranchements & des forts qu'il garnit d'artillerie, & qu'il revêtit de fossés larges & profonds, dans lesquels on fit entrer l'eau du Rhin : c'est dans cette situation qu'il attendit l'infanterie que l'Empereur devoit lui envoyer, pour assiéger Philipsbourg dans les formes. 1676.

Mémoires de Saint-Germain.

Quelque grands que fussent les obstacles que Luxembourg prévoyoit, & ceux qu'il ne prévoyoit pas, il étoit bien résolu de déployer toutes les forces de son génie, soit pour tenter le secours de Philipsbourg, soit pour dédommager la France de cette perte par la conquête

1676. d'une place importante. Son imagination vive & féconde enfanta les projets les plus beaux, les plus dignes du nom François; cette campagne eût été fertile en grands événements, si les lenteurs, les incertitudes, & enfin les ordres du Cabinet ne lui eussent lié les mains.

Dans l'impatience où il étoit de prendre une connoissance particuliere du pays qui étoit le théâtre de la guerre, il partit dès le mois de Mars pour l'Alsace. Il s'aboucha sur sa route avec le maréchal de Rochefort, qui déja malade de chagrin d'avoir si mal répondu à la confiance du Roi, ne lui donna que de foibles éclaircissements sur ce qu'il lui importoit le plus de savoir. Arrivé à Schelestat, Luxembourg fit fortifier cette place, ainsi que Haguenau & Saverne: car l'Empereur ne bornoit pas ses vues à la seule conquête de Philipsbourg; il aspiroit à celle de l'Alsace & de la Franche-Comté; il vouloit rétablir le duc de Lorraine sur le trône de ses ancêtres. C'est dans le dessein

Mémoires de Saint-Germain.

d'exécuter de ſi grands projets, qu'il envoya toutes ſes forces ſur le Rhin. 1676.
Outre l'armée Impériale, celle des Cercles, à laquelle tous les Princes & les Etats Germaniques avoient contribué, étoit conſidérable. Le célebre Montécuculli avoit été nommé Généraliſſime de toutes ces troupes. Mais ayant appris la retraite de Condé, il déclara à l'Empereur, qu'après avoir eu l'honneur de meſurer ſon épée contre Kuprogli, Turenne & Condé, il ne vouloit pas hazarder ſa gloire contre des Généraux qui ne faiſoient que commencer à commander les armées. Sur ſon refus, le choix de l'Empereur tomba ſur le duc de Lorraine. Ce Prince étoit le plus illuſtre éleve de Montécuculli, comme Luxembourg de Condé.

L'armée Françoiſe ne fut aſſemblée qu'à la fin de Mai; elle n'étoit compoſée que de vingt-cinq mille hommes, parmi leſquels on comptoit huit mille Anglois qui ſervoient en Alſace depuis le commencement de la guerre; mais elle

1676. devoit être fortifiée dans la ſuite par de nombreux détachements de l'armée de Flandre, qui déja ſous la conduite du Roi & de Monſieur, avoit fait la conquête de Condé & de Béthune.

En ſortant de leurs quartiers, les ſoldats Anglois commirent de grands excès; pluſieurs déſerterent, non comme on le publia, parce qu'ils n'avoient plus le maréchal de Turenne à leur tête, mais par l'avarice honteuſe de leurs Officiers qui les laiſſoient manquer de tout. Le premier ſoin de Luxembourg, après avoir fait la revue de ces troupes, dont le triſte état le toucha ſenſiblement, fut d'obtenir de la Cour, qu'elle payeroit aux Officiers tout ce qui leur étoit dû, à condition qu'ils donneroient des habits & des ſouliers aux ſoldats. Cet acte de juſtice & d'humanité, joint à la haute idée que les Anglois avoient de ſa valeur & de ſa franchiſe, lui captiva le cœur de tous ces braves gens; il n'y en eut pas un ſeul parmi eux qui ne lui té-

Dépêche de Luxembourg à M. de Louv. du 28 Mai.

moignât, dans toute la campagne, autant d'attachement & de respect qu'à Turenne même.

1676.

Cependant l'armée Impériale étoit en marche ; déja elle étoit arrivée à Brumpt dans le dessein de pénétrer en Lorraine. Le Maréchal s'avança à sa rencontre pour rompre ce projet. Bientôt les deux armées se trouverent en présence l'une de l'autre à Kaukelberg. Elles n'étoient séparées que par un ruisseau couvert de haies. Luxembourg passa le ruisseau pour aller observer la position de l'ennemi ; mais il avoit eu la précaution de poster derriere les haies dont on vient de parler, quelques régiments d'infanterie & de dragons, pour favoriser sa retraite. Il remarqua par l'étendue du terrein qu'elle occupoit, que l'armée Impériale étoit plus nombreuse qu'il ne se l'étoit figurée ; elle étoit d'ailleurs campée si avantageusement sur une hauteur, qu'il jugea qu'il seroit également difficile & dangereux d'entreprendre de l'attaquer. Cependant le duc de Lorraine

Dépêches de Luxembourg à Louvois des 6 & 8 Juin.

1676. ne pouvant ſouffrir que le Général François approchât ſi près de ſon camp, détacha le comte de Tilly, Général-Major, avec un gros corps de cavalerie pour le combattre. A l'aſpect des Impériaux, le Maréchal ſe retire & repaſſe le ruiſſeau. Tilly le ſuit avec plus de courage que de précaution. Mais tout à coup il eſt arrêté par le feu des troupes Françoiſes embuſquées derriere les haies. Tilly entreprit envain de les forcer. Après un combat de deux heures, il fut tué, & ſon détachement mis en fuite. Cette action coûta la vie à cinq cents Impériaux, & environ à quatre-vingts François. Le marquis de Bouffiers qui commandoit les dragons, fit des prodiges de valeur.

Mémoires de Saint-Germain.

Les deux armées reſterent ainſi en préſence pendant pluſieurs jours, ſouffrant également de la diſette des fourages, & n'oſant ni l'une ni l'autre paſſer le ruiſſeau pour en venir à une action générale. Sur ces entrefaites, Luxembourg ayant appris qu'il lui venoit un renfort de

ſix mille hommes, jugea à propos de décamper pour marcher à ſa rencontre. Il étoit temps ; car le duc de Lorraine inſtruit de la marche de ce corps, avoit déja envoyé une partie de ſa cavalerie pour s'emparer des paſſages de Saverne, & l'enlever.

1676.

Mémoires de Feuquieres, t. II. p. 317.

Mais la retraite étoit difficile en préſence d'un Général auſſi vigilant que le duc de Lorraine. Avant que l'armée Françoiſe pût gagner Saverne, il falloit qu'elle franchît un défilé très-long, qui aboutit au village de S. Jean-des-Choux. Ce défilé étoit commandé par des hauteurs, d'où il étoit aiſé à l'ennemi d'écraſer les François, s'il s'en rendoit maître. Cependant Luxembourg, après avoir pris toutes les précautions imaginables, ſe met en route. Arrivé au défilé ; il jette à droite & à gauche pluſieurs régiments d'infanterie Françoiſe & Angloiſe ſous les ordres du comte d'Hamilton, pour empêcher l'ennemi de gagner les hauteurs.

Le duc de Lorraine ne s'apperçut

1676. qu'à la pointe du jour de la retraite des François; mais il ne perdit pas un inſtant pour les pourſuivre. Il les atteignit bientôt ; & les deux armées marcherent pendant pluſieurs heures, avec un ordre admirable, à la portée du mouſquet l'une de l'autre. Le duc de Lorraine ne voulut point s'engager dans le défilé que l'armée Françoiſe traverſoit, qu'il ne ſe fût rendu maître des poſtes avantageux occupés par Hamilton. Il l'attaque donc, mais avec tant de furie, que le déſordre ſe répand parmi les Anglois & les François : tout ce que put faire Hamilton, après avoir perdu du terrein, fut de rallier ſes troupes, & de les engager à tenir encore quelques inſtants, en leur faiſant eſpérer un prompt ſecours. Le ſecours parut bientôt en effet ; c'étoit Luxembourg lui-même qui le conduiſoit. Le combat devint alors furieux ; il s'agiſſoit du ſalut de l'armée Françoiſe. On vit Luxembourg mener lui-même les eſcadrons à la charge. Il fut vaillamment & heureuſement ſecondé

Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. de la guerre de 1672.

secondé par les Anglois ; le comte d'Hamilton, leur Commandant, paya de sa vie la gloire qu'il acquit ce jour-là. Enfin les François excités par l'exemple de leur Général, firent de si grands efforts, qu'ils enfoncerent les cuirassiers de l'Empereur. Le duc de Lorraine voyant ses troupes ébranlées, sonna la retraite. Le Maréchal continua sa marche, & gagna la riviere du Sor, sur les bords de laquelle il se retrancha.

1676.

Dès le lendemain, l'armée Impériale parut sur une hauteur, d'où elle foudroya pendant trois jours le camp des François avec une fureur extrême ; ceux-ci répondirent à ce feu avec celui de leur artillerie, qui ne consistoit qu'en vingt pieces de canon. On se tua de part & d'autre quelques centaines d'hommes. Mais enfin le duc de Lorraine voyant qu'il lui étoit également impossible de pénétrer dans ses Etats, & d'intercepter les troupes qui arrivoient au Maréchal, ramena à Kaukelberg son armée diminuée de plus de huit cents hommes tués aux deux com-

Mémoires de Feuquieres, t. II. p. 395.

bats dont on vient de parler.

1676. Juſqu'ici le Maréchal avoit rempli toutes les vues de la Cour, en fermant à l'ennemi les chemins de la Lorraine, & ſur-tout en l'empêchant de joindre le marquis de Dourlach devant Philipſbourg. Le Roi, en parlant de la conduite de ſon Général, dit hautement qu'il n'étoit pas poſſible d'agir avec plus de ſageſſe & de capacité. Il eſt conſtant qu'il n'y avoit gueres d'autres moyens de ſauver Philipſbourg que de tenir le duc de Lorraine en échec pendant la campagne. Jamais le marquis de Dourlach qui bloquoit Philipſbourg, n'eût oſé, avec la ſeule armée des Cercles, ouvrir la tranchée ; ou bien il auroit eu la honte de lever le ſiege, puiſque fortifié d'une partie de l'infanterie Impériale, il ne ſe rendit maître de cette fortereſſe, qu'après avoir été ſouvent ſur le point d'échouer.

Mémoires de Saint-Germain.

Mais pendant que Luxembourg, dont l'armée augmenta alors juſqu'au nombre de quarante mille hommes, ſe flattoit d'arrêter loin de

Philipſbourg le duc de Lorraine, la ville de Straſbourg livroit le paſſage à ce Général. Il embarqua ſur le Rhin ſon artillerie, ſes bagages, ſon infanterie, qu'il conduiſit en peu de jours devant Philipſbourg. Ce ne fut pas la ſeule infidélité que Straſbourg commit au mépris de la neutralité qu'elle avoit ſignée. Elle fournit de vivres les armées ennemies, & elle tranſporta dans leur camp toutes les munitions de guerre, ſans le ſecours deſquelles Philipſbourg n'eût pas été conquis. Dans la crainte cependant de voir Luxembourg juſtement irrité, porter le fer & le feu dans ſon territoire, elle lui offrit auſſi des vivres. Luxembourg exigea de plus que la Régence lui livrât auſſi paſſage ſur ſon pont. Cette demande qui n'avoit rien que d'équitable, fut rejettée d'une voix unanime.

1676.

Mémoires de Saint-Germain.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 8 Juillet.

Luxembourg s'attendoit à ce refus. Mais il ne bornoit pas ſa vengeance aux actes d'hoſtilité que les Straſbourgeois ſembloient craindre. Il avoit conçu un projet plus

1676. grand; c'étoit de ſoumettre au Roi cette ville Impériale, qui avoit toujours abuſé de la neutralité pour favoriſer l'ennemi, & tromper les François. La conquête de Straſbourg eût dédommagé, avec éclat la France, de la perte de Philipſbourg qu'elle livroit, pour ainſi dire, à l'ennemi. L'exécution au reſte de ce projet étoit beaucoup plus facile qu'on ne le croyoit; les fortifications de Strasbourg étoient négligées en beaucoup d'endroits; elle n'avoit pour défenſeurs qu'une milice bourgeoiſe incapable de ſoutenir les attaques des troupes Françoiſes. Il eſt vrai qu'elle comptoit ſur l'armée du duc de Lorraine; mais ſi ce Prince eût oſé marcher à ſon ſecours à travers un pays dévaſté, il auroit ruiné ſa cavalerie, ce qui l'eût mis hors d'état de combattre. D'ailleurs Luxembourg avoit tellement combiné ſon projet, qu'il ne demandoit au Roi que quinze jours pour le mettre en poſſeſſion de cette grande ville. L'éclat de cette entrepriſe plût

Mémoires de Saint-Germain,

beaucoup à la Cour : on promit au Maréchal tous les ſecours qu'il demandoit. Les préparatifs étoient déja commandés ; Luxembourg alloit marcher pour inveſtir la place, lorſqu'il reçut des ordres contraires à ceux qu'il avoit obtenus. Le marquis de Louvois lui écrivit que l'intention du Roi étoit qu'il renonçât au ſiege de Strasbourg, pour ne s'occuper que des moyens de faire lever celui de Philipsbourg.

1676.

Lettres de Louvois & de le Tellier des 18, 20, 24 Juillet.

Voici quelle fut la raiſon qui obligea ainſi la Cour à changer de deſſein. Avant que d'entamer la campagne, le duc de Lorraine dont le génie égaloit le courage, prévoyant que la France ne manqueroit pas de venger ſur Strasbourg la perte de Philipsbourg, avoit employé les reſſorts les plus puiſſants auprès de la République Helvétique, pour l'engager à prendre Strasbourg ſous ſa protection. Les Suiſſes étonnés depuis la conquête de la Franche-Comté, de ſe voir entourés preſque par-tout des Etats

d'un Prince dont on leur exagéroit
1676. ſans ceſſe la puiſſance & l'ambition,
Mémoires de Saint-Germain. ne virent pas d'un œil ſatisfait qu'il ſongeât encore à s'agrandir dans leur voiſinage; ſur le bruit qui ſe répandit du ſiege de Strasbourg, ils conjurerent le Roi de laiſſer la liberté à une ville qu'ils regardoient comme leur alliée. Louis XIV, pour ne pas aigrir cette nation, dans un temps où preſque toute l'Europe étoit liguée contre lui, aima mieux diſſimuler les injures qu'il avoit reçues des Strasbourgeois, que de les punir.

Pendant ce temps-là le duc de Lorraine raſſuré ſur la deſtinée de Strasbourg, ſe livroit tout entier au ſoin de réduire Philipsbourg.

Philipsbourg eſt ſitué, comme on ſait, ſur la rive droite du Rhin à l'embouchure de la Saltza. Cette forteresſe la plus conſidérable des frontieres de l'Allemagne, n'eſt éloignée que de deux lieues de Spire, & de ſix de Landau. Des marais profonds l'environnent de toute part; elle n'eſt acceſſible que du

côté du Rhin ; mais les François avoient épuiſé toutes les reſſources de l'art pour la fortifier dans cet endroit. Indépendamment d'un ouvrage à cornes revêtu de briques & de pierre de taille auquel aboutiſſoit un pont bâti ſur pilotis, ils avoient élevé deux forts, l'un en deçà, l'autre au-delà du Rhin. Les environs de Philipsbourg étoient alors couverts de bois qu'on a depuis abattu. Charles du Fay, Maréchal de camp, Officier plein de courage & de talents, commandoit dans la place ; il avoit ſous ſes ordres trois mille hommes de vieilles & excellentes troupes. Mais il s'en falloit bien qu'il eût la quantité de poudre & de plomb, indiſpenſablement néceſſaire pour un ſiege qui ne pouvoit manquer d'être long, ſanglant & opiniâtre.

1676.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. de la guerre de 1672.

Le premier ſoin du duc de Lorraine, après avoir renforcé l'armée de Dourlach de pluſieurs régiments d'infanterie, fut de venir camper ſur la rive droite du Rhin dans une plaine appellée *la petite*

Flandre. Il ſe rendit maître du cours
1676. du fleuve, en établiſſant un pont
Ibid. de bateaux près du village de Rouſſen. Le Rhin, en cet endroit, ſe partage en quatre branches, & forme trois iſles, dans leſquelles il poſta une partie de ſon infanterie. Il fortifia auſſi les poſtes de Graben & de Gnauden; enfin il creuſa devant ſon camp de larges foſſés dans leſquels il fit entrer l'eau du Rhin. On avoit ſeulement menagé de diſtance en diſtance des débouchés d'où pouvoient ſortir ſix eſcadrons de front. Par ſa poſition, le duc de Lorraine avoit le fleuve à ſa droite, à ſa gauche & derriere lui. Ainſi retranché comme dans une iſle, il auroit défié une armée quatre fois plus nombreuſe que celle des François.

C'étoit pourtant dans ce camp, d'où il couvroit l'armée de Dourlach, qu'il falloit le forcer, pour ſecourir Philipsbourg. Le Maréchal profondément occupé de ce grand objet, interrogeoit ſans ceſſe tous ceux qui avoient une connoiſſance

plus

plus particuliere du pays. Il n'y eut pas un ſeul Officier qui ne lui peignît avec une force extrême les dangers & les obſtacles inſurmontables qu'il auroit à combattre. Jacquier, cet homme célebre qui, à la ſcience des détails, & à l'art de faire ſubſiſter une armée, joignoit l'expérience & le coup d'œil d'un Général, le conjuroit de ne pas hazarder une entrepriſe que Turenne lui-même avoit jugée impoſſible.

1676.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 26 Juillet.

D'après tous ces éclairciſſements, Luxembourg ſe confirma dans la réſolution de ne marcher au duc de Lorraine, qu'après avoir tenté tous les moyens poſſibles de l'arracher du poſte qu'il occupoit. Il propoſa à la Cour d'entrer en Allemagne, & de ravager les Etats des Princes, pour les forcer à rappeller leurs troupes de devant Philipsbourg. Ce projet ne fut point approuvé : le temps qu'on employa à examiner pluſieurs autres plans qu'il forma, fit perdre l'occaſion de les exécuter. Enfin on s'arrêta à celui-ci. Le

1676. maréchal de Créqui, avec l'armée de la Moselle renforcée d'une partie des troupes de Flandre, devoit s'approcher du duc de Lorraine, l'attaquer ou le tenir en échec, pendant que Luxembourg fondroit avec la sienne sur les lignes du marquis de Dourlach. L'entreprise étoit pleine de dangers & d'obstacles. Mais enfin Créqui ne la regardoit pas comme impraticable. Peut-être que ces deux Généraux prévenus l'un pour l'autre de la plus haute estime, pleins de ressources & d'audace, également zélés pour la gloire du nom François, & agissant de concert, eussent battu l'ennemi, & délivré Philipsbourg.

Lettres de Créqui à Lux. des 23 & 26 Juillet.

Quoi qu'il en soit, ce projet n'eut pas plus de suite que ceux dont on a parlé. On n'en auroit point fait mention, s'il ne servoit à faire connoître le génie actif & entreprenant du Maréchal. Ce fut la nouvelle du siege de Maëstrecht, qui força la Cour à abandonner l'entreprise. Non-seulement les troupes promises à Créqui n'arriverent

point ; mais il lui fut ordonné d'envoyer presque toute son armée à Schomberg chargé du soin de secourir Maëstrecht. On sait que Schomberg, au seul bruit de sa marche, eut le bonheur & la gloire de faire lever le siege. 1676.

Enfin Luxembourg, sur les nouvelles qu'il reçut de du Fay, comprit qu'il n'y avoit d'autre moyen de sauver Philipsbourg, que de combattre le duc de Lorraine. Mais il n'osoit prendre sur lui l'événement d'un combat dont la perte eût entraîné celle de l'Alsace & de la Lorraine. Il écrivit au Ministre de la guerre pour avoir un ordre positif. Il ne dissimuloit pas la grandeur du péril : *Il n'est pas impossible*, disoit-il, *que malgré les obstacles qu'il y a à surmonter, l'armée du Roi composée d'excellentes troupes ne batte l'ennemi. Mais vous savez ce qui arrive quelquefois à la guerre. On prend de sages mesures ; on combat en gens d'honneur ; & tel est le caprice de la fortune, que l'événement ne répond point à nos vœux.* Louvois n'étoit ni moins inquiet ni

Dépêche de Luxembourg du 18 Juillet.

moins agité que Luxembourg. Le
1676. salut de Philipsbourg étoit l'objet
qui l'intéressoit le plus; mais la seule
idée de hazarder une armée florissante
à un danger aussi évident,
le faisoit frémir. Enfin, après avoir
varié quelque temps dans ses réponses,
il écrivit au Maréchal que
le Roi s'en reposoit uniquement sur
ses lumieres, & que si son armée
recevoit quelqu'échec considérable,
il ne prétendoit pas le rendre
responsable de ce désastre; il ajoutoit
ensuite dans une apostille ces
mots : *Au nom de Dieu, n'engagez
point de combat sans quelque apparence
de succès.*

Muni enfin des ordres qu'il sollicitoit
depuis long-temps, Luxembourg
Le 2 Août. s'ébranla du camp de Sultz
qu'il occupoit depuis le 22 Juillet.
Il prit sa route par Vissembourg &
Landau, & arriva à Amback à une
lieue de l'armée ennemie. Dès le
lendemain, il alla la reconnoître;
il la trouva rangée en bataille dans
l'excellent poste dont on a fait la
description ci-dessus; elle étoit

renforcée des meilleures troupes des affiégeants. Pour marcher à elle, il falloit traverfer un bois affez épais, & enfuite fe former à la portée du moufquet, dans un terrein qui ne pouvoit contenir plus de dix mille hommes. D'après ces obfervations, le confeil jugea qu'on ne pouvoit attaquer le duc de Lorraine dans fes lignes, fans la plus infigne témérité. Tous les efforts de Luxembourg fe réduifirent donc à le tirer de fa pofition pour le combattre. Ce fut dans ce deffein qu'il s'approcha encore plus près de lui. La droite de l'armée Françoife étoit appuyée aux bois de Lingefeld, la gauche au village de Sperghaufen. Derriere elle, couloit un grand ruiffeau qui va fe perdre dans le Rhin à Spire. La gauche n'étoit féparée des Impériaux que par les canaux que le duc de Lorraine avoit creufés, & remplis de l'eau du Rhin.

1676.

Mémoires de Feuq. tom. II. p. 389 & fuiv.

Quoique la pofition du duc de Lorraine fût inattaquable, ce Prince, à l'approche de Luxembourg, parut inquiet. Craignant qu'à la

faveur des bois, le Maréchal n'en-
1676. treprît de lui dérober ses mouvements, & de faire couler des troupes au-delà du Rhin, il fortifia sa gauche, & posta au-delà des lignes le Général Dunewald avec deux mille chevaux, pour éclairer de près la manoeuvre des François. Cette démarche causa beaucoup de joie à Luxembourg. Persuadé qu'en attaquant Dunewald, le Duc ne manqueroit pas de sortir de son camp pour le soutenir, & qu'il pourroit engager une bataille; il ordonne au Marquis de la Trousse, Lieutenant-Général, de tomber sur les deux
Ibidem. mille chevaux Allemands. Pendant ce temps-là, l'armée Françoise étoit sous les armes, & prête à fondre sur celle de l'ennemi, dès qu'elle paroîtroit. La Trousse exécuta avec vigueur les ordres de Luxembourg: en moins de quelques minutes la cavalerie Allemande fut enfoncée, renversée & poursuivie jusques dans ses lignes. Mais le duc de Lorraine aima mieux laisser battre Dunewald, que de livrer bataille

dans un poſte infiniment moins avantageux que celui qu'il occupoit. Depuis la défaite de ce corps, il ne laiſſa plus ſortir perſonne de ſon camp. 1676.

Cependant la diſette de fourages ne permettoit pas à l'armée Françoiſe de ſubſiſter plus longtemps dans un pays que les Allemands avoient entiérement déſolé. Luxembourg crut qu'il étoit temps d'employer un moyen de ſecourir Philipsbourg, qu'il avoit réſervé pour le dernier : le voici. On avoit conſtruit par ſes ordres une machine ſemblable à celle dont les Hollandois s'étoient ſervi en 1585, au ſiege d'Anvers, pour brûler le pont qu'Alexandre Farneſe, duc de Parme, avoit établi ſur l'Eſcaut. C'étoit une eſpece de bateau très-grand, dans le fond duquel on avoit maſſonné un mur de chaux & de briques. Cette eſpece de fourneau étoit rempli d'une grande quantité de poudre à canon ; le reſte du bateau étoit chargé de pierres énormes & de boulets de fer, ſur leſ-

1676. quels on avoit étendu des planches enduites de poix, de soufre & d'huile. Outre cela, il avoit préparé six brûlots remplis de feux d'artifice. Le dessein du Maréchal étoit de diriger cette espece de machine infernale contre le pont de bateaux que les Impériaux avoient construit au-dessus de Rheinsheim. Au moment que le pont eût été renversé, huit cents grenadiers qu'il tenoit prêts dans des bateaux, devoient traverser le Rhin entre Rheinsheim & Rausem, d'où ils auroient gagné facilement Philipsbourg, avec une charge considérable de poudre. Quand bien même le Maréchal n'auroit réussi qu'à rompre le pont, il auroit causé un embarras égal au duc de Lorraine & au marquis de Dourlach; leur communication eût été coupée à cause des crûes ordinaires du Rhin dans le mois d'Août.

Mémoires pour servir à l'Hist. de la guerre de 1672.

Mais quelque précaution que Luxembourg eût employée pour dérober à l'ennemi la connoissance de ce dernier projet, il en avoit été instruit par les déserteurs François.

Pour prévenir l'effet de cette terrible machine, le duc de Lorraine avoit fait enfoncer au-dessus du pont de bateaux, dans toute la longueur du Rhin, des poutres d'une grandeur énorme; elles étoient attachées les unes aux autres par des chaînes de fer. On ne sauroit croire combien ce travail coûta de temps & de peine aux Allemands à cause de la rapidité du fleuve; mais enfin ils recueillirent le fruit de leur patience. La machine abandonnée au cours de l'eau, avec plusieurs brûlôts, fut arrêtée par la digue; elle sauta en l'air avec les brûlots sans parvenir jusqu'au pont. Déja le Maréchal avoit fait couler dans des bateaux les huit cents grenadiers dont on a parlé; mais ils furent apperçus par l'ennemi qui étoit nuit & jour sous les armes, & obligés de se retirer. 1676.

Il y avoit déja vingt jours que Luxembourg employoit ainsi inutilement toutes les ressources de l'art, soit pour combattre le duc de Lorraine, soit pour secourir Philips- *Mémoires de Saint-Germain.*

1676. bourg. Voyant enfin qu'il étoit impossible de forcer les retranchements dont l'ennemi étoit couvert, sans exposer son armée à une déroute certaine, il envoya au Roi le plan du camp des Impériaux, en lui demandant de nouveaux ordres. Le Roi, après l'avoir attentivement examiné avec Condé, lui répondit qu'il lui défendoit de tenter davantage l'exécution d'une entreprise aussi impraticable. Il le remercioit en même temps d'avoir eu plus d'égard à sa prudence & à son amour pour l'Etat, qu'à sa valeur en des circonstances si critiques.

Lettre du Roi à Lux. du 18 Août.

Dès que Luxembourg eut reçu la lettre du Roi, il se retira abandonnant Philipsbourg à ses propres forces. Il entra dans le Brisgaw qu'il ravagea, en attendant que la Cour eût ordonné les préparatifs nécessaires pour le siege de Fribourg. Cette entreprise ne devoit pas lui coûter plus de quatre jours : car il s'en falloit bien que la capitale du Brisgaw fût aussi fortifiée que nous l'avons vue, lorsque le maréchal de

Mémoires de Saint-Germain.

Villars, & depuis Louis XV, en firent la conquête. Mais par une fatalité qu'on a peine à concevoir, les ordres de la Cour, pour cette expédition, tarderent plus de dix jours à arriver au camp. Pendant ce temps-là Philipsbourg capituloit. Le corps de la place n'étoit pourtant pas encore entamé, & la garnison qui n'étoit pas diminuée de huit cents hommes en 70 jours de tranchée ouverte, témoignoit un courage invincible. Mais le brave du Fay manquoit de poudre ; & depuis plus d'un mois, il ne faisoit tirer le canon de la place que dans la plus pressante nécessité.

1676.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la guerre de 1672.

On prétend que le marquis de Louvois craignant que du Fay ne se plaignît au Roi d'une faute qui regardoit son ministere, se hâta de lui ordonner de capituler. Quoi qu'il en soit, il étoit temps que les ordres de la Cour arrivassent ; car il ne restoit plus à la garnison de munitions de guerre que pour quatre jours.

La joie des assiégeants, en

1676. entendant les François battre la chamade, fut d'autant plus vive qu'ils ne s'attendoient plus à la conquête de Philipsbourg. Ils avoient perdu plus de dix mille hommes à ce fameux siege, sans compter un nombre prodigieux d'Officiers, qui voyant le soldat rebuté, s'exposerent sans ménagement, pour lui rendre le courage par leur exemple. Beaucoup aussi furent emportés par les maladies que produisirent les fatigues extraordinaires & la corruption de l'air; le marquis de Bade-Dourlach fut du nombre: il ne survécut que de quelques jours à la gloire qu'il s'étoit acquise devant Philipsbourg. Malgré sa constance, il avoit été souvent sur le point de lever le siege; & il l'auroit fait, s'il n'eût reçu sans cesse des renforts des princes d'Allemagne, qui tous concoururent avec zele à remplacer dans son armée le vuide causé par l'épée des assiégés, la désertion & les maladies.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la guerre de 1672.

On ne doit pas oublier que si du Fay eût pu défendre la place encore

douze ou quinze jours, les Alliés eussent été obligés de se retirer, à cause du débordement du Rhin, qui eût comblé leurs tranchées & ruiné leurs travaux. C'est alors que la faute de Rochefort qui, après avoir laissé bloquer Philipsbourg, avoit négligé d'y faire entrer deux bataillons avec le convoi de munitions de guerre & de bouche dont on a parlé, dut paroître funeste. 1676.

Dans la joie que causoit au duc de Lorraine un événement si inespéré, il laissa généreusement du Fay le maître de la capitulation. Elle fut telle qu'on en voit peu d'exemples dans l'Histoire. La garnison, au nombre de plus de deux mille hommes, sortit de la place, tambour battant, mêche allumée, enseignes déployées; la cavalerie l'épée à la main, & l'infanterie les armes hautes. Indépendamment de huit pieces de canon, il fut permis à du Fay d'emmener un mortier & quatre bateaux de cuivre. Ibid.

Cependant la perte de Philipsbourg renversoit tous les projets du

Maréchal; il ne s'agissoit plus d'assiéger Fribourg, mais de sauver l'Alsace & la Lorraine menacées par une armée infiniment supérieure à la sienne depuis la réunion de celle des Cercles. Quoique la saison fût avancée, le duc de Lorraine avoit formé le dessein de passer le Rhin, & de prendre ses quartiers d'hiver dans ces deux Provinces. Luxembourg accourt du fonds du Brisgaw, & gagne en peu de jours la haute Alsace. Telles furent les dispositions qu'il fit pour fermer partout le passage du Rhin à l'ennemi. Le marquis de Boufflers fut posté avec un corps d'infanterie & de dragons près de Basle : le chevalier du Plessis à Bethfort. On éleva trois batteries à Huningue qui n'étoit pas alors une place de guerre; le Maréchal, avec le reste de l'armée, campa à Rizen. Le duc de Lorraine arrêté par-tout, eut recours à la ville de Basle, pour obtenir passage sur son territoire; mais les Suisses éclairés de près par Luxembourg, furent plus fideles à la neutralité que ne

1676.

Mémoires de Saint-Germain.

l'avoient été les Strasbourgeois. Ils méprisérent également les prieres & les menaces du général de l'Empereur. 1676.

Les deux armées resterent ainsi en présence l'une de l'autre pendant près de deux mois. Luxembourg qui n'avoit plus à combattre les obstacles que la nature & l'art avoient opposés au secours de Philipsbourg, ni la lenteur & les variations du cabinet, déconcerta facilement tous les projets du duc de Lorraine. Enfin ce Prince dont l'armée diminuoit sensiblement tant par le défaut de subsistance que par la désertion, voyant qu'il lui étoit impossible de surprendre la vigilance du Général François, ramena ses troupes dans le sein de l'Allemagne, où il les établit en quartier d'hiver.

A peine l'armée Impériale se fut-elle retirée, que Luxembourg reçut ordre de s'emparer de la principauté de Montbéliard, petit Etat situé entre la Franche-Comté & l'Alsace. Le souverain de Montbé-

Mémoires de Saint-Germain.

liard, qui étoit de la Maison de
1676. Wirtemberg, laissoit éclater dans ses discours un zele extraordinaire pour l'Empereur. Le Roi craignant avec raison qu'un Prince si dévoué à son ennemi, ne lui livrât ses places, & ne le mît à portée de conquérir la Franche-Comté, résolut de le prévenir. Luxembourg entra le 14 Décembre dans la principauté de Montbéliard avec un détachement de son armée. L'imprudent Wirtemberg surpris d'une invasion à laquelle il ne s'attendoit pas, demande à Luxembourg une entrevue aux portes de son château. La conférence dura deux heures; le Prince s'appercevant qu'il entreprenoit inutilement de se justifier des soupçons que la Cour avoit conçus contre lui, rentre brusquement dans la place, résolu de s'y défendre jusqu'à la derniere extrémité. Mais Luxembourg qui vouloit épargner à ses troupes les travaux d'un siege, après avoir fait signe aux Officiers & à ses gardes qui n'étoient qu'à quelques pas de le suivre, entre dans le

le château avec Wirtemberg, arrête la garniſon, & lui ſubſtitue des troupes Françoiſes. Après cet exploit, il retourna à la Cour. 1676.

On a vu par le détail de cette campagne, que Luxembourg fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine, pour la rendre heureuſe & brillante. Cependant telle fut l'injuſtice des Courtiſans, qu'ils oſerent lui imputer la perte de Philipsbourg. Rochefort étoit mort ; on avoit oublié juſqu'à ſa faveur, ſon nom & ſes fautes. On ne parloit que de celles de Luxembourg, ſans qu'on en pût prouver aucune. Paris qui offre toujours un champ ſi vaſte & ſi fécond à la calomnie & à la méchanceté, retentiſſoit d'épigrammes & de chanſons contre Luxembourg. Triſte récompenſe de tant de ſervices rendus à l'Etat, & ſur-tout d'avoir ſauvé, comme il venoit de le faire, l'Alſace & la Lorraine par la ſageſſe de ſes diſpoſitions & la fierté de ſa contenance. Les hommes qui ſe piquoient le plus de modération dans leurs

jugements, ne pouvant refuser à
1676. Luxembourg un courage à toute épreuve, & la gloire de plusieurs actions brillantes, disoient de lui, qu'accablé du poids d'un grand commandement, il ne se distingueroit jamais qu'à la tête d'un camp volant & par quelque coup de main. Cependant l'événement a démontré que nul Général n'a commandé de grandes armées avec plus d'ordre, de génie & de succès.

Le Roi seul & le marquis de Louvois s'éleverent avec force contre les détracteurs du Maréchal. Louis XIV avoua qu'il lui avoit donné les ordres les plus positifs de ne pas entreprendre le secours de Philipsbourg par l'impossibilité du succès; & qu'il avoit mieux aimé sacrifier une place que son armée. Louvois, dans le temps de sa querelle avec Luxembourg, lui rendit toujours justice à cet égard. Il ajoutoit que si les circonstances avoient permis à la Cour de laisser agir ce Général selon ses vues, la campagne eût été aussi glorieuse en Alsace que dans les Pays-Bas.

Mais si les fautes de Rochefort, les ménagements dont le Roi ne put se dispenser à l'égard des Suisses, & l'incertitude de la Cour lierent les mains au Maréchal de Luxembourg, & l'empêcherent d'exécuter des projets qui auroient donné un nouvel éclat à sa réputation : il eut au moins la gloire de gagner le cœur des peuples de l'Alsace, par l'excellente discipline qu'il établit dans son armée. Toutes les Communautés de cette province, au milieu desquelles il vécut, sans qu'elles sentissent le poids de la guerre dont leur pays étoit le théâtre, lui adresserent à la fin de la campagne des lettres de remerciment, qui existent encore dans les archives de M. le Maréchal de Luxembourg : monument rare & respectable de la maniere dont un Général doit se conduire à l'egard des peuples dont on lui a confié la défense.

1676.

Au reste le déchaînement de la Cour & de la ville contre Luxembourg ne faisoit qu'ajouter aux marques d'estime & de confiance

1676. qu'il reçut du Roi. Dès qu'il fut arrivé d'Alſace, Louis XIV lui déclara qu'ayant de grandes vues en Flandre, il avoit jetté principalement les yeux ſur lui pour le ſeconder, comme celui de tous ſes Généraux qui connoiſſoit mieux le pays. Il forma avec lui ſeul le plan de cette campagne, qui fut, comme on le verra dans le Livre ſuivant, la plus glorieuſe de cette guerre.



SOMMAIRE

DU TROISIEME LIVRE.

CAMPAGNE de 1677. Luxembourg investit Valenciennes. La place est emportée d'assaut. Réflexions sur cet événement. Siege de Cambrai. La ville ouvre ses portes. Luxembourg en prend possession au nom du Roi. Il est détaché avec un corps de troupes. Il joint le duc d'Orléans devant S. Omer. Bataille de Cassel. Luxembourg commande l'aile gauche. Il contribue à la victoire. Prise de S. Omer. Luxembourg commande seul dans les Pays-Bas. Forces des Alliés. Mouvements du prince d'Orange. Il assiege Charleroi. Luxembourg lui en fait lever le siege. Dispositions de Luxembourg pour combattre les Alliés. Le Marquis de

Louvois lui défend au nom du Roi de livrer bataille. Luxembourg se brouille avec le Ministre de la guerre. Fin de la campagne de 1677. Conduite & projets du Roi en 1678. Ses préparatifs. Il assiege Gand. Luxembourg contribue à la conquête de Gand. Siege d'Ypres. Luxembourg commande l'assaut de la citadelle & de la ville. Retour du Roi à Paris. Blocus de Mons. Intrigues du prince d'Orange pour rompre le congrès de Nimegue. Paix de Nimegue. Bataille de S. Denis. Fin de la guerre.





HISTOIRE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG.



LIVRE TROISIEME.

Depuis que l'Empereur avoit rompu le congrès de Cologne, en faisant arrêter le prince Guillaume de Furstemberg, l'animosité sembloit avoir pris de nouvelles forces entre les Puissances belligérantes. On ne savoit quand & comment finiroit le fléau dévorant de la guerre, lorsque le roi d'Angleterre touché des maux auxquels la République Chrétienne étoit en proie, offrit pour la seconde fois sa médiation. Elle fut acceptée ; un nouveau congrès s'ouvrit à Nimegue

1677.

1677. ſous les auſpices de Charles II. La ville fut bientôt remplie des Miniſtres qui s'y rendirent de toutes les Cours de l'Europe. Mais ces démonſtrations de zele pour le rétabliſſement de la paix n'étoient pas ſinceres de la part de tous les ennemis de la France. Pluſieurs parmi eux ne reſpiroient que la durée d'une guerre, à la faveur de laquelle ils eſpéroient humilier Louis XIV. Le congrès n'étoit pour eux qu'un vain ſpectacle, dont ils cherchoient à amuſer les vœux des peuples qui ſoupiroient après la paix.

Relation de la campagne de 1677.

Hiſt. de la Hollande par la Neuville.

L'Empereur ſur-tout, fier d'avoir ſoumis en une ſeule campagne les rebelles de Hongrie & Philipsbourg, proteſtoit qu'il ne mettroit les armes bas, que lorſqu'il ſe verroit maître de l'Alſace, & que le duc de Lorraine ſeroit rétabli dans ſes Etats. Le roi de Danemarck & l'électeur de Brandebourg plus heureux contre la Suede, que Léopold contre la France, cherchoient dans la guerre de nouveaux triomphes, & l'expulſion entiere des Suédois de

de l'Allemagne. Les uns & les autres étoient convenus de former ſur le Rhin & en Poméranie des armées plus puiſſantes que celles des années précédentes. 1677.

Juſqu'ici l'Eſpagne avoit répondu aux vues des Alliés, plus par ſes voeux que par ſes efforts. Mais elle témoignoit une nouvelle vigueur, depuis qu'elle avoit un nouveau Miniſtre. D. Juan d'Autriche, plus digne de gouverner la plus grande Monarchie de l'Univers, que la foible Reine qu'il avoit dépouillée de l'autorité ſuprême, préparoit une guerre plus vive en Sicile & en Catalogne.

La Hollande, quoique plus portée à la paix, augmenta auſſi ſes forces de terre & de mer, ſoit pour obtenir un traité plus avantageux, ſoit pour rendre à la France une partie des maux qu'elle en avoit reçus en 1672.

A la vue des menaces & des préparatifs des Alliés, Louis XIV comprit qu'il n'y avoit d'eſpérance de paix que dans la victoire. C'eſt dans

ces circonſtances que déployant
1677. toute la grandeur de ſon ame, il parut à ſes ſujets & à ſes ennemis ſupérieur à lui-même. Au milieu des fêtes magnifiques qu'il donnoit à ſa Cour, pour couvrir d'un voile impénétrable le ſecret de ſes deſſeins, il déclara qu'il ſe rendroit au commencement de Mars en Flandre, pour y ouvrir lui-même la campagne.

Pendant que tout le monde s'épuiſoit en réflexions & en conjectures ſur ſes projets, que les uns le blâmoient d'expoſer ſes troupes dans une ſaiſon ſi rigoureuſe, que les autres exaltoient ſes projets, ſa fermeté, ſon génie, le maréchal de Luxembourg campoit ſous Valenciennes. Il étoit parti de Verſailles la nuit du 22 Février. En moins de ſix jours, il avoit aſſemblé les troupes, inveſti la place, & fait les diſpoſitions du ſiege. Il n'attendoit plus que la préſence du Roi pour ouvrir la tranchée. Ce Prince parut bientôt avec Monſieur, le duc d'Enguien, les maréchaux

d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade, de Lorge & tous les Grands du Royaume. Quoique la campagne ne présentât par-tout que des glaces & des frimats, l'armée composée de soixante mille hommes, vécut sous Valenciennes dans une abondance incroyable par la prévoyance du marquis de Louvois. Il faut avouer que rien de tout ce qui pouvoit contribuer aux succès d'une entreprise, n'échappoit à la sagacité de ce Ministre. 1677.

Relat. de la campagne de 1677.

Le Roi ne fut pas plutôt arrivé qu'il partagea les quartiers de son armée. Il s'établit à Fames avec les maréchaux d'Humieres & de la Feuillade. Schomberg campa à Sauve, Luxembourg à Aulnoi, & Lorge à Azin. Chacun d'eux faisoit les fonctions de Lieutenant-Général du Roi, & commandoit à son tour dans la tranchée.

La ville de Valenciennes se vante d'une haute antiquité. Elle attribue sa fondation à l'empereur Valentinien I, dont elle prétend tirer son nom. Elle est entourée de l'Escaut,

de la Ronelle, de marais inaccefſibles, & d'écluſes pour inonder la
1677. campagne. Les Eſpagnols n'avoient rien oublié de tout ce que l'art peut ajouter à la nature, pour en faire le rempart des Pays-Bas. Valenciennes paſſoit avec raiſon pour une des villes les plus riches, les plus fortes, les plus peuplées & les plus attachées à la domination Eſpagnole. Enfin Louis XIV regardoit la conquête de cette place comme l'exploit le plus digne de lui.

Hiſtoire de Hollande, tome IV, p. 493.

A la nouvelle d'une expédition qu'il étoit bien éloigné de prévoir, le duc de Villa-Hermoſa, Gouverneur Général des Pays-Bas, implora le ſecours du prince d'Orange, comme du ſeul homme capable de ſauver Valenciennes.

Le Stadhouder étoit à Weſel; lorſqu'il reçut le courier de Villa-Hermoſa. Il s'étoit abouché dans cette ville avec le duc de Lorraine & l'électeur de Brandebourg, pour chercher avec ces Princes, les héros des Alliés, les moyens de réduire la France à accepter, cette

campagne, la paix aux conditions qu'ils jugeroient à propos d'impo- 1677.
ser. La nouvelle du siege de Valenciennes fit sur l'esprit des Princes une impression aussi vive que sur celui de Villa-Hermosa; elle déconcerta les conférences. Le prince d'Orange quitta brusquement Wesel, pour assembler son armée, & secourir, à quelque prix que ce fût, une ville si importante.

Le zele & les promesses du prince d'Orange, la force de la place, la valeur de la garnison composée de quatre mille hommes de vieilles troupes, à laquelle s'étoit joint un pareil nombre de bourgeois très-aguerris, & une foule de gentils-hommes & de paysans des environs, commencerent à rassurer Villa-Hermosa. Il ne désespéroit pas même, lorsqu'il auroit été joint par l'armée de Hollande, de rendre Valenciennes l'écueil de la gloire du Monarque François, comme elle l'avoit été vingt-un ans auparavant, de celle de Turenne. Il est constant que si le sort de cette ville floris-

Relat. de la campagne de 1677.

En 1656.

ſante eût dépendu du courage du
1677. Marquis de Richebourg ([a]), & de l'expérience de Deſprés, le meilleur Officier d'infanterie qui fût peut-être en Europe, les François ne l'euſſent jamais emporté. Le premier qui étoit Gouverneur de Valenciennes, employa tout ce que la crainte & l'eſpérance ont de pouvoir ſur l'eſprit des hommes, pour animer la garniſon & les habitants. On planta par ſon ordre des potences dans tous les carrefours de la ville, pour y attacher quiconque parleroit de capituler. En même temps on afficha par-tout des placards, ſignés *le duc de Villa-Hermoſa*, par leſquels il promettoit, au nom du Roi Catholique, d'affranchir la ville de toute impoſition pendant douze ans, pourvu que les habitants contribuaſſent à ſon ſalut. Mais la fortune de Louis XIV l'emporta ſur le courage & la ſageſſe de ceux à qui la défenſe de Valenciennes étoit confiée.

Ibidem.

Il n'y avoit que cinq jours que

([a]) De la Maiſon de Melun.

la tranchée étoit ouverte du côté de la porte d'Azin; & déja, malgré l'inondation, la rigueur du froid, les ſorties & le feu terrible des aſſiégés qui avoient une artillerie formidable, on étoit parvenu juſqu'à la contreſcarpe de l'ouvrage couronné. Louis XIV impatient d'accélérer la conquête d'une place que les ennemis ſe préparoient à ſecourir, témoigna à Luxembourg qu'il deſiroit donner l'aſſaut à l'ouvrage couronné le 16 de Mars. De tous les Généraux François, Luxembourg étoit celui qui connoiſſoit le mieux l'état des villes des Pays-Bas, les mœurs & les coutumes des habitans, à cauſe du long ſéjour qu'il avoit fait avec le prince de Condé dans ces provinces. Il conſeilla au Roi de différer, juſqu'à la pointe du jour ſuivant, l'aſſaut qu'il méditoit, parce que c'étoit-là l'inſtant que les bourgeois qui avoient monté la garde pendant la nuit dans les dehors de la place, ſe retiroient chez eux pour goûter les douceurs du ſommeil. Le Roi approuva le conſeil

1677.

Relat. de la campagne de 1677.

Mémoires de Saint-Germain.

1677. du Maréchal; il forma avec lui le plan de l'attaque, & le laiſſa maître de l'exécution.

La veille de l'aſſaut, Luxembourg ſe jetta dans un petit bateau ſur l'inondation, accompagné du ſeul du Metz, excellent Officier d'artillerie; il la parcourut toute entiere, montrant à du Metz les endroits où il devoit établir ſes batteries pour favoriſer l'attaque. On verra combien la prévoyance & les meſures du Maréchal contribuerent à la victoire.

Mémoires de Saint-Germain.

Il s'en falloit bien que le deſſein du Roi fût d'emporter Valenciennes d'aſſaut, l'idée en eût été téméraire; car, quoique l'on eût fait, comme on l'a dit ci-deſſus, de grands progrès depuis le commencement du ſiege, on étoit encore très-éloigné du corps de la place qu'on avoit attaqué par l'endroit le plus fort. Avant que d'y parvenir, il s'agiſſoit d'emporter non-ſeulement l'ouvrage couronné, mais encore une demi-lune revêtue de pierres, un fort appellé le *Pâté* qui avoit

Relat. de la campagne de 1677.

pour foſſé un bras de l'Eſcaut. Delà il falloit franchir le grand lit du fleuve, qui coule avec beaucoup de rapidité le long des murs de Valenciennes, & prendre enſuite la ville. Aucun de ces obſtacles n'avoit échappé à la prévoyance du Roi. Mais ce Prince eſpéroit, que lorſqu'il ſeroit une fois maître des dehors, la ville foudroyée par les bombes s'empreſſeroit de lui ouvrir ſes portes, pour éviter une ruine certaine. 1677.

Au reſte l'aſſaut qu'on préparoit, étoit très-périlleux; il étoit queſtion d'enlever un ouvrage fortifié de baſtions, de paliſſades, de foſſés profonds, & d'une excellente contreſcarpe. On s'attendoit à une grande effuſion de ſang. Le Roi qui, dans tous ſes ſieges, avoit toujours menagé la vie de ſes ſujets, ne s'étoit porté à bruſquer cette attaque, que parce qu'il voyoit les troupes ſouffrir des fatigues incroyables : en effet le ſoldat, malgré la rigueur du froid, étoit obligé de travailler & de combattre dans l'eau juſqu'à *Ibidem.*

1677. la ceinture. Il n'y avoit que la présence du Prince, ses libéralités & l'exemple des Généraux, capables de faire essuyer à l'armée des incommodités plus insupportables sans doute que le travail & le péril même.

Relat. de la campagne. Mémoires de Saint-Germain.

La nuit étant arrivée, Luxembourg descendit dans la tranchée, où il disposa tout pour l'assaut. Indépendamment des troupes de jour qui étoient le régiment des Gardes & celui de Picardie, le Roi avoit commandé quatre-vingts Mousquetaires des deux compagnies, cent Grenadiers à cheval, & quarante deux compagnies de Grenadiers tirés de tous les corps de l'armée. Le marquis de la Trousse, Lieutenant-Général, étoit chargé d'insulter la droite de l'ouvrage couronné, avec le premier bataillon des Gardes, à la tête duquel combattoient les Mousquetaires gris & les Grenadiers à cheval. Le comte de S. Géran, Maréchal de camp, devoit en même temps attaquer la gauche avec les Mousquetaires noirs soutenus

d'un bataillon de Picardie. Le second bataillon de ce régiment & les quarante-deux compagnies de Grenadiers furent postés au milieu des deux corps dont on vient de parler, pour assaillir l'ouvrage de front. Le Maréchal se plaça dans le centre, pour être à portée d'envoyer des ordres & des secours par-tout où le besoin l'exigeroit. 1677.

Pendant toute la nuit, on fatigua beaucoup les assiégés par la quantité étonnante de bombes, de carcasses & de pots à feu qu'on jetta dans les ouvrages extérieurs de la place. Sur les cinq heures du matin, les batteries se turent; un profond silence succéda dans la tranchée au bruit & à l'agitation. Les Espagnols qui s'étoient attendus à une attaque générale pendant la nuit, persuadés qu'on n'oseroit livrer l'assaut en plein jour, permirent aux bourgeois épuisés des travaux & des veilles de la nuit de se retirer chez eux. C'étoit-là l'instant qu'attendoit le Maréchal. Il fit donner le signal du combat par une

décharge de neuf coups de canon.
1677. Déja le Roi s'étoit rendu avec toute la Cour ſur la hauteur d'Azin, pour être ſpectateur de la conduite du Général & de la valeur du ſoldat. Les troupes animées par les regards du Prince débouchent en même temps de tous les boyaux de la tranchée. Elles marchent avec un ordre & une fierté admirables à la contreſcarpe. Leur attaque fut ſi vive & ſi impétueuſe, que l'ennemi, après avoir fait une ſeule décharge, ſe retira dans l'ouvrage couronné. Il y fut pourſuivi & attaqué avec encore plus de vigueur. Tout ce qu'il put faire en fuyant, fut de mettre le feu à des monceaux de grenades & de pots à feu qui éclaterent avec un fracas épouvantable. Luxembourg, qui guidoit & dirigeoit l'audace des ſiens, fut bleſſé à la main, ſa perruque & ſon habit brûlés. Au bruit des grenades, le Roi effrayé pour les jours de ſon Général, envoya le marquis de Dangeau, un de ſes Aides-de-Camp, à l'attaque, pour lui en apporter

Relat. de la campagne. Hiſt. de Hollande, t. IV. p. 494.

des nouvelles. Dangeau le trouva couvert de ſang & de fumée, ſuivant la victoire & déja maître de la demi-lune. L'artillerie, les mortiers, les carabiniers avoient été diſpoſés avec tant d'intelligence, que les Eſpagnols s'étant vu dans la demi-lune pris en tête & en flanc par un déluge de feu, l'avoient abandonnée, dans la perſuaſion qu'ils étoient trahis. Ce fut envain que Deſprés, le comte de Solre ([a]) & les principaux Officiers de la garniſon, qui tous, excepté le Gouverneur détenu au lit par une bleſſure dangereuſe, étoient venus défendre ce poſte, employerent les prieres & les menaces pour arrêter les ſoldats; ils furent eux-mêmes entraînés dans la fuite.

1677.

Relat. de la campagne.

A la vue de la déroute & du carnage des aſſiégés, le Commandant du fort appellé le *Pâté*, ſe hâta d'ouvrir le guichet, pour recueillir les fuyards. Mais le guichet ſe trouve en un inſtant ſi embarraſſé de morts, de bleſſés, que ceux qui accou-

([a]) De la Maiſon de Croi.

roient pour trouver un asyle dans
1677. le fort, désespérant de se dérober
à la fureur des François qui les pour-
Relat. de la campagne. suivoient l'épée dans les reins, se précipitent les uns dans le bras de l'Escaut, qui sert de fossé au Pâté; les autres se couchent par terre, & contrefont les morts, pour échapper au glaive du vainqueur.

Cependant le désordre, la fuite, les gémissements des blessés, les cris & la fureur des François qui sembloient se baigner avec joie dans le sang des vaincus, porterent un tel effroi dans l'ame des troupes à qui la garde du fort étoit confiée, que, sans songer à défendre un poste si important, elles fuirent elles-mêmes, & furent chercher un asyle dans le sein de la place. De cette multitude d'officiers & de soldats qui avoient si souvent bravé la mort, il n'y en eut pas un seul qui se souvînt de fermer le guichet, tant la frayeur leur avoit troublé la raison. Les plus ardents des Mousquetaires & des Grenadiers à cheval entrerent pêle-mêle dans le pâté

avec les Eſpagnols ; ils égorgerent tout ce qui ſe préſenta à eux ; ils ne furent arrêtés dans leur courſe que par le pont-levis qui communiquoit aux murs de la ville même, & qu'ils trouverent levé. Cet obſtacle ne ſauva pas Valenciennes. 1677.

En effet, en jettant çà & là des regards inquiets & empreſſés, l'un d'eux apperçut un petit eſcalier de pierre pratiqué dans le mur ; il l'enfile ſuivi de vingt ou trente de ſes camarades ; ils arrivent ſur une plate-forme qui aboutiſſoit au rempart de la ville, dont ils ne ſe trouvoient plus ſéparés que par une petite porte. Les Grenadiers l'enfoncent à coup de hache ; parvenus au rempart, ceux-ci tournent contre la ville le canon deſtiné à ſa défenſe ; ceux-là tombent ſur le corps-de-garde du pont-levis, le paſſent au fil de l'épée, baiſſent le pont, & donnent entrée à une centaine de Mouſquetaires & de Grenadiers. Tous enſemble ſe jettent dans la rue d'Azin, & pénetrent juſqu'à un pont de pierre bâti ſur un bras de *Ibid.*

1677. l'Escaut. Là, par le conseil d'un cornette de Mousquetaires appellé Moissac, qui, à une rare valeur, joignoit beaucoup de sang froid, ils se retrancherent derriere des charrettes en attendant du secours.

Relat. de la campagne. Pendant ce temps-là Luxembourg assuroit la victoire & le salut de ces braves avanturiers. Déja il avoit établi la communication des postes qu'on avoit emportés en les remplissant de troupes; déja le guichet du fort avoit été débarrassé des cadavres qui en fermoient l'entrée; & Mrs de Riotot, de Fourbin & de la Jauvelle, capitaines des Grenadiers à cheval & des Mousquetaires, étoient entrés dans le fort avec les détachements de leurs compagnies. La vue de ce renfort encouragea les François qui étoient dans la ville, & qui combattoient contre la garnison & les habitants; bientôt après le Maréchal parut lui-même à la tête de plusieurs compagnies de Grenadiers. Son premier soin fut de poster dans les maisons de la rue d'Azin des soldats, pour protéger

protéger par leur feu les troupes qui marchoient ſur ſes pas. Luxembourg avança enſuite juſqu'à la grande place, où il trouva toute la cavalerie de la garniſon au nombre d'environ 800 maîtres, rangée en bataille, & prête à s'ébranler pour le charger. Le Maréchal cria au Commandant qu'il eût à mettre pied à terre avec tous ſes cavaliers, ſous peine d'être paſſé au fil de l'épée. Qui le croiroit? A la voix de Luxembourg, ce corps entier, comme s'il eût entendu celle de ſon Général, ſe jette par terre, & vient apporter ſes armes à ſes pieds. Ainſi pris & déſarmés, on les enferma dans une Egliſe.

1677.

Mémoires de Saint-Germain.

Le Maréchal rangea enſuite les Mouſquetaires en bataille ſur cette même place. Pendant ce temps-là les Grenadiers ſe rendoient maîtres de celle du Marché. Le reſte des troupes Françoiſes, l'artillerie priſe ſur l'ennemi, fut diſpoſé avec tant d'avantage, qu'il n'y eut pas un ſeul quartier de la ville, où les Eſpagnols euſſent pû ſe défendre, ſans courir riſque d'être accablés.

Relat. de la campagne.

On conçoit quelle devoit être la
1677. terreur des habitants de Valencien-
Ibidem. nes, de se voir, en moins de deux heures, tombés, par une fatalité dont il n'y a point d'exemple, entre les mains de leurs ennemis. Ils s'étoient réfugiés pour la plupart à l'hôtel-de-ville, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans de si terribles circonstances. Ils ne balancerent pas long-temps sur le parti que dictoit la nécessité; ils envoyerent au Maréchal les principaux d'entr'eux pour le conjurer de ne pas les abandonner à la fureur du soldat. Le Maréchal n'avoit pas attendu leur soumission pour leur sauver la vie, l'honneur & les biens. Il avoit ordonné, sous peine de mort, aux soldats, non-seulement de tuer & de piller, mais même d'insulter de paroles un citoyen, & de s'écarter de son poste. Après avoir parlé aux députés avec bonté, il les remit entre les mains du chevalier de Vendôme, pour les présenter au Prince sous les auspices duquel il avoit vaincu.

Au moment que le Roi avoit appris que l'ouvrage couronné étoit emporté, il avoit quitté la hauteur d'Azin pour se rendre à la tranchée. Sur sa route, on lui annonça que la demi-lune avoit eu le même sort, bientôt après que ses troupes étoient maîtresses du pâté, & enfin qu'elles avoient pénétré dans la ville. Mais il ne voulut pas ajouter foi à cette derniere nouvelle qui paroissoit en effet incroyable. Il n'en fut convaincu, que lorsqu'il eut vu les députés de Valenciennes tomber à ses pieds, & le reconnoître pour leur Souverain. Quoique ce Prince fût de tous les hommes celui qui sut le mieux se posséder, il ne put s'empêcher de laisser éclater une joie & une surprise extraordinaires. Au reste il usa de la victoire en Roi magnanime. Il envoya le marquis de Louvois dans la ville, pour aider le Maréchal à contenir le soldat. Mais on a vu que tout ce qu'il y avoit de difficile dans cette commission, étoit rempli. Luxembourg avoit arrêté les troupes dans le sein

1677.

même de la victoire, & lorsqu'é-
1677. chauffées par la fureur de l'assaut, elles ne respiroient que le sang & le pillage.

A midi, les bourgeois reçurent des mains du marquis de Louvois la capitulation honorable que le Roi leur accorda. Deux heures après, les boutiques furent ouvertes, & les rues aussi fréquentées que si Valenciennes n'eût pas éprouvé ce jour-là même la plus étonnante des révolutions.

En reconnoissance de la clémence du Roi, à laquelle les habitants de cette grande ville avouoient qu'ils étoient redevables de tout ce que les hommes ont de plus cher, la vie, l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, la fortune, & enfin le salut de la patrie, ils offrirent à ce Prince une somme de quatre cents mille écus. Louis XIV la destina à la construction d'une citadelle qui devoit servir en même temps d'ornement & de défense à sa nouvelle conquête.

Une si grande victoire ne coûta

aux François que 50 hommes, parmi lesquels on ne comptoit d'homme distingué que le marquis de Bourlaymont, colonel du régiment de Picardie. Mais il y en eut un grand nombre de blessés, le Maréchal, entre autres, d'un éclat de bombe au bras & à la main, & le comte de Saint-Géran. Les assiégés perdirent huit cents hommes dans l'assaut ; le reste de la garnison, au nombre de trois mille hommes, fut fait prisonnier de guerre.

1677.

Relat. de la campagne.

D'après ce récit, on voit la part qu'eut le Maréchal à la prise de Valenciennes. Cependant quelques Ecrivains, amis du merveilleux, ont uniquement attribué cet exploit aux Mousquetaires. Ils n'ont parlé ni des grenadiers à cheval, ni des deux mille hommes d'infanterie commandés pour l'assaut, ni du Général lui-même. Sans doute que les Mousquetaires y signalerent extraordinairement leur valeur ; mais leur principal mérite fut d'avoir vaillamment & heureusement exécuté les ordres du Maréchal. En effet, lorsque

1677. emportés par leur audace, ils entrerent dans la ville, que devenoient-ils, ſi Luxembourg ne ſe fût aſſuré des dehors avec une rapidité incroyable, s'il ne ſe fût hâté de voler à leur ſecours. Une poignée de Mouſquetaires prend-elle une des plus fortes places de l'Europe, défendue par dix mille hommes? Après les exemples que notre hiſtoire, & ſur-tout celle du dernier ſiecle, fournit de Généraux chaſſés des villes dont ils s'étoient preſqu'entiérement rendus maîtres, tels que le maréchal d'Aumont vaincu & pris dans Oſtende qu'il avoit ſurpris, M. de Bellefonds chaſſé de Gironne, & enfin le célebre prince Eugene, forcé d'évacuer Crémone dont il occupoit les principaux poſtes; on avouera qu'il ne falloit pas moins que la conduite du Maréchal, pour profiter d'un événement qui, ſans lui, eût peut-être été auſſi funeſte qu'il fut glorieux.

Mémoires de Saint-Germain. Louis XIV étoit ſi perſuadé que c'étoit à ce Géneral qu'il devoit l'éclat d'un ſi beau triomphe, qu'il

fut au-devant de lui, lorſqu'il vint
lui rendre compte des principales 1677.
circonſtances de l'aſſaut. Il le combla en préſence de toute la Cour d'éloges & de remerciments.

Cependant ce Prince ſe rendoit de plus en plus digne des faveurs de la fortune. On n'étoit pas encore revenu en Hollande & dans les Pays-Bas de la conſternation qu'y avoit répandu la conquête imprévue de Valenciennes, qu'on apprit que le maréchal de Luxembourg étoit devant Cambrai avec une partie de l'armée Françoiſe.

La ville de Cambrai ſi célebre dans l'hiſtoire de France & des Pays-Bas, eſt une place conſidérable. L'Eſcaut baigne ſes murs, & lui ſert de foſſé. Elle eſt environnée d'excellents remparts, de baſtions, de demi-lunes & de deux forts. Mais ce qui la rendoit redoutable, c'étoit une citadelle de forme quarrée, qu'on regardoit alors comme imprenable. Les Eſpagnols entretenoient dans cette forteresſe une garniſon de mille chevaux & de ſept régi-

ments d'infanterie, qui, en temps
1677. de guerre, s'étoient mis en possession de porter tous les ans le fer & le feu dans toute la Picardie, & jusques sur les bords de la Seine. Il est certain que de toutes les conquêtes que le Roi pouvoit entreprendre, nulle n'étoit plus utile & plus agréable à ses sujets.

A peine Luxembourg étoit-il arrivé aux portes de Cambrai, qu'il vit aborder à son camp une multitude de paysans de Picardie, qui venoient lui offrir leurs secours, pour hâter la prise d'une ville qui, depuis près d'un siecle, n'avoit cessé de leur être funeste. Le Maréchal les employa à la construction des lignes, dont il environna la ville & la citadelle. On ne sauroit croire combien cet ouvrage immense avança en peu de temps : déja les ponts de communication étoient établis sur l'Escaut ; tout étoit prêt pour l'ouverture de la tranchée le 22 Mars. Ce jour-là même, le Roi arriva au camp avec les maréchaux de Schomberg, de la Feuillade & de

de Lorge. Il choisit pour son quartier Avain du côté de la citadelle [a]; celui de Luxembourg étoit à la gauche du Roi près de Cantigneule; Schomberg embrassoit dans le sien toute l'étendue du terrein qui est au-delà de l'Escaut, depuis Neuville jusqu'à Cantimpré. Enfin le maréchal de Lorge campoit vis-à-vis la porte de Valenciennes. 1677.

Le succès répondit aux voeux du Roi & de ses Généraux. La ville de Cambrai, malgré sa force & la rigueur de la saison, fut réduite en peu de jours. Luxembourg y entra le 4 Avril au matin à la tête du régiment des gardes. Mais le siege de la citadelle fut plus long & plus meurtrier. D. Pedro de Zavala qui depuis quarante ans portoit les armes avec beaucoup de réputation, la défendit vigoureusement.

Relat. de la campagne.

Pendant que le Roi étoit attaché à une conquête aussi importante, Monsieur secondé par le maréchal d'Humieres, assiégeoit Saint-

(a) Il avoit sous ses ordres le maréchal de la Feuillade.

1677. Omer, la plus forte place de l'Artois. Jamais la puissance des François ne s'étoit annoncée avec plus d'éclat : deux sieges aussi considérables entrepris à la fois. Quels remparts dans les Pays-Bas capables désormais d'arrêter un Prince qui avoit subjugué Valenciennes en cinq jours de tranchée ouverte, & la ville de Cambrai en six. Les Espagnols & les Hollandois ne pouvoient plus dissimuler leur crainte. Les premiers que tous ces désastres regardoient particuliérement, ne cessoient d'exhorter le prince d'Orange à se mettre en campagne pour interrompre le cours des prospérités de la France. Enfin le Stadhouder plus touché encore de ces pertes, que les Espagnols mêmes, s'ébranla avec une armée de trente-cinq mille hommes; il s'avança vers Ypres, incertain s'il tenteroit la conquête d'une place ou l'événement d'une bataille.

Les mouvements des Alliés inquiétoient d'autant plus le Roi, qu'il craignoit également pour Ber-

gues & Dunkerque dégarnies de troupes, & pour l'armée de son frere qui ne consistoit qu'en vingt bataillons & quatorze escadrons. Un autre motif n'excitoit pas moins ses alarmes, c'est que Monsieur qui avoit donné par-tout des marques d'un courage héroïque, ne s'étoit encore trouvé à aucune bataille. Il se défioit aussi de l'expérience du maréchal d'Humieres, qui n'avoit jamais commandé de grandes armées. Jamais Louis XIV n'étoit plus convaincu des talents & du zele de Luxembourg que dans les moments de crise; il l'appella, & lui dit qu'à la vue de la bataille qui se préparoit sous les murs de Saint-Omer, & du danger des places maritimes, il avoit jetté les yeux sur lui, comme sur celui de tous ses Généraux en qui il avoit le plus de confiance, pour commander un détachement de neuf bataillons & de vingt-six escadrons, au nombre desquels étoient les Mousquetaires & les Gendarmes de la Garde; il ajouta ensuite que comptant plus sur sa

1677.

Mémoires de Saint-Germain.

personne que sur le nombre des
1677. hommes, il le prioit de partir à l'heure même avec la cavalerie.

Le Maréchal sensiblement touché des marques d'estime qu'il recevoit du Roi, monta à cheval. L'infanterie commandée par le marquis de Traci le suivit à grandes journées. Après avoir pourvu à la sûreté de Dunkerque, il campa avec ses troupes de maniere qu'il couvroit Lille & Courtrai.

Le 5 Avril.

Relat. de la campagne de 1677.

La prévoyance & l'activité des François firent évanouir les idées de siege qu'avoient formé les Alliés. Il y auroit eu de la témérité au Stadhouder à commettre la réputation de ses armes à une pareille entreprise. Le Roi & Monsieur, après avoir pris la citadelle de Cambrai & Saint-Omer, pouvoient encore avoir le temps de réunir leurs forces, de fondre sur lui, de l'accabler, ou de le forcer à une retraite honteuse. Il n'avoit plus qu'un parti à prendre, pour ne pas rester spectateur des conquêtes du Roi : c'étoit d'attaquer l'une des

deux armées Françoises. Ce Prince jusques-là malheureux dans les sieges, voulut essayer si la fortune ne lui seroit pas plus favorable dans une action générale. Il marcha à Monsieur, qui lui sembloit moins redoutable que le Roi. 1677.

A la premiere nouvelle du dessein & des mouvements des Alliés, le duc d'Orléans écrivit à Luxembourg de se rendre auprès de lui; il partit en même temps avec son armée, pour épargner à l'ennemi la moitié du chemin. Il avoit seulement eu la précaution de laisser le marquis de la Trousse avec quelques troupes dans les lignes pour contenir la garnison de S. Omer.

Lettre de Monsieur à Lux. du 6, 7, 8 Avril.

Luxembourg n'eut pas plutôt reçu la lettre du duc d'Orléans, que pour se conformer aux ordres du Roi & aux prieres du Prince, il monta à cheval accompagné seulement de deux Aides-de-camp. Son détachement le suivoit à grands pas. Il arriva le 9 Avril au soir à Montcassel, poste avantageux, dans lequel Monsieur attendoit l'ennemi.

1677. Le premier ſoin de Luxembourg, après avoir ſalué Monſieur, fut de parcourir tout le front de l'armée. Il la trouva mal poſtée : le maréchal d'Humieres ſur qui le Prince ſe déchargeoit des détails, avoit fait la faute d'en mettre une partie au-delà de la Péene dont les bords ſont fort eſcarpés. Luxembourg fut de ce pas chez Monſieur pour lui faire part de ſes obſervations. Il le trouva couché & endormi. Le Prince qu'on réveilla, comprit le danger de la poſition. Il ſe leva ſur le champ, monta à cheval, & fit repaſſer le ruiſſeau à l'aile gauche pour la joindre au reſte de l'armée.

Manuſcrits de Lux.

Relation de la campagne.

Dès le lendemain, le prince d'Orange parut à la tête de trente-cinq mille hommes. Il auroit pu ſe fortifier encore d'un corps de ſix mille hommes de cavalerie que le comte de Naſſau commandoit ſous Ypres. Mais on prétend que le Stadhouder mal ſervi par ſes eſpions ignoroit que Luxembourg eût joint Monſieur. Il croyoit n'avoir aucun beſoin du ſecours de Naſſau, pour

battre l'armée Françoise, qu'il supposoit être infiniment inférieure à la sienne. Il est constant que les troupes du duc d'Orléans, en y comprenant le renfort de Luxembourg, ne consistoient qu'en seize mille hommes de pied, & neuf mille de cavalerie. 1677.

On s'attendoit à être attaqué ce jour-là dans l'armée Françoise. Déja la disposition de Monsieur étoit faite : il commandoit le centre; Humieres, la droite; & Luxembourg, la gauche. Mais au lieu d'engager la bataille, les Alliés s'efforcerent seulement de jetter du secours dans S. Omer. Ils s'emparerent de l'abbaye de la Péene à la gauche des François. Luxembourg pénétrant leur dessein, se hâta de porter les dragons & la cavalerie de la seconde ligne au moulin de Balamberg. Par ce mouvement exécuté avec autant d'ordre que de rapidité, il leur coupa tous les chemins de la ville assiégée. Il attaqua ensuite l'Abbaye, dont il les chassa; mais pour ne pas affoiblir son aile,

Ibidem.

Mémoires de Saint-Germain.

1677. il n'y laiſſa qu'un ſergent avec quelques ſoldats.

Cependant Monſieur, impatient, avide de gloire, vouloit profiter de l'approche de l'ennemi pour combattre. Il ne céda qu'à regret aux inſtances des deux Maréchaux qui le conjuroient d'attendre juſqu'au lendemain, à cauſe que le jour alloit bientôt manquer. Ce Prince ne craignoit rien tant que le Stadhouder ne lui dérobât, par une prompte retraite, la victoire qu'il attendoit de ſon courage & de la ſageſſe de ſes meſures.

Le 11 au lever de l'aurore, ſon inquiétude diſparut en voyant les Alliés approcher dans le plus bel ordre. Arrivé au bord de l'un des deux ruiſſeaux qui le ſéparoient de l'armée Françoiſe, le prince d'Orange héſita long-temps s'il le paſſeroit; mais enfin déterminé par la grandeur du motif qui l'avoit amené, & ſur-tout par ſa valeur, il franchit le premier; delà il fondit ſur l'Abbaye de la Péene dont il ſe ſaiſit. C'eſt de ce poſte que dépen-

Mémoires de Feuq. tom. III. p. 250.

doit la victoire & le salut de Saint-Omer; en effet, il mettoit les Alliés à portée d'embrasser une hauteur, d'où il leur eût été facile, non-seulement de jetter un puissant secours dans Saint-Omer, mais encore d'attaquer les François en flanc, & de les envelopper. 1677.

Luxembourg, à qui la fortune fournissoit si heureusement toutes les occasions de déployer ses talents, juge des vues de l'ennemi par son mouvement, & les déconcerte. Il détache une partie des escadrons de la seconde ligne, les joint à la premiere, & présente bientôt une plus grande étendue de front que l'ennemi. Le vuide de la seconde ligne fut rempli par quelques troupes de son renfort qui ne faisoient que d'arriver. Il donna au marquis de Villars une réserve de cinq escadrons qui débordoient la droite des Alliés, avec ordre de les charger en flanc, dès qu'il se feroit apperçu que lui-même auroit répandu le désordre & la terreur dans cette aile.

Mémoires de Villars, t. I. pag. 69, 70.

1677. Après avoir ainſi tout prévu, il fit attaquer l'Abbaye par les régiments Royal, la Couronne, un bataillon Suiſſe & les dragons de Lyſtenois. Ces troupes furent repouſſées & pourſuivies ; elles euſſent été défaites ſans le régiment de Conti, que le Maréchal avoit établi dans les maſures d'un vieux Château ſitué dans le voiſinage, d'où il arrêta l'ennemi par un feu terrible. Pendant ce temps-là Luxembourg faiſoit pointer le canon contre l'Abbaye, qui fut enfin forcée. On pourſuivit l'ennemi de haie en haie : le régiment des Gardes du prince d'Orange fut taillé en pieces; la droite entiere des Alliés eût eu le même ſort, ſi Villars eût été le maître d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus du Maréchal. Voici ce qui empêcha le jeune Colonel d'acquérir la gloire qui lui étoit préparée.

Pendant qu'on ſe battoit avec tant de ſuccès à la gauche, on avoit perdu du terrein au centre & à la droite. Au nombre des Aides-de-Camp de Monſieur, étoit un gentil-

homme appellé Chamlai, que le Roi honoroit de la plus intime confiance. Chamlai étonné du péril qui menacoit le Prince, accourt à la gauche, joint le marquis de Villars, comme il s'ébranloit pour fondre ſur la droite de l'ennemi, & achever de la mettre en déroute. Il lui ordonne de marcher au centre où les troupes avoient plié. Villars confondu d'un ordre qui paroiſſoit abſurde, refuſa hautement d'y obéïr: *S'il eſt arrivé du déſordre au centre, j'arriverai*, dit-il, *trop tard pour le réparer : la droite de l'ennemi eſt ébranlée ; achevons ſa défaite.* Chamlai voyant qu'il marchoit en effet, eut recours au prince de Soubiſe, l'un des Lieutenants-Généraux qui commandoient la gauche ſous Luxembourg. Celui-ci arrêta Villars d'autorité: ce n'eſt pas qu'il ne comprît l'inutilité & le danger même de la miſſion de Chamlai ; mais il croyoit qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'obéir à un Officier auſſi autoriſé.

1677.

Ibidem.

Cependant ce que Villars avoit

1677. prévu, étoit arrivé; Monſieur n'avoit eu beſoin que de ſa valeur pour rétablir le combat : les François honteux d'abandonner un Prince ſi brave, étoient revenus à la charge; l'ennemi avoit plié à ſon tour. Villars trouva Monſieur maître du champ de bataille. Il eſt conſtant qu'on ne dut qu'à la fermeté inébranlable du duc d'Orléans, l'avantage qu'on remporta au centre; il fut pendant près d'une demi-heure dans le plus horrible danger; il eut deux chevaux tués ſous lui; ſes principaux Officiers tomberent morts ou bleſſés à ſes côtés; à la droite, le maréchal d'Humieres qui avoit été d'abord repouſſé, pour avoir engagé le combat, avant que le centre & la gauche fuſſent en état de le ſoutenir, répara auſſi le déſordre. Le ſuccès couronna ſes efforts. Le prince d'Orange vaincu par-tout, abandonna le champ de bataille, ſur lequel il laiſſa ſix mille hommes tués ou bleſſés. En le voyant s'éloigner à grand pas, Luxembourg qui avoit préparé une victoire en-

Mémoires de Feuq. tom. III. p. 249 & 251.

core plus complette, ne put s'empêcher de dire au marquis de Villars : *J'aurois voulu que le cheval de Chamlai eût eu les jambes cassées, quand il vous a porté ce maudit ordre.* Mais le mal étoit sans remede : il s'agissoit seulement, pour profiter d'une si grande victoire, de poursuivre les Alliés. Le maréchal se chargea de ce soin avec dix ou douze escadrons, qu'il n'obtint qu'avec peine de Monsieur ; ce Prince extrêmement satisfait d'une journée qui le couvroit de gloire, craignoit que la cavalerie Françoise détachée & débandée contre les fuyards, ne fût surprise & taillée en pieces par le comte de Nassau, qu'on disoit accourir au secours du prince d'Orange. Quoi qu'il en soit, Nassau ne parut point ; d'ailleurs le Maréchal marcha avec tant d'ordre, sa troupe étoit tellement animée par la victoire, que si ce nouvel ennemi se fût présenté, il auroit vraisemblablement ajouté par sa défaite de nouveaux lauriers à ceux que les François venoient de moissonner.

1677.

Mémoires de Villars, t. I. p. 71.

Mémoires de Saint-Germain.

Relation de la bataille de Cassel.

Après une assez longue course,
1677. Luxembourg atteignit une partie de l'armée vaincue qui s'étoit ralliée pour sauver les équipages; il la défit, prit des étendards, des drapeaux, plusieurs pieces d'artillerie, les bagages du prince d'Orange où étoient sa vaisselle d'or, & les plans les plus magnifiques de toutes les villes fortes de l'Europe. Le nombre des prisonniers qu'on emmena surpassoit de beaucoup celui des soldats que Luxemboug conduisoit; enfin la nuit arrêta sa course victorieuse à Popperingue, à deux lieues du champ de bataille.

Tel fut l'événement glorieux de la bataille de Cassel, la troisieme que les François livroient dans les mêmes lieux. Ils perdirent la premiere en 1071, sous le regne de Philippe I. Philippe VI gagna en personne la seconde en 1328. Ce Prince qui y fit des prodiges de valeur, vengea avec éclat la honte de ses ancêtres; mais elle fut encore mieux vengée par Philippe de France. En effet, la perte des Alliés fut

évaluée à plus de dix mille hommes tués, bleſſés, priſonniers ou déſerteurs. On comptoit au nombre des premiers quinze Colonels & cent cinquante Capitaines. Les trophées de la victoire conſiſtoient en treize pieces de canon, deux mortiers, cinquante-quatre drapeaux ou étendards & tous les bagages de l'ennemi. Monſieur acheta un ſi grand avantage au prix du ſang de quatre mille François tués ou bleſſés, la plupart au centre. On regretta ſurtout le marquis de Genlis, Lieutenant-Général, & le brave Moiſſac, ce Cornette des Mouſquetaires qui s'étoit ſi fort ſignalé à la priſe de Valenciennes.

1677.

Relation de la camp. de 1677.

Monſieur reſta deux jours ſur le champ de bataille, pour voir ſi le prince d'Orange renforcé par la cavalerie de Naſſau & les garniſons voiſines, voudroit encore tenter le ſort des armes; il attendit inutilement; le Stadhouder ([a]) à qui on ne peut refuſer la gloire d'avoir prodigué ſa vie dans le combat,

Ibidem.

([a]) Il reçut deux coups de mouſquet dans ſa cuiraſſe.

1677. ne comptoit pas assez sur la valeur & le ressentiment de ses troupes, pour hazarder une nouvelle bataille. L'armée victorieuse retourna devant Saint-Omer.

Le prince de Robeque, Gouverneur de l'Artois, s'étoit jetté dans cette place, la seule qui restât aux Espagnols dans la province; malgré la défaite du prince d'Orange, & l'impossibilité d'être secouru, il soutint le siege encore onze jours. Joignant la ruse à la valeur, il répandit le bruit que le Roi avoit été obligé de lever le siege de la citadelle de Cambrai; cette fausse nouvelle excita tellement le courage de la garnison, abattu par le désastre du prince d'Orange, qu'elle repoussa les François à l'assaut de la contrescarpe; mais ces mêmes soldats qui venoient de témoigner tant d'audace, n'eurent pas plutôt été désabusés de la prétendue disgrace du Roi, qu'ils laisserent éclater une tristesse accablante. Le Gouverneur ne jugea pas à propos de soutenir avec des troupes

Mémoires pour servir à l'Hist. de la guerre de 1672.

pes découragées un nouvel assaut que les François préparoient ; il le prévint, & rendit la place à des conditions honorables, après dix-sept jours de tranchée ouverte. La citadelle de Cambrai défendue par quatre mille hommes avoit capitulé quatre jours auparavant.

1677.

Le 21 Avril.

Le 17 Avril.

C'est ainsi que la France en moins de six semaines conquit trois des plus fortes places de l'Europe, & gagna une bataille mémorable. Louis XIV parvenu par de si grands exploits à un degré de gloire & de puissance, qui ne laissoit aucun de ses prédécesseurs au-dessus de lui, fit la revue de ses troupes dans la plaine de Thulin ; il les trouva, par les soins infatigables du marquis de Louvois, aussi fraîches & aussi lestes, que si elles venoient de se mettre en campagne. De soixante mille hommes qu'elles étoient encore composées, il en dispersa vingt mille dans les garnisons ; il en détacha un pareil nombre pour l'Alsace, & le reste demeura dans les Pays-Bas, sous les ordres de Lu-

Relation de la campagne de 1677.

1677. xembourg, que le Roi avoit chargé de veiller au ſalut de ſes anciennes & de ſes nouvelles conquêtes. Après avoir ainſi pourvu à la ſûreté des frontieres, le Roi retourna avec toute ſa Cour à Saint-Germain, jouir dans le ſein du plaiſir & des arts, des applaudiſſements que ſes ſujets ne pouvoient ſe laſſer de prodiguer à ſa fortune & à ſa conduite.

Relation de la campagne de 1677.

Au reſte, quelque grands & rapides que fuſſent les ſuccès de ce Prince, il faut avouer à la gloire des Alliés, qu'ils en étoient moins effrayés qu'irrités. La défaite du prince d'Orange n'avoit point diminué la haute idée qu'ils s'étoient formée de ſon génie & de ſes talents. Pleins d'admiration pour la valeur, la conſtance, la grandeur d'ame de ce Prince, ils attribuoient ſes malheurs à la lâcheté de quelques régiments, qui furent décimés, après avoir vu leurs Officiers expier par la mort, l'exemple honteux qu'ils leur avoient donné. Chacun des Princes ligués concourut avec joie à former au Stadhouder une armée

plus nombreuse que celle qui avoit été battue à Cassel. L'Evêque de Munster lui envoya neuf mille hommes, les princes de Brunswick dix mille, l'Espagne un pareil nombre. Il reçut de la Hollande des vivres, des munitions, une nouvelle artillerie, de nouveaux équipages & de grandes sommes d'argent. Telles furent enfin le zele & les ressources des Alliés, que le prince d'Orange au commencement de Mai, c'est-à-dire, environ six semaines après sa défaite, se vit à la tête d'une armée de soixante mille hommes, qui n'attendoit que l'instant de venger les désastres de la campagne.

1677.

Histoire de Guillaume III, tom. I. pag. 119 & 120.

Les forces des Alliés étoient encore plus redoutables sur le Rhin; le duc de Lorraine comptoit soixante & quinze mille hommes sous ses drapeaux; il étoit convenu avec le prince d'Orange de marcher sur la Moselle & la Meuse, & d'y occuper les François, pendant que le Stadhouder frapperoit les plus grands coups dans les Pays-Bas. A la vue de ces immenses préparatifs,

du concert des Généraux, de leur
1677. valeur & de la haine qu'ils portoient à la France, il n'y avoit aucun des Alliés qui ne se flattât d'effacer les exploits du Roi par de plus grands & de plus décisifs.

L'exécution suivit de près le plan qu'ils avoient formé; mais elle ne répondit pas à leurs vœux. Déja le duc de Lorraine avoit pénétré jusqu'aux portes de Metz. Le prince d'Orange qui n'attendoit que cette puissante diversion pour agir, se mit en campagne dans le dessein d'assiéger Maëstrecht. Il espéroit réussir d'autant plus facilement dans cette entreprise, qu'il croyoit que la France réuniroit ses forces d'Alsace & des Pays-Bas pour défendre la Lorraine & la Champagne attaquées par une armée supérieure à celles que Créqui & Luxembourg commandoient. Mais Louis XIV rassuré par la conduite de Créqui, ordonna à Luxembourg de veiller au salut de Maëstrecht. Calvo menacé envoya en France 160 pieces de canon qui lui étoient inutiles, &

Mémoires pour servir à l'Hist. de la guerre de 1672.

Luxembourg s'avança du côté de Maëſtrecht pour être à portée d'y jetter du ſecours. L'approche des François fit abandonner au Prince l'idée de ce ſiege. Il ſe retira, & mit ſes troupes en quartier de rafraîchiſſement; la Cour de ſon côté ordonna au Maréchal d'envoyer une partie des ſiennes à Créqui, & de diſtribuer l'autre dans les places de la Flandre. 1677.

Mais la prétendue retraite du prince d'Orange n'étoit qu'un piege pour ſurprendre les François; elle couvroit des deſſeins profonds. En effet le Stadhouder n'eut pas plutôt appris la ſéparation de l'armée de Luxembourg, qu'il raſſembla la ſienne avec une célérité ſurprenante. Il étoit devant Charleroi, qu'on ne ſe doutoit pas encore en France de ſon projet. Au reſte, les vues de ce Prince ne ſe bornoient point à la conquête de cette importante place; il devoit joindre le duc de Lorraine & aſſiéger Metz, dont la perte eût entraîné celle de l'Alſace & de la Lorraine. *Le 6 Août.*

1677. En moins de trois jours le camp des Alliés fut couvert de lignes; ils éleverent de diſtance en diſtance des forts où ils établirent des batteries de canon; le Duc de Villa-Hermoſa avec une armée de 25 à 30 mille hommes, défendoit les bords de la Sambre, & protégeoit le ſiege. On ne pouvoit approcher du camp des aſſiégeants qu'à travers un pays entrecoupé de haies, de foſſés, de défilés & de hauteurs. Enchanté du ſuccès brillant de ſa manœuvre, le prince d'Orange ſe regardoit déja comme le maître d'une place dont le ſecours paroiſſoit impoſſible. Mais la prévoyance & l'activité de ce Prince, le mérite des jeûnes & des prieres publiques ordonnées dans toute la Hollande, *pour obtenir du Ciel la grace de faire aux François le plus de mal qu'il ſeroit poſſible*, ne purent prévaloir contre l'aſcendant de Louis XIV.

Relat. de la campagne de 1677.

Hiſtoire de Hollande, t. IV. p. 514, 515, 516.

Hiſt. de Guillaume III. p. 120, 121.

En effet Luxembourg, après avoir formé en ſix jours de toutes les garniſons de la Flandre une armée de trente-cinq mille hommes,

s'avance rapidement vers la Sambre. Il en ſurprend le paſſage à Villa-Hermoſa ; mais au lieu de marcher aux aſſiégeants, dont il ne pouvoit approcher qu'en expoſant ſon armée à une défaite certaine, il va camper derriere la riviere d'Heuſe, entre Bruxelles & Charleroi, dans un poſte extrêmement avantageux. Par ſa poſition, il coupoit aux Alliés les fourages que le pays ſitué entre la Sambre & la Meuſe leur fourniſſoit, & les convois qu'ils tiroient de Bruxelles.

1677.

Mémoires de Saint-Germain.

La ſituation des deux armées fixoit les regards de toute l'Europe, qui s'attendoit à une ſanglante bataille. Tout ce qu'il y avoit de Seigneurs à la Cour de France, vint ſe ranger ſous les étendards de Luxembourg. La nobleſſe d'Angleterre, rivale de gloire depuis plus de ſix ſiecles de celle de France, quoique ſon Roi n'eût aucune part à la guerre, voulut en avoir au péril & à la gloire. Le duc de Monmouth, milord Duras, & quelques autres ſe joignirent à Luxembourg.

Ibidem.

Milord Charles, un des fils naturels
1677. de Charles II, le duc d'Albemarle, milord Offeri, & une foule de gentilshommes moins distingués se jetterent dans l'armée des Alliés.

Mais l'attente de l'Europe & les vœux des volontaires furent trompés. Au lieu de sortir des lignes & de combattre, le prince d'Orange convoqua le conseil de guerre où il déclara qu'attendu la difficulté de recouvrer des vivres & des fourages, il étoit impossible de continuer le siege de Charleroi sans ruiner l'armée. Le duc de Villa-Hermosa, qui depuis le passage de la Sambre, s'étoit réuni avec les assiégeants, proposa de marcher aux François, pour s'ouvrir, par la victoire, les chemins de Bruxelles, où étoient déposés les magasins de l'armée. Quelque desir qu'eût le Stadhouder de se signaler par un exploit qui fît oublier ses anciennes défaites, il combattit fortement l'avis du général Espagnol. Il représenta qu'on ne pouvoit joindre Luxembourg, qu'en s'engageant dans des défilés, au milieu

Histoire de Guill. III.

lieu desquels il lui seroit aisé d'arrêter & d'écraser l'armée. Le Conseil conclut à la retraite; mais ce parti n'auroit pas garanti les alliés d'une défaite certaine, si Luxembourg n'avoit pas eu les mains liées. 1677.

En effet, dès l'instant qu'il étoit venu camper derriere la Hense, prévoyant que les Alliés, faute de subsistances, seroient bientôt obligés de se retirer, il avoit formé le dessein de les battre dans leur retraite. Déja il s'étoit emparé des hauteurs qui dominent les défilés à travers lesquels il falloit nécessairement qu'ils s'engageassent pour regagner la Sambre; il les avoit garnis de troupes & d'artillerie, ainsi que les extrémités des défilés. Enfin il avoit disposé son armée avec tant d'avantage, que les ennemis ne pouvoient manquer d'être enveloppés & taillés en pieces.

Mémoires de Saint-Germain.

Le prince d'Orange, qui ne connoissoit pas toute la grandeur du péril qui l'attendoit sur la route, avoit brûlé ses bagages, & s'étoit mis en mouvement pour regagner

Le 14 Août.

la Sambre. Il entroit déja dans les
1677. défilés ; Luxembourg environné de tous les Volontaires, obſervoit ſa marche de deſſus une hauteur ; ſon armée diſtribuée dans les poſtes les plus avantageux, n'attendoit plus que ſes derniers ordres pour agir. Dans ces moments, on lui annonce M. de Louvois qui venoit d'arriver au camp. Le Roi inquiet de la deſtinée de Charleroi, l'avoit envoyé en Flandre pour ſeconder, par ſon activité & ſon autorité, les opérations de l'armée. Luxembourg attentif à ne pas laiſſer échapper ſa proie, lui dépêcha un gentilhomme pour le conduire auprès de lui.

Mémoires de Saint-Germain.

M. de Louvois parut bientôt ; le Maréchal ſenſiblement flatté d'avoir pour témoin de la victoire qu'il avoit préparée, un Miniſtre qui poſſédoit toute la confiance du Roi, le reçut avec de grandes marques d'amitié & de joie ; après lui avoir raconté en peu de mots tout ce qu'il avoit fait pour obliger le prince d'Orange à lever le ſiege de Charleroi, il lui montra les Alliés en-

trant dans les défilés, comme des victimes prêtes à expier par leur 1677.
ſang les inquiétudes qu'ils avoient données au Roi. Soit que Louvois naturellement haut & fier, fût choqué de ce que le Maréchal n'étoit pas venu lui-même le recevoir, ſoit plutôt qu'il ſe défiât du ſort des armes, il dit tout haut, qu'après avoir réduit les Alliés à lever honteuſement le ſiege de Charleroi, on devoit être content d'une victoire qui n'avoit pas coûté une goutte de ſang; que l'intention du Prince n'étoit point de commettre l'état floriſſant de ſes affaires à l'événement incertain d'une bataille. Le Maréchal eut beau répondre qu'il battroit l'ennemi ſans rien hazarder: Louvois oppoſa à toutes ſes raiſons la volonté ſuprême du Roi. Il n'y avoit rien à répliquer; auſſi ſe réduiſit-il à demander, qu'il lui fût au moins permis de tailler en pieces la partie de l'armée ennemie qui étoit engagée dans les défilés: le Miniſtre de la guerre demeura inflexible.

1677. On conçoit quels durent être les regrets de Luxembourg, de se voir arracher la victoire qu'il tenoit déja, pour ainsi dire, embrassée. Cependant il dissimula son ressentiment; il n'en fut pas de même des volontaires qui avoient été les témoins de l'entretien du Maréchal avec M.

Ibidem. de Louvois. Il n'y eut pas un seul de ces jeunes gens pleins de feu & avides de gloire, qui ne se retirât en frémissant d'indignation contre l'opiniâtreté du Ministre, qui sacrifioit à de vaines allarmes l'espérance d'une victoire capable de terminer la guerre. Heureux le Maréchal, si la prudence excessive du marquis de Louvois, en sauvant l'armée du prince d'Orange, n'eût fait que le priver de la gloire d'un triomphe; ses destinées lui en réservoient d'aussi éclatants & de plus nécessaires à l'Etat; mais elle lui fut plus funeste: car c'est de ce jour-là que commença la haine du marquis de Louvois contre lui; haine qui répandit sur ses jours le poison de l'amertume & de la douleur. Voici ce

qui donna lieu à cet événement le plus triſte, comme le plus conſidérable, de la vie particuliere du Maréchal. 1677.

Au nombre des Volontaires qui étoient venus dans le deſſein de combattre ſous les drapeaux de Luxembourg, on diſtinguoit le duc de Leſdiguieres de la maiſon de Créqui. *Ibidem.* Ce Seigneur, dont on a parlé avec éloge dans la guerre de Hollande ſous le nom de comte de Sault, étoit lié de l'amitié la plus étroite avec le Maréchal; il logeoit chez lui à l'armée. Mais il haïſſoit autant le marquis de Louvois, qu'il aimoit Luxembourg. A ſon retour en France, il ne manqua pas de publier dans tous les cercles de la Cour & de la Ville, que M. de Louvois avoit empêché M. de Luxembourg de vaincre les Alliés. Il ajoutoit que le Miniſtre n'en avoit agi ainſi que par jalouſie, & dans le deſſein de perpétuer une guerre qui le rendoit néceſſaire au Roi. Les autres Volontaires ne furent ni plus diſcrets ni plus retenus.

1677. Ces bruits reçus avidement & exagérés par les ennemis du Ministre, parvinrent aux oreilles du Roi, qui pour s'éclaircir de la vérité, voulut avoir un entretien particulier avec le duc de Lesdiguieres. Celui-ci confirma à Louis XIV ce qu'il avoit avancé ; il mit sous ses yeux la position des armées ; il lui *Ibidem.* expliqua en détail les moyens dont s'étoit servi le Maréchal pour défaire les Alliés, sans exposer son armée ; il se plaignit ensuite de l'opiniâtreté du Ministre qui venoit de priver le Roi, son ami & la nation de la gloire d'un si beau triomphe. L'auteur, dont on a tiré cette anecdote, ajoute que le Roi témoigna à M. de Louvois beaucoup de mécontentement de sa conduite.

Le Marquis au désespoir d'une mortification si cruelle, conserva dans son cœur le plus vif ressentiment contre le Maréchal ; il étoit persuadé que Lesdiguieres avoit agi de concert avec lui, pour le rendre odieux au public. Il fut d'autant plus irrité, qu'il avoit compté

davantage ſur l'amitié de Luxembourg. C'étoit de tous les Généraux, celui pour lequel il avoit le plus de déférence ; il le conſultoit ſur tout, le prévenoit ſouvent, & ne refuſoit rien à ſa recommandation. 1677.

Au reſte, quelque grands que fuſſent les mouvements de haine & d'indignation que la prétendue ingratitude du Maréchal excita dans l'ame du marquis de Louvois, il fallut les renfermer, pour ne pas ſe nuire à lui-même dans l'eſprit d'un Prince auſſi éclairé que Louis XIV, qui n'auroit pas manqué d'en pénétrer la cauſe. Louvois ſe plaignit ſeulement dans ſes dépêches à Luxembourg, mais aſſez légérement, des bruits que le duc de Leſdiguieres & ſes amis répandoient contre lui dans le public. Le Maréchal lui proteſta qu'il les ignoroit & les condamnoit ; mais quelques efforts qu'il fît pour perſuader Louvois, qu'il n'y avoit aucune part, il s'aperçut bientôt que le Miniſtre ne conſervoit plus à ſon égard que les dehors de la bienſéance, & qu'il étoit très-

Dépêche de Louvois à Luxembourg, du 4 & 6 Septembre.

1677. aigri contre lui. Cette découverte affligea Luxembourg. Il mit en usage tout ce qu'un homme de son rang pouvoit employer sans bassesse, pour engager Louvois à lui rendre son amitié & sa confiance. Mais toutes ses avances furent inutiles ; le Maréchal irrité à son tour de la dureté & de l'injustice de son ancien ami, le négligea pour se lier avec MM. Colbert & Seignelai, qui partageoient à la Cour le crédit & la faveur. Il resserra aussi les nœuds de l'amitié qui l'attachoient à la maison de Bouillon, ennemie déclarée de Louvois, depuis ses démêlés avec Turenne. Cependant, malgré ces semences de haine & de discorde, ni l'un ni l'autre n'éclata; Luxembourg ne connut même toute l'animosité du Marquis, que par la persécution qu'il essuya trois ans après. Mais il est temps de reprendre le fil des événements.

Relation de la campagne de 1677.

La levée du siege de Charleroi étonna & déconcerta beaucoup plus les Alliés, que les désastres qu'ils avoient essuyés au commencement

de la campagne. Ce revers imprévu fut la cause & l'origine de la dissention qui éclata parmi les chefs. Le duc de Villa-Hermosa se plaignit avec aigreur de la conduite du Stadhouder toujours surpris, toujours battu. Celui-ci de son côté, invectivoit sans cesse contre la lenteur, la négligence, l'incapacité des Généraux Espagnols. D'après une division plus funeste que les revers qu'ils avoient éprouvés, les gens sages prévirent que les Alliés, malgré toutes leurs ressources & leur fierté, se trouveroient bientôt heureux d'accepter la paix aux conditions que Louis XIV offroit, conditions qu'ils avoient déja rejettées deux fois avec autant de mépris que d'imprudence.

1677.

Cependant le duc de Lorraine, qui avoit pénétré jusqu'à Metz, n'eut pas plutôt appris que le prince d'Orange étoit devant Charleroi, qu'il avoit descendu la Meuse, pour favoriser ses opérations. Arrivé à Floranville, on lui annonçe que le Prince avoit non-seulement

1677. échoué dans ſon entrepriſe, mais qu'il étoit allé cacher ſa honte en Hollande, abandonnant la campagne aux François. Cette nouvelle jetta le Duc dans la plus grande perplexité. Il ſe hâta de regagner l'Alſace, pour ne pas ſe trouver enveloppé par les armées de Créqui & de Luxembourg, qui étoient poſtées devant & derriere lui. Ce n'eſt pas, comme on l'a déja dit, que ſes troupes ne fuſſent plus nombreuſes que celles des deux Généraux François; mais les échecs qu'il avoit reçus du ſeul Créqui, lui en faiſoient craindre de plus grands, s'il ſe mettoit à portée d'être harcelé & reſſerré par une nouvelle armée, dont le Chef n'étoit ni moins actif ni moins entreprenant que celui à qui il avoit déja tant de peine à réſiſter. Créqui le prévint encore en Alſace; il ne ceſſa de le battre en détail pendant toute la campagne.

Dépêche de Luxembourg à Louvois du 23 Août.

Pendant ce temps-là Luxembourg qui n'avoit plus d'ennemi en tête, ſollicitoit la Cour de lui permettre d'aſſiéger Mons ou Bru-

xelles. Mais le Roi lui ordonna ſeulement de ravager tous les Pays-Bas. 1677.
Il préféroit ce dernier genre de guerre comme plus ruineux pour les peuples, qui la campagne ſuivante ſeroient dans l'impuiſſance de payer les impoſitions, ſans le ſecours deſquelles il étoit impoſſible aux Eſpagnols d'entretenir beaucoup de troupes. Le Maréchal marcha ſur Aloſt, d'où il fit contribuer tout le Brabant. De-là il força le paſſage qui eſt entre Bruxelles & Anvers, & s'avança vers la capitale des Pays-Bas, répandant ſur ſa route la terreur & le ravage. Les Eſpagnols qui crurent Bruxelles menacée, y jetterent la plus grande partie de leurs troupes; ce qui n'empêcha pas le Maréchal d'inſulter le fort des trois Trous, qu'il comptoit emporter d'emblée. Mais le détachement de dragons employé à l'ataque du fort, fut repouſſé après un combat très-vif, dans lequel les François perdirent environ trois cents hommes. Après cette tentative inutile, le Maréchal ſe porta du côté de

Hiſtoire de Guillaume III, tom. I.

Gand ; il s'arrêta dans le pays de
1677. Vaës, le plus riche & le plus fertile de ces contrées ; il envoya de gros détachements jusqu'aux extrémités de la Flandre Hollandoise, & dans l'Isle de Cadsant, d'où ils emmenerent beaucoup d'argent & un grand nombre d'ôtages. Enfin, après avoir fait subsister l'armée jusqu'au mois de Novembre aux dépens de l'ennemi, & dévasté tous les Pays-Bas, le Maréchal retourna à la Cour. Les troupes avoient souffert si peu de cette expédition, qu'un mois après elles se trouverent en état de rentrer en campagne, & de prendre Saint-Guilain sous les ordres du maréchal d'Humieres.

Les armes Françoises prospéroient avec le même éclat en Alsace, en Roussillon & en Amérique, sous les auspices de Créqui, de Navailles & d'Etrées. Ces succès confondoient ces prétendus Sages qui se mêlent de prévoir les événements. Ils avoient publié, & toute l'Europe les avoit crus, qu'après la mort de Turenne & la retraite de Condé, la

France privée de l'appui des deux plus grands Capitaines du ſiecle, ſuccomberoit ſous les efforts de la multitude d'ennemis réunis contr'elle. Cependant les progrès de Louis XIV étoient plus grands, plus rapides, plus déciſifs. C'eſt que ce Prince ſi attentif, ſi heureux alors dans le choix de ſes Généraux & de ſes Miniſtres, avoit remplacé Turenne & Condé, par deux hommes qui ne le cédoient en talents, qu'à leurs prédéceſſeurs. Créqui, par une conduite digne de Turenne, avoit ſauvé l'Alſace & la Lorraine, battu les Allemands à Kokeſperk, & conquis Fribourg. Luxembourg, par une vigueur égale à celle de Condé, avoit pris Valenciennes, contribué avec éclat à la victoire de Caſſel, à la réduction de Cambrai & de Saint-Omer; il avoit ſauvé Charleroi & ruiné les Pays-Bas, ainſi qu'une partie de la Hollande. 1677.

Cependant les Alliés plus étonnés encore que les politiques dont on vient de parler, firent un aveu humiliant de foibleſſe, en tâchant

d'attirer à la ligue le reſte de l'Europe, & ſur-tout l'Angleterre. Londres devint, ce qu'il avoit été ſous Henri VIII & Cromwel, le centre des négociations de toute la République Chrétienne. Les Anglois ſéduits par leur rivalité contre les François, ſe laiſſerent aiſément perſuader de prendre part à une querelle qui leur étoit étrangere. Ce peuple, qui au commencement de la guerre, s'étoit vu avec étonnement allié de la France, avoit bientôt forcé ſon Roi de renoncer à une amitié dont il redoutoit les ſuites. Il eſt conſtant que ſi dès-lors il n'avoit pas fortifié la ligue de ſon appui, c'eſt qu'il avoit eſpéré que les Alliés feroient ſeuls aſſez puiſſants pour humilier Louis XIV : mais voyant que la fortune au contraire ſembloit prendre plaiſir à combler la France de ſes bienfaits ; que chaque campagne étoit pour elle une ſource de nouveaux triomphes, & que les Pays-Bas enfin alloient devenir ſa proie ; il donna un libre eſſor à ſon impatience & à ſa jalouſie.

1677.

Quoique la paix, dont lès Anglois ſeuls jouiſſoient en Europe, étendît tous les jours leur commerce ſur les débris de celui de la Hollande, de la France & du Danemarck, ils demanderent hautement la guerre, réſolus de la faire à leur Roi, s'il ne leur laiſſoit la liberté d'arrêter les progrès de Louis XIV. 1677.

Charles II avoit d'autres vues, d'autres intérêts, & des inclinations bien différentes de ſes ſujets. D'allié de la France, devenu médiateur, il étoit très-éloigné de participer à une guerre qu'il ne cherchoit qu'à éteindre. L'amitié de Louis XIV, ſon couſin-germain lui étoit chere, tant parce qu'il en recevoit des ſubſides conſidérables qu'il épuiſoit, ainſi que ſes revenus, dans le ſein de la volupté, que parce qu'il en eſpéroit de puiſſants ſecours, pour recouvrer dans ſes états l'autorité abſolue dont jouiſſoient les Rois conquérants de l'Angleterre. Toute ſa politique n'avoit pour objet que d'enrichir ſa nation par le commerce, & de l'amollir, pour en deve-

nir le despote. Il demeura long-
1677. temps ferme dans ce plan, qui n'avoit à ses yeux rien que de sage & de légitime. Mais les menaces, les cris séditieux, la fermentation générale qu'il apperçut dans ses Royaumes, fermentation excitée par les intrigues & les plaintes des Alliés, en lui rappellant les malheurs & l'affreuse destinée de son pere, le rendirent plus docile aux vœux de sa nation. Guerre pour guerre, il aima encore mieux la faire à son ami qu'à ses sujets. Mais avant que de se prêter à leur desir, il voulut faire un dernier effort, pour porter Louis XIV à se relâcher de ses prétentions. Le Roi entra sans peine dans ses vues ; il déclara qu'il étoit prêt de sacrifier une partie de ses conquêtes. Il proposa même une treve de plusieurs années, pour avoir le temps de travailler à une paix solide & durable.

Ce plan fut rejetté des Alliés ; ils en présenterent un autre, qui ne laissoit à la France aucun fruit de ses conquêtes & de ses victoires. C'en

étoit

étoit aſſez pour qu'il fût vivement appuyé des Anglois. Charles II ſe vit obligé de menacer le Roi de joindre ſes armes à celles de la Ligue, s'il ne l'acceptoit. Louis XIV ſe moqua de ſes menaces & de ſes inſtances. Dès-lors le Roi d'Angleterre prit des meſures avec la Hollande, pour mettre des bornes aux progrès & à la grandeur de la France. Pour prémices de ſon zele, il donna au prince d'Orange regardé toujours, malgré ſes infortunes, comme l'ame & le héros de la Ligue, la princeſſe Marie, fille aînée du duc d'York. Perſonne n'ignore quelles furent les ſuites de ce mariage célébré ſous les plus funeſtes auſpices au milieu des combats & des intrigues : il porta le prince d'Orange ſur le trône de la Grande-Bretagne; il réduiſit la maiſon Stuard, qui régnoit depuis tant de ſiecles, à mendier un aſyle dans les pays étrangers. Depuis ce temps-là, errante, fugitive, prête à s'éteindre, elle ne peut imputer ſa chûte déplorable & ſes malheurs, qu'au choix

1677.

imprudent dont on parle. Mais
1677. Charles II bien éloigné de prévoir qu'en ſignant le contrat de la Princeſſe ſa niece, il ſignoit l'exhérédation de ſa famille, ſe prêtoit avec joie aux inſtances du prince d'Orange, qui ſembloit l'avoir ſubjugué par la force de ſon génie. Il rappella les régiments Anglois qui ſervoient en France depuis le commencement de la guerre avec une réputation extraordinaire de valeur. Mais il n'y eut gueres que les Officiers qui obéirent à ſes ordres ; la plupart des ſoldats accoutumés au climat & aux mœurs de la France reſterent dans le Royaume. Enfin Charles II conclut une ligue offenſive & défenſive avec la Hollande.
1678. Par ce traité, il promettoit d'envoyer une armée de trente mille hommes dans les Pays-Bas, & d'équiper une flotte de quatre-vingt-dix vaiſſeaux de guerre. Ces marques de vigueur furent reçues avec tranſport des Anglois ; le Parlement accorda au Roi tous les ſubſides qu'il exigeoit ; il l'autoriſa à emprunter de l'argent

à 7 pour 100. La nation s'imaginoit ne pouvoir acheter trop cher le plaisir & la joie de faire la guerre aux François. 1678.

Loin de paroître inquiet des menaces & des préparatifs d'une Couronne à laquelle il n'avoit donné aucun sujet de plainte, Louis XIV ne songea qu'à prévenir ses ennemis, comme il avoit fait la campagne précédente. Dès le commencement de Février, les troupes Françoises parurent en même temps sur la Lys, l'Escaut, la Sambre, la Meuse, la Moselle & le Rhin. En un même jour les villes de Luxembourg, de Mons, de Namur, d'Ypres, enfin presque toutes les places situées depuis la haute Alsace jusqu'à la mer de Flandre, se trouverent investies; l'Italie même se crut menacée par l'arrivée imprévue du maréchal de la Feuillade, que le Roi avoit envoyé avec une armée en Sicile, pour retirer les troupes Françoises de cette Isle. Il faut avouer qu'on n'avoit jamais fait la guerre avec plus d'éclat & de supériorité.

Relat. de la campagne de 1678.

1678. Pendant que les Eſpagnols levent une armée pour défendre le Milanez & le royaume de Naples ; que les Généraux Allemands incertains où viendroit fondre l'orage, rempliſſent de munitions & de troupes les places qui bordent le Rhin & la Moſelle ; & enfin que le Duc de Villa-Hermoſa fortifie Oſtende, Nïeuport & Ypres, Louis XIV jouiſſant du trouble & des alarmes de ſes ennemis, s'avançoit en Lorraine
Ibidem. avec la Reine & toute ſa Cour. Arrivé à Nanci, l'Europe ignoroit encore s'il attaqueroit l'Allemagne & les Pays-Bas. Enfin l'énigme qui tenoit tous les Alliés en ſuſpens, ſe dévoila le 2 Mars. Ce jour-là même, le Roi ſuivi des maréchaux de Luxembourg, de Schomberg & de Lorge, prit la poſte, & fit ſoixante lieues en quarante-huit heures ; il ſe rendit ſous Gand, que le maréchal d'Humieres avoit inveſtie.

La ville de Gand eſt une des plus grandes de l'Europe ; l'Eſcaut, la Lys, la Moëre & la Durne, la partagent en vingt-ſix petites iſles. Son

immenſe étendue ſembloit telle-
ment la mettre hors d'inſulte, que 1678.
les Alliés l'avoient choiſie pour le
dépôt général de leurs magaſins.
Les équipages magnifiques du prin-
ce d'Orange, du duc de Villa-Her-
moſa, de tous les Officiers géné-
raux, y étoient renfermés comme
dans un aſyle inacceſſible aux Fran-
çois. Enfin, pour comble d'impru-
dence, les Eſpagnols en avoient
fait ſortir la garniſon, pour forti-
fier celle d'Ypres, qu'ils croyoient
menacée. Au reſte, Gand autrefois
ſi puiſſant & ſi peuplé, qui à la pre-
miere apparition de ſon étendard,
formoit de ſes ſeuls citoyens des ar-
mées de ſoixante mille hommes;
cette ville, dis-je, que le commerce,
les arts & des privileges étonnants,
arrachés à la foibleſſe de ſes Souve-
rains, qui ne régnoient qu'autant
qu'ils ſavoient lui plaire, avoient
rendu la plus fiere & la plus ſédi-
tieuſe de l'Europe, étoit alors bien
déchue de ſon ancienne ſplendeur.
D. Franciſco Pardo, qui en étoit le
Gouverneur, put à peine mettre huit

mille Gantois ſous les armes.

1678. C'eſt avec ce ſecours ſi foible, & quatre régiments d'infanterie Eſpagnole, qu'il entreprit de ſoutenir le ſiege contre une armée de quatre-vingts mille hommes. Il brûla d'abord les fauxbourgs; il ouvrit enſuite toutes les digues, pour oppoſer la fureur des eaux à l'impétuoſité des François. Mais ce ſecours ſur lequel il fondoit principalement ſa confiance, ne répondit point à ſes vœux. Les dehors de la place qu'il prétendoit inonder, ne furent pas tellement ſubmergés que les aſſiégeants ne trouvaſſent aſſez de terrein pour ouvrir la tranchée.

Relat. de la campagne de 1678.

Cependant l'armée Françoiſe, couverte par des lignes qui avoient ſept lieues de circonférence, étoit diſtribuée en différents quartiers. Le Roi avoit choiſi pour le ſien toute l'étendue qui eſt entre le grand & le petit Eſcaut; il avoit ſous ſes ordres le maréchal d'Humieres. M. de Schomberg commandoit dans l'eſpace qui eſt renfermé entre le grand Eſcaut & la Durne. Le

quartier de M. de Lorge embrassoit tout ce qui est entre le canal du Sas de Gand & le petit Escaut au-dessus de Gand. Enfin Luxembourg s'établit avec trente mille hommes, dont les deux tiers étoient composés de cavalerie, entre la Durne & le Sas de Gand. Le Roi ne lui avoit donné un si grand nombre de troupes, que parce qu'il devoit principalement veiller sur l'ennemi, qui ne pouvoit jetter du secours dans Gand que par son quartier. Le Maréchal dispofa sa cavalerie avec tant d'avantage, que jamais le comte de Renneberg, l'un des Généraux des Alliés, chargé d'entrer dans la place avec l'élite des régiments Espagnols, n'osa risquer un passage si dangereux. Toutes les tentatives du prince d'Orange ne furent pas plus heureuses.

1678.

Histoire de Guillaume III. p. 128.

Pendant que Luxembourg contenoit les Espagnols & les Hollandois, le Roi pressoit vigoureusement le siege. La nuit du 8 au 9 Mars, les travaux étoient si avancés, qu'on résolut de faire une attaque

1678. générale. Le duc de Villeroi, l'un des Lieutenants-Généraux du Maréchal, s'avança ſur les trois heures du matin à la tête de tous les grenadiers de l'armée. Il s'attacha ſurtout à deux demi-lunes qui couvroient la porte de Courtrai, & qu'il emporta avec beaucoup de courage. Cet exploit répandit la terreur chez les Gantois, qui craignoient à tous moments de voir les François entrer dans leur Ville l'épée à la main. Ils forcerent le Gouverneur de capituler. D. Francifco Pardo ſe renferma dans la citadelle que Charles-Quint avoit fait conſtruire, pour dompter l'indocilité des citoyens de Gand; mais malgré la longue défenſe qu'il avoit promiſe au duc de Villa-Hermoſa, il la rendit deux jours après.

La perte de Gand fut pour les Alliés un coup accablant. Non-ſeulement leurs magaſins, leurs équipages étoient tombés entre les mains des François; mais la communication leur étoit coupée avec Oſtende & Nieuport, que les Eſpagnols venoient

venoient de confier aux Anglois. Un avenir encore plus triſte ſe préſentoit à leurs yeux. Louis XIV devenu maître du haut Eſcaut & de la Lys, ruinoit le commerce des Provinces-Unies ; il s'étoit ouvert de nouveaux chemins, pour porter encore une fois le fer & le feu juſques dans le fonds de la Hollande.

1678.

Mais il falloit aux François une armée, pour conſerver une conquête telle que Gand : le Roi laiſſa ſous les murs de cette place trente mille hommes, dont il donna le commandement au maréchal d'Humieres; il conduiſit le reſte de ſes troupes, qui montoient encore à cinquante mille hommes, à Ypres, que le marquis de la Trouſſe avoit inveſtie.

Relat. de la campagne de 1678.

Ypres n'eſt diſtant de la mer que de ſix lieues ; cette ville, quoique conſidérable, a beaucoup perdu de ſon ancien éclat : on y comptoit autrefois plus de deux cents mille habitants ; aujourd'hui elle n'en contient peut-être pas trente mille. Cependant ſa ſituation dans le pays

1678. le plus fertile des Pays-Bas, son commerce, ses manufactures, & sur-tout la grandeur de ses fortifications, la faisoient regarder comme une des places les plus importantes qui restât aux Espagnols. Ils y avoient établi une garnison de quatre mille hommes, à laquelle les habitants se joignirent par zele pour le marquis de Conflans leur Gouverneur, & l'un des meilleurs Généraux des Alliés.

En s'emparant d'Ypres, les vues du Roi étoient de couvrir l'Artois, province, qui depuis la conquête de Saint-Omer, étoit entiérement soumise à sa domination; d'assurer la communication de toutes ses conquêtes dans les Pays-bas; de resserrer Ostende & Nieuport, & de rendre impossible, de ce côté-là, la jonction des Anglois avec les Alliés.

Relation de la camp. de 1678. Arrivé au camp, le Roi distribua ainsi les quartiers: il s'établit avec le maréchal de Lorge à Vielke sur le canal de Boesinghen; le maréchal de Schomberg occupa Driesen; le quartier de Luxembourg

s'étendoit de Zillebeck à Wormeſeel. 1678.

La tranchée fut ouverte, à la perſuaſion de M. de Vauban, du côté de la citadelle, l'une des mieux fortifiées de l'Europe. On y éprouva une réſiſtance digne de la valeur du marquis de Conflans, qui s'y étoit enfermé avec trois mille hommes. Les Maréchaux qui craignoient que le ſiege ne traînât en longueur, déterminerent le Roi à ouvrir en même temps la tranchée devant la Ville. Malgré les obſtacles de l'inondation, & le feu terrible des aſſiegés, on fit des progrès rapides. Mais le prince d'Orange étoit déja à Dendermonde; il vouloit ſecourir Ypres à quelque prix que ce fût. L'approche des Alliés inquiétoit le Roi, qui voulant les prévenir, chargea Luxembourg de livrer l'aſſaut à la contreſcarpe de la ville & de la citadelle. Il le laiſſa, comme à Valenciennes, le maître du plan & de l'exécution de l'entrepriſe.

Le 18 Mars.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. de la guerre de 1678.

La nuit du 24 au 25 Mars, le Maréchal ſe rendit dans la tranchée,

Relat. de la campagne de 1678.

où il diſpoſa l'attaque générale. Les
1678. régiments de la Couronne & d'Alſace, tous les grenadiers de l'armée ayant à leur tête les Mouſquetaires & les Grenadiers à cheval, furent choiſis pour cette périlleuſe expédition. Il y eut deux attaques à la contreſcarpe de la citadelle. La Cardonniere, qui de ſimple Garde du cardinal Mazarin, étoit devenu par ſa valeur Meſtre-de-Camp Général de la cavalerie, & Lieutenant-Général, commandoit à la droite; & le chevalier de Tilladet, Maréchal de Camp, à la gauche: le
Ibidem. marquis de Rubantel, Maréchal de Camp, fut chargé d'emporter la contreſcarpe de la Ville.

Aux mouvements que le marquis de Conflans apperçut dans le camp & à la tranchée, convaincu qu'il alloit être attaqué, il prépara la plus vigoureuſe réſiſtance; toute la garniſon fut armée de mouſquets, de faulx emmanchées à revers, de grenades & de toutes ſortes de feux d'artifice. L'une & l'autre contreſcarpe fut remplie de fauconneaux,

de mousquets à cheval, & d'un nombre prodigieux de chaudieres pleines d'huile & de poix bouillantes. C'eſt dans cette poſture effrayante, que le brave Conflans, environné de tous les Officiers de la garniſon, attendoit les François.

1678.

A la ſeptieme décharge de bombes, ſignal que Luxembourg avoit donné aux troupes, elles s'avancent, excitées par les regards du Roi qui s'étoit rendu à cheval du côté de la citadelle, pour être témoin de l'aſſaut, qui dans cet endroit devoit être plus opiniâtre à cauſe de la force des ouvrages qu'il s'agiſſoit d'emporter. Vingt Volontaires des premieres Maiſons du Royaume, parmi leſquels on comptoit des princes de la Maiſon de Savoye & de Lorraine, le comte de Soiſſons, frere du prince Eugene de Savoye, & le duc d'Elbœuf qui y eut la jambe caſſée, ſe mêlerent avec les Grenadiers & les Mouſquetaires pour combattre au premier rang. Le Maréchal les mena lui-même juſqu'aux paliſſades, tant pour donner ſes or-

Ibidem.

1678. dres de plus près, que pour encourager le soldat avec lequel il partageoit le danger.

Ibidem. L'aſſaut fut le plus terrible de cette guerre. Car quoique Luxembourg eût trompé l'ennemi, qui s'étoit attendu à voir tomber ſes premiers efforts ſur la gauche, & qu'il eût tourné tout-à-coup ſur la droite, il y trouva une réſiſtance incroyable. En moins d'un quart-d'heure tous les Officiers des Grenadiers tomberent morts ou dangereuſement bleſſés; le Maréchal les remplaça par cinquante Mouſquetaires, qui marcherent tête baiſſée à travers une grêle épouvantable de feu, de plomb, de ſoufre & de poix brûlante. Les uns portent leurs mouſquets à travers les paliſſades juſques dans le ſein des aſſiégés, les autres plus agiles s'élancent par-deſſus. Le combat devient furieux; on s'égorge ſans demander ni recevoir quartier. Enfin Conflans voyant le nombre des aſſaillants augmenter, malgré le carnage qu'il en faiſoit, céda; il ſe retira, mais avec un or-

dre & une fierté admirables, dans une place d'armes, auſſi-bien paliſſadée que l'ouvrage qu'il abandonnoit. Il s'y défendit avec une nouvelle vigueur. Les François ne s'étoient attendus ni à ce ſecond aſſaut, ni à une défenſe auſſi intrépide. Ils combattoient à découvert, & ſe voyoient inveſtis de feu de toute part; le nombre des morts, les cris & les gémiſſements des bleſſés, & plus encore la vue de l'ouvrage qu'il falloit emporter, commençoient à rallentir l'ardeur des plus braves; on auroit échoué ſans la préſence du Maréchal, dont l'exemple & les exhortations firent diſparoître l'idée de la mort qui s'offroit par-tout ſous l'image la plus horrible. Les François ſe précipitent de nouveau au milieu des dangers les plus affreux; ils arrachent les paliſſades, & emportent enfin la place d'armes.

1678.

Ibidem.

Tilladet combattit à la gauche avec la même audace; mais il fut repouſſé. Le Maréchal attentif à tout, le ſoutint par un détache-

ment de Mousquetaires & de Grenadiers à cheval, qui n'ayant pas encore combattu, brûloit de se signaler. Mais tout-à-coup la terre tremble, & s'entrouvre sous les pas de ce nouveau renfort; elle vomit le feu, engloutit les premiers rangs, & ferme le passage aux autres. Cependant les cris de *Vive le Roi*, qu'on entend à la droite, la honte de reculer, l'arrivée de nouvelles troupes qui viennent partager le danger, enflamment le courage de ceux qui restoient du premier détachement; ils marchent à travers les terres affaissées & sur les cadavres de leurs camarades, joignent l'ennemi, & le chassent de son poste comme à la droite.

1678.

Rubantel qui n'eut pas de si grands obstacles à vaincre, triompha plus aisément, & emporta la contrescarpe de la ville. Cet assaut si sanglant, si furieux, dura deux heures; il coûta la vie à plus de quinze cents François, l'élite des troupes de la nation; mais il valut la conquête d'Ypres. Conflans n'attendit pas

même que le jour parût pour battre la chamade. Quoique le Roi sût 1678.
qu'il ne pouvoit pas défendre la place encore plus de six heures ; prévenu en sa faveur de la plus haute estime, il lui accorda une capitulation honnête & généreuse. C'est ainsi que la ville d'Ypres changea de maître en moins de huit jours.

Après l'exemple d'une place si forte, défendue avec tant d'art & de valeur, soumise pourtant en si peu de temps ; quelle étoit la forteresse, dans les Pays-Bas, capable d'arrêter le Monarque François : c'étoit sans doute là l'instant de soumettre toutes ces provinces. Si Louis XIV eût eu en effet autant d'ambition que de faste & d'éclat dans le caractere, il l'eût entrepris. Mais satisfait d'avoir prouvé à l'Europe combien peu il redoutoit les menaces des Anglois, il déclara qu'il suspendroit le cours de ses conquêtes jusqu'au 10 de Mai, pour donner le temps aux Alliés d'accepter la paix aux mêmes conditions qu'il avoit dictées avant ses der-

nieres victoires. Il retourna ensuite
1678. en France, laissant le commandement général de l'armée au maréchal de Luxembourg.

Il semble que la modération du Roi, au lieu de toucher ses ennemis, ne faisoit qu'aigrir leur ressentiment; toujours prévenus, toujours battus, la paix ne leur en étoit pas moins odieuse; ils ne pouvoient sur-tout soutenir l'idée de la recevoir comme un bienfait, des mains d'un Prince qu'ils avoient espéré accabler. L'Empereur en paroissoit plus éloigné que jamais, parce que la guerre étendoit son pouvoir en Allemagne; l'Espagne avoit une si grande confiance en l'appui de l'Angleterre, qu'elle ne doutoit point que cette Couronne autrefois si fatale à la France, ne la fît rentrer en possession de tout ce qu'elle avoit perdu non-seulement dans le cours de cette guerre, mais depuis le traité des Pyrénées. Le Roi de Danemarck, l'Electeur de Brandebourg, la Maison de Brunswick rejettoient avec mépris le

plan d'un traité dont Louis XIV posoit pour base la restitution entiere de leurs conquêtes sur la Suede. 1678.
Mais la répugnance de tous ces Princes pour la paix n'étoit pas comparable à celle du prince d'Orange. Guillaume, qui étoit en quelque sorte à la tête de la Ligue, ne voyoit qu'avec horreur l'instant qu'il faudroit cesser de commander les armées. Les stériles honneurs du Stadhoudérat auxquels il alloit être réduit, ne pouvoient remplir son ame inquiete & ambitieuse. On verra bientôt tout ce que cet homme redoutable osa pour perpétuer la guerre.

Heureusement pour l'Europe que les Hollandois avoient d'autres vues que leurs Chefs. Depuis que Louis XIV offroit de leur rendre Maëstrecht, ils regardoient la guerre, dont ils portoient presque tout le fardeau, comme désormais étrangere à leurs intérêts. Ce peuple dont le nom étoit peu connu deux siécles auparavant, qui à peine respiroit des coups terribles que la France lui

avoit portés, ne cessoit depuis six
1678. ans de payer d'énormes subsides à l'Empereur, aux Rois d'Espagne, de Danemarck, à presque tous les Electeurs & à tous les princes d'Allemagne. (Ce fait attesté par tous les Historiens, ne pourra paroître incroyable qu'à ceux qui ignorent les avantages d'un commerce immense, & les ressources d'une sage administration.) Mais la Hollande se lassoit de l'honneur ruineux de compter au nombre de ses pensionnaires la moitié des Têtes couronnées de l'Europe; elle souhaitoit la paix avec ardeur. La paix étoit pour elle le seul moyen de rétablir dans toutes les contrées de l'univers, le commerce dont l'Angleterre sa rivale commençoit à la dépouiller: d'ailleurs les vastes espérances dont on la flattoit au commencement de chaque campagne, s'évanouissoient à la fin avec autant de honte que de dommage pour elle. Enfin, malgré les intrigues du prince d'Orange, appuyées de toute la souplesse du chevalier Temple, Plénipotentiaire

de Charles II à Nimegue, l'un des hommes les plus élairés du ſiecle, mais ennemi mortel du nom François, elle déclara qu'elle acceptoit la paix. Tout ce qu'elle fit en faveur des Alliés qu'elle abandonnoit, & qui l'avoient empêché ſix ans auparavant de ſuccomber, fut, avant que de ſigner la paix, de demander en leur faveur un nouveau délai de ſix ſemaines : Louis XIV l'accorda ſans peine ; il donna ordre au Maréchal qui étoit déja aux portes de Bruxelles, de ramener l'armée à Gand. 1678.

L'Eſpagne effrayée de voir la Hollande prête à rappeller ſes forces des Pays-Bas, ſe prêta, quoiqu'avec un regret inexprimable, au plan de pacification ; elle promit d'accepter toutes les conditions que Louis XIV lui impoſoit.

On étoit à la veille de ſigner les articles, lorſqu'un incident imprévu ramena le trouble & la défiance parmi les alliés ; la négociation fut rompue avec éclat.

Hiſt. de Hollande, tom. XIV. pages 539 & 540.

Louis XIV devoit, par le traité

de paix, rendre à l'Eſpagne une par-
1678. tie de ſes conquêtes ; on s'attendoit que ce ſeroit immédiatement après la concluſion de la paix. Mais ce Prince déclara qu'il ne les évacueroit, qu'après que le roi de Suede ſon allié auroit été remis en poſſeſſion des provinces que le Danemarck & l'électeur de Brandebourg lui avoient enlevées. Il n'en fallut pas davantage au prince d'Orange, au chevalier Temple & au marquis de Grana, Ambaſſadeur de l'Empereur à Nimegue, pour remplir de ſoupçons & d'alarmes toute la Hollande. Le Stadhouder ne reprochoit plus, comme auparavant, à ſes concitoyens, la foibleſſe avec laquelle ils ſe ſoumettoient à des conditions de paix que Louis XIV dictoit, ſelon lui, avec le faſte & l'arrogance d'un conquérant ; mais il les faiſoit trembler pour leur liberté : la France n'avoit pour but, en ſtipulant une condition qu'il n'étoit pas au pouvoir de la Hollande de remplir, que de l'amuſer & de la déſarmer, pour envahir plus aiſément le reſte des

Pays-Bas. D'un autre côté Temple exagéroit les forces de l'Angleterre 1678.
devenues depuis Cromwel, presqu'égales à celles de France. Grana faisoit envisager des efforts plus puissants de la part de la Maison d'Autriche. Enfin les Etats-Généraux outrés du procédé du Roi, se hâterent de signer avec l'Angleterre un nouveau traité, par lequel les deux Puissances déclaroient la guerre à Louis XIV, s'il ne se relâchoit de sa prétention avant le 11 Août.

La guerre paroissoit inévitable; tous ceux qui en souhaitoient la durée, espéroient que le Roi naturellement fier, n'auroit aucun égard aux menaces de la Hollande & de l'Angleterre. En effet, ce Prince avoit déja écrit au maréchal de Luxembourg de protéger le blocus de la ville de Mons, que le comte de Montal formoit. Mais pendant que les uns craignent, que les autres esperent, que tout est dans l'attente & le suspens, le roi de Suede donnoit des marques d'une grandeur d'ame éclatante. Ce Prince sensi-

blement touché des maux de l'Europe, écrivit à Louis XIV, pour le conjurer d'abandonner la condition qu'il vouloit établir en sa faveur. Le Roi, qui d'ailleurs comptoit assez sur sa puissance, pour obliger par d'autres moyens le roi de Danemarck & l'électeur de Brandebourg à rendre à son Allié toutes leurs conquêtes, écrivit à ses Plénipotentiaires de signer la paix.

1678.

Temple fut consterné de ce trait de modération, qu'il n'avoit pas attendu du Roi. Désespéré de voir les mains des Anglois liées par le traité de paix, il n'y eut point d'artifice qu'il ne mît en usage pour armer de nouveau la défiance des Hollandois. Malgré le zele & la franchise avec laquelle les Ministres de France & des Provinces-Unies agissoient, ils furent cent fois sur le point de se retirer sans rien conclure. Le dernier jour du délai étoit arrivé; on touchoit au funeste moment de voir renaître la guerre avec plus de fureur & d'animosité; mais enfin le

génie de la France & de la Hollande triompha des obstacles que la 1678.
haine & la jalousie produisoient sans cesse. Le traité fut signé entre onze heures & minuit. Temple tenoit déja des couriers prêts pour annoncer dans l'Europe & la rupture du congrès, & le signal d'une nouvelle guerre. Le Ministre Anglois avoue que la France alors aussi fertile en grands hommes d'Etat, qu'en habiles Généraux, ne fut redevable du succès d'une paix si glorieuse & si traversée, qu'au génie du maréchal d'Estrade, du comte d'Avaux & de M. Colbert de Croissy, ses Plénipotentiaires à Nimegue, les hommes les plus déliés & les plus adroits de l'Europe.

Pendant que la ville de Nimegue étoit le théâtre des événements les plus intéressants pour toute la république chrétienne, le Maréchal protégeoit le blocus de Mons; son armée étoit composée de trente-cinq mille hommes. Le prince d'Orange, depuis qu'il avoit été joint par un renfort de dix mille Anglois,

en comptoit ſous ſes étendards près
1678. de cinquante mille. Le Roi, en chargeant Luxembourg de la conduite de ſon armée, ne lui avoit rien tant recommandé que d'éviter une bataille dont la perte auroit renverſé les eſpérances du traité le plus avantageux que la France ait jamais fait. En conſéquence des ordres du Roi, le Maréchal porta ſon armée ſur les hauteurs & les bruyeres de l'Abbaye de Saint-Denis, d'où il couvroit le corps d'armée de Montal. Le terrein qu'il occupoit entre-coupé de haies & de défilés, étoit défendu par un ruiſſeau dont les bords ſont eſcarpés; ſon camp n'étoit acceſſible que par l'Abbaye de Saint-Denis & un village appellé le Caſteau; on ne pouvoit entreprendre de le forcer dans cette excellente poſition, ſans violer tous les principes de l'art militaire.

Mémoires de Feuquieres, t. III. p. 256.

Tant que le prince d'Orange ſe flatta que la négociation de paix échoueroit, il jugea qu'il y auroit de la témérité à vouloir forcer l'armée Françoiſe dans des poſtes auſſi

avantageux ; mais il n'eut pas plutôt appris que le traité étoit ſigné entre la France & la Hollande, qu'il ſe détermina à tout hazarder pour détruire un ouvrage ſi funeſte à ſon ambition. Le marquis de Grana & le duc de Villa-Hermoſa, qui, comme lui, frémiſſoient d'indignation de voir Louis XIV à la veille d'impoſer des conditions de paix à preſque toute l'Europe, enflammoient encore le deſir extrême qu'il avoit de ſe ſignaler par une action éclatante. Mais ce qui excitoit encore davantage le Prince, c'eſt qu'il eſpéroit ſurprendre le Maréchal. Il le ſuppoſoit avec raiſon, inſtruit de l'événement qui le déſeſpéroit, & par conſéquent livré à la ſécurité. Il n'en falloit pas davantage, pour ſe flatter d'une victoire complette. Eh quelles ſuites n'auroit pas un ſi grand avantage ? Ses anciennes défaites vengées avec éclat ; ſa réputation rétablie aux dépens d'un Général qui l'avoit toujours battu ; ſa nation partageant avec lui les honneurs du triomphe, & cherchant

1678.

1678. à s'en rendre digne, en rompant le traité qu'elle avoit honteuſement ſigné. Mais ſi ſon audace n'étoit pas juſtifiée par le ſuccès; ſi enfin Luxembourg étoit aſſez heureux pour éviter une défaite, il comptoit jetter un puiſſant renfort dans Mons, & rendre ainſi, avant que de quitter les armes, un ſervice ſignalé à l'Eſpagne.

Hiſtoire de Guill. III. t. I. p. 133.

C'eſt avec ces magnifiques projets, que la nuit du 13 au 14 Août, il partit de Soignies, où il étoit campé. Ses conjectures au ſujet de la ſécurité de l'armée Françoiſe, n'étoient que trop vraies. Luxembourg avoit en effet reçu un courier du maréchal d'Eſtrades, qui lui annonçoit la paix; la nouvelle en étoit publique dans ſon camp.

Hiſt. de Hollande, t. IV. p. 544 & 545.

Qu'on juge de ſa ſurpriſe & de ſon inquiétude, lorſqu'on lui annonça le 14 au matin, que l'armée des Alliés débouchoit dans la plaine qui eſt entre le moulin de Rœux & l'Abbaye de Saint-Denis. Son premier ſoin fut de pourvoir au ſalut de cinq bataillons & d'un régi-

ment de dragons qu'il avoit établi au delà du ruiſſeau ſur lequel le reſte de ſon armée étoit appuyé ; il y avoit plus de quatre heures que ce petit camp étoit levé, lorſque l'action commença.

1678.

Pendant ce temps-là, Luxembourg raſſembloit ſon armée avec une activité qui tenoit du prodige; il la rangea en bataille dans la plaine de Tieuſſi : la gauche étoit couverte par un bois qui eſt vis-à-vis l'Abbaye de Saint-Denis; la droite occupoit le village du Caſteau, dont la défenſe fut confiée à Rozen ([a]) Maréchal de Camp. Le Maréchal jugea à propos d'abandonner l'Abbaye de Saint-Denis; il étoit preſque par-tout ſéparé de l'ennemi par le ruiſſeau eſcarpé dont on a parlé, par des ravins & des défilés. Cette diſpoſition du terrein força l'une & l'autre armée à reſter ſpectatrices des ſanglants combats qui ſe livrerent à l'Abbaye de Saint-Denis & au village du Caſteau.

Mém. de Feuq. t. III. p. 255. & ſ.

Quoique l'artillerie des Alliés

Ibidem.

([a]) Il fut fait Maréchal de France en 1702.

1678. foudroyât l'armée Françoiſe depuis plus de deux heures, le Maréchal qui connoiſſoit tous les avantages de ſa poſition, ne pouvoit croire que le prince d'Orange oſât ſérieuſement entreprendre de le forcer dans ſon camp. Il jugea que ſon deſſein étoit de l'amuſer, pour paſſer la Haiſne, petite riviere qui le ſéparoit du corps de Montal, & jetter du ſecours dans Mons. Dans cette idée, il détache la ſeconde ligne de ſon armée, ſous les ordres du comte d'Auvergne, pour protéger Montal, & ſur-tout pour ſoutenir le pont d'Augbourg, village ſitué aux portes de Mons.

Relat. de la bataille de Saint-Denis.

Le Maréchal ne fut véritablement détrompé que ſur les deux heures après midi. Ce fut alors qu'un corps d'infanterie Angloiſe, qui s'étoit ſaiſi de l'Abbaye, paſſe rapidement le valon & le ruiſſeau, renverſe les troupes qui lui ſont oppoſées, & parvient à travers les bois juſques ſur une hauteur, dont le marquis de Vauréal, Maréchal de Camp, eut beaucoup de peine à le

repouſſer. Après une heure de combat, il regagna le terrein qu'on avoit perdu, & força l'ennemi de repaſſer le ruiſſeau. Un peu plus loin ſur la gauche, le régiment des Gardes Françoiſes, poſté ſur une éminence qui domine le ruiſſeau, ſoutint pendant ſept heures le feu d'un gros corps d'infanterie Hollandoiſe. Le régiment de Feuquieres placé le long du ruiſſeau, vis-à-vis l'Abbaye, combattit avec une fermeté extraordinaire; il ne fut relevé de ſon poſte qu'à la fin de l'action, & après avoir beaucoup perdu. Le duc de Villeroi qui commandoit l'aile gauche, établit en ſa place un bataillon du régiment des Gardes. Enfin l'ennemi, après des efforts incroyables, ne gagna pas dans cette partie du champ de bataille un ſeul pouce de terrein.

1678.

Les Alliés furent d'abord plus heureux contre la droite; ils emporterent le village du Caſteau, le Château & l'Egliſe où ils ſe retrancherent; delà pourſuivant la victoire, ils pénétrerent juſqu'aux

1678. défilés où le Maréchal avoit placé les dragons de Firmarcon avec quelques bataillons ; les François en furent chaſſés par les dragons Anglois, qui les menerent battants fort loin de haie en haie. Pendant ce temps, le prince d'Orange faiſoit ſans ceſſe ſuccéder de nouvelles troupes qu'il diſtribuoit dans les poſtes dont il venoit de s'emparer ; il ne lui reſtoit plus que les extrêmités des défilés à emporter, pour ſe voir maître du champ de bataille, lorſque le Maréchal accouru de la gauche, changea, par ſa préſence & ſes ordres, la face du combat.

Relat. de la bataille de S. Denis.

Perſuadé qu'avec des troupes ébranlées, il ne lui ſeroit pas poſſible d'arrêter l'ennemi, il rappelle le comte d'Auvergne qui avoit marché avec la ſeconde ligne au ſecours du comte de Montal. Il lui ſubſtitua le baron de Quinci qui commandoit un petit camp retranché à Glein ; Chamlai eut ordre de ſe rendre auprès de Montal, pour obſerver ſi l'ennemi tenteroit quelque choſe du côté de Havré, du Bouſſoy

Bouſſoy & d'Augbourg : le comte d'Auvergne ne fut pas plutôt arrivé, que Luxembourg ſe mit lui-même à la tête de la ſeconde ligne; il la conduit à l'ennemi à travers les défilés, les ravins & les ſentiers, que le prince d'Orange, qui ſe regardoit déja comme victorieux, occupoit avec l'élite de ſes troupes. On combattit de part & d'autre avec une valeur étonnante ; les deux Généraux, pour encourager le ſoldat, s'expoſerent ſans ménagement: on les voyoit l'un & l'autre, au plus fort de la mêlée, couverts de feu, de ſang & de fumée, donner des ordres, rallier les fuyards, mener eux-mêmes les bataillons à la charge. Peu s'en fallut qu'ils ne périſſent dans cette ſanglante action. Déja un Officier François avoit joint le Stadhouder ; il l'arrêtoit, lorſqu'il fut renverſé mort aux pieds du Prince, par le général d'Owerkeque. Luxembourg de ſon côté, eut un cheval bleſſé; il fut reconnu par un Officier-Général Eſpagnol, de la Maiſon de Portocarrero, qui cher-

1678.

Hiſtoire de Guillaume III. p. 134.

Mémoires de Saint-Germ.

1678. chant à lui arracher la vie, mit le piſtolet à la main; le Maréchal le prévint, en lui déchargeant le ſien: Portocarrero bleſſé au cou au défaut de la cuiraſſe, tomba de cheval, & fut pris; mais Luxembourg le fit traiter avec tant de ſoin, qu'il guérit de cette bleſſure dangereuſe.

Relation de la bataille de Saint-Denis.

Cependant les François, après un combat auſſi long que violent, regagnent tout le terrein qu'ils avoient perdu, & parviennent juſqu'au Château, d'où l'ennemi retranché faiſoit un feu terrible: on en ſouffrit d'autant plus que le terrein ſur lequel on combattoit, étoit très-reſſerré. Le Maréchal ordonna au marquis d'Uxelles ([a]), l'un des hommes les plus froids & les plus braves de la nation, d'attaquer le Château; en même temps, pour lui rendre le ſuccès de l'aſſaut plus facile, il fit marcher le comte d'Auvergne avec les régiments du Roi, de la Reine, de Lyonnois & de Rouſſillon, à l'infanterie Angloiſe qui étoit rangée en ba-

([a]) Il étoit Maréchal de Camp; il parvint en 1703, à la dignité de Maréchal de France.

taille à la droite de l'Eglise.

On ne peut exprimer l'audace 1678.
avec laquelle ces deux Officiers généraux exécuterent les ordres dangereux qu'ils venoient de recevoir. Uxelles emporta le Château où l'ennemi mit le feu. L'infanterie Angloise fut battue par le comte d'Auvergne, qui lui prit trois drapeaux ; il força ensuite l'Eglise défendue par un régiment de dragons Espagnols, qui furent passés au fil de l'épée.

Ibidem.

Il y avoit déja huit heures qu'on combattoit avec cette alternative de revers & de succès, lorsque le Maréchal fixa la victoire par un nouvel effort ; il franchit le ruisseau & un marais, chassa l'ennemi de dessus une hauteur qu'il occupoit & tailla en pieces deux bataillons Allemands.

Enfin les ténebres de la nuit (il étoit dix heures du soir), terminerent cet assemblage de longs & furieux combats. Les Alliés chassés de leurs principaux postes, étoient tellement ébranlés, qu'ils eussent été entiérement défaits, si le jour n'eût manqué.

1678. Dès que le Maréchal eut vu le prince d'Orange rentrer dans ſon camp, il raſſembla ſon armée ſur la bruyere de Saint-Denis; il porta la droite devant la Haiſne, & la gauche au-delà de cette riviere, pour couvrir le camp retranché de Gleing: par ce mouvement exécuté avec autant d'ordre que de préciſion, tous les paſſages de Mons étoient fermés, & il n'y avoit pas lieu de craindre que le prince d'Orange profitât de la nuit pour ravitailler cette place. La prévoyance du Maréchal étoit d'autant plus ſage, qu'il n'en auroit pas fallu davantage au Stadhouder pour s'attribuer la victoire.

Ibidem.

Le Stadhouder étoit agité de penſées bien différentes: honteux & confus de l'action barbare qu'il venoit de commettre, ſans en recueillir d'autre fruit que la douleur d'avoir été repouſſé par-tout; appréhendant lui-même d'être attaqué le lendemain juſques dans ſon camp, & d'éprouver, dans la conſternation où il voyoit ſes troupes, un revers encore plus terrible; il n'étoit occupé qu'à réparer les ſuites

fâcheuses de son audace & de sa mauvaise foi. Dès le lendemain à la pointe du jour, il envoya M. Dycvelt, député des Etats-Généraux, au maréchal de Luxembourg, pour s'excuser auprès de lui de l'événement de la veille. Dycvelt protesta au Général François que le Stadhouder n'avoit reçu la nouvelle de la paix qu'à minuit; il le pria en même temps de lui accorder le jour même une entrevue pour concerter ensemble les moyens de terminer les hostilités. Luxembourg, sans ajouter foi aux protestations du Prince, accepta l'entrevue, à laquelle l'un & l'autre Général se rendit, suivi de tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans leurs armées. La conférence dura deux heures; ils convinrent facilement de tout ce qu'il y avoit à faire pour la retraite & la séparation des troupes. Ils s'entretinrent ensuite des détails du combat, & ne se retirerent qu'après s'être donné l'un à l'autre de grandes marques d'estime & d'amitié. Ainsi se passa la mémo-

1678.

Histoire de Hollande, t. IV. p. 546.

Mémoires de Saint-Germain.

rable journée de Saint-Denis. On
1678. ne l'a ſans doute appellée bataille,
que parce que les deux armées
étoient rangées vis-à-vis l'une de
l'autre, & peut-être auſſi à cauſe de
l'horrible effuſion de ſang qui y fut
verſé. Mais ce ne fut que de longs
& ſanglants combats également funeſtes aux François & aux Alliés.
Les premiers y perdirent cinq mille
hommes, & les autres environ ſept
mille, ſans compter une prodigieuſe
quantité de bleſſés, qui furent conduits à Bruxelles. Les François firent ſix cents priſonniers, & prirent
cinq drapeaux.

Toute l'Europe retentit bien-tôt de ce fameux combat, moins à cauſe de la valeur avec laquelle on ſe battit de part & d'autre, que parce qu'il avoit été livré en pleine paix. Car on n'ignora pas long-temps que le Prince avoit depuis deux jours une copie du traité, lorſqu'il entreprit de ſurprendre & de vaincre Luxembourg; mais ce qu'on a peine à concevoir, c'eſt que les ſentiments ſe partagerent ſur l'action du Stadhouder: les uns la

Hiſtoire de Guillaume III. p. 136.

regardoient comme grande & héroïque ; ils vantoient le courage, le génie, les vues profondes d'un homme, qui n'étant que le premier citoyen d'une République, avoit seul entrepris de changer la face de l'Europe, & de la replonger dans les horreurs de la guerre : les autres plus sages, plus amis de l'humanité, ne voyoient dans la conduite du prince d'Orange que de la perfidie, une ambition sombre & féroce qui fouloit aux pieds les loix sacrées de la justice & de la bonne foi, pour acquérir une vaine réputation qui lui échappa. 1678.

Les Etats-Généraux, qui sans doute auroient dû le punir de sa barbarie, lui reprocherent amérement d'avoir prodigué le sang de leurs meilleures troupes. Le parlement d'Angleterre, quelqu'attaché qu'il fût d'ailleurs au prince d'Orange, à cause de la haine implacable qu'il portoit au nom François, n'apprit qu'avec une douleur mêlée d'indignation, la mort de trois mille Anglois sacrifiés inutilement.

Le Général François plus sage,

plus heureux que ſon rival, reçut
1678. du Roi ſon maître les applaudiſſements que méritoient ſon courage & ſa préſence d'eſprit. Louis XIV lui écrivit dans les termes les plus honnêtes ſur une victoire à laquelle la valeur du ſoldat ne contribua pas moins que les talents du chef.

Cependant la Hollande ne pouvoit obtenir de l'Eſpagne ſon acceſſion au traité de Nimegue qu'elle avoit garantie à Louis XIV. Les Miniſtres Eſpagnols qui n'avoient pas oublié les anciennes victoires de leur nation ſur la France, ne pouvoient conſentir à ſigner la paix telle que Louis XIV la dictoit, & ſans qu'il leur fût permis d'en changer ou d'en interpréter un ſeul article. La ceſſion de la Franche-Comté, de Valenciennes, de Cambrai, de Saint-Omer, d'Ypres, de Bouchain, de Condé, d'Aire, quelque douloureuſe qu'elle pût être, les touchoit peut-être moins que le ton de fierté avec lequel Louis XIV exigeoit qu'ils ſe ſoumiſſent à ces conditions. Cependant ce Prince las d'attendre l'exécution de la garan-

tie, écrivit au Maréchal de rentrer dans les Pays-Bas, & d'y porter partout le fer & le feu. Luxembourg représenta envain, qu'il étoit le maître, depuis la retraite du prince d'Orange, de s'emparer de Mons, de Namur & même de Bruxelles. Le Roi qui considéroit que la conquête de ces places ne feroit qu'irriter de nouveau la jalousie & la défiance de toute l'Europe, aima mieux faire tomber le poids de la guerre sur toutes les provinces, afin que les Ministres Espagnols excités par le cri & les gémissements du peuple accablé, se déterminassent plus promptement à la paix.

1678.

Histoire de Hollande, t. IV. p. 548.

Luxembourg vint donc camper aux portes de Bruxelles & d'Anvers, d'où il détacha différents corps de son armée, pour dévaster ces malheureuses contrées. Les ravages furent affreux : les peuples qui voulurent se soustraire à une ruine certaine, se virent obligés de payer des contributions immenses. Mais le succès répondit aux vues du Roi : en effet, les Ministres Espagnols épouvantés des plaintes, des mena-

Ibidem.

1678. ces & de la fureur du peuple devenu la déplorable victime de l'incertitude, de la lenteur & de la fausse délicatesse du gouvernement, acquiescerent enfin au traité: ils délivrerent leur ratification aux Ambassadeurs de Hollande, qui déja remplissoient à Nimegue la glorieuse fonction de Médiateurs.

Mémoires de Saint-Germ. En quittant les Pays-Bas, le Maréchal, quoique la saison fût avancée, conduisit son armée dans les duchés de Cleves & de Juliers, menaçant les frontieres de l'Allemagne des mêmes ravages que les Pays-Bas: il s'empara d'Aix-la-Chapelle, & pénétra jusqu'aux portes de Cologne, dont il livra le territoire au pillage; c'étoit pour punir les citoyens de cette ville Impériale d'avoir livré trois ans auparavant, l'argent & les effets du Roi à l'Empereur.

Cologne s'humilia devant le Général François, dont elle implora la clémence. Le Maréchal ne consentit à se retirer, qu'après avoir exigé la somme & la valeur des effets que le Roi répétoit.

Les Etats de l'Empereur & de

l'électeur de Brandebourg, qui s'obstinoient à rejetter la paix, furent traités par Créqui, comme les Pays Bas par Luxembourg. Ces deux Princes, dont les troupes étoient toujours battues en détail, se trouverent enfin trop heureux de recevoir le traité que Louis XIV dicta. Le roi de Danemarck suivit leur exemple. 1679.

Tels furent les événements & la fin d'une guerre, aux succès de laquelle on a vu que le maréchal de Luxembourg eut une part insigne. En attendant de nouvelles occasions de signaler son zele, il ne lui restoit plus qu'à jouir tranquillement de la considération & des bienfaits du Prince qu'il avoit si bien servi; mais s'il conçut cet espoir, il fut bientôt détruit par la plus horrible persécution. Non-seulement la haine de ses ennemis le priva de l'amitié du Roi; juste & glorieuse récompense de tant de travaux & d'exploits; mais confiné dans une affreuse prison, accusé de crimes également atroces & absurdes, il ne tint pas à la calomnie

qu'il ne perdît l'honneur avec la
1679. vie. C'est un mystere d'iniquité peu connu jusqu'à présent, qu'il s'agit d'approfondir; il paroîtroit incroyable, si la haine & la vengeance n'offroient de temps en temps dans l'Histoire des nations les plus policées, des scenes aussi affligeantes pour l'humanité. Au reste, le maréchal de Luxembourg réservé à de plus hautes destinées que celles qu'il avoit remplies, non-seulement ne succomba pas, quoiqu'abandonné de tous les hommes; mais il triompha par la seule force de son innocence, du crédit, de la prévarication & de l'imposture armées pour le perdre. La sagesse, la modestie, la dignité avec lesquelles il se conduisit dans une affaire si terrible, en faisant connoître son caractere, pourront servir de modele à tous les hommes, qui comme lui, se verroient exposés aux traits empoisonnés de la noirceur, de l'envie & de l'iniquité.

Fin du quatrieme Volume.

